

# Promenades autour d'un village

George Sand

The Project Gutenberg EBook of Promenades autour d'un village, by George Sand

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

Title: Promenades autour d'un village

Author: George Sand

Release Date: July 12, 2004 [EBook #12889]

Language: French

Character set encoding: ASCII

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE  
\*\*\*

Produced by Wilhelmina Malliere and the Online Distributed Proofreading Team. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>

PROMENADES

AUTOUR D'UN VILLAGE

PAR

GEORGE SAND

OUVRAGES

DE

GEORGE SAND

PUBLIES DANS LA COLLECTION MICHEL LEVY.

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

ADRIANI..... 1 VOL.  
LES AMOURS DE L'AGE D'OR..... 1--  
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORE. 2--  
LE CHATEAU DES DESERTES..... 1--  
LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE... 3--  
LA COMTESSE DE RUDOLSTADT..... 1--  
CONSUELO..... 3--  
LES DAMES VERTES..... 1--  
LA DANIELLA..... 3--  
LE DIABLE AUX CHAMPS..... 1--  
LA FILLEULE..... 1--  
FLAVIE..... 1--  
HISTOIRE DE MA VIE..... 10--  
L'HOMME DE NEIGE..... 3--  
HORACE..... 1--  
ISIDORA..... 1--  
JACQUES..... 1--  
JEANNE..... 1--  
LELIA--Metella.--Melchior.--Cora. 2--  
LUCREZIA FLORIANI.--Lavinia..... 1--  
LE MEUNIER D'ANGIBAULT..... 2--  
NARCISSE..... 1--  
LE PECHE DE M. ANTOINE..... 2--  
LE PICCININO..... 2--  
LE SECRETAIRE INTIME..... 1--  
SIMON..... 1--  
TEVERINO--Leone Leoni..... 1--  
L'USCOQUE..... 1--

PROMENADES

AUTOUR D'UN VILLAGE

PAR

GEORGE SAND

PARIS

MICHEL LEVY FRERES, LIBRAIRES EDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

PROMENADES

AUTOUR

D'UN VILLAGE

Dans les derniers jours de juin 1857, je me mis en route avec deux compagnons qui ne demandaient qu'à courir: un naturaliste et un artiste, qui est, en même temps, naturaliste amateur.

Il s'agissait pour eux d'explorer, sous certains rapports, la faune entomologique, en langue vulgaire la nature des insectes qui habitent notre département. N'étant qu'un parfait ignorant pour mon compte, je leur avais seulement promis, en leur servant de guide, un charmant pays à parcourir.

Mais, avant d'aller plus loin, il faut que, pour la facilité de mon récit, je baptise ces deux personnages que j'accompagne. Je leur laisserai les noms dont ils s'étaient gratifiés l'un l'autre dans leurs promenades entomologiques.

L'artiste est, à ses moments perdus, grand collectionneur et préparateur de premier ordre. Un charmant petit papillon bleu fort commun était tombé en poussière à la collection, et notre ami est si difficile dans le choix des individus qu'il juge dignes d'y figurer, qu'il n'en trouve pas toujours un sur cent. Il poursuit donc, durant toute une saison, la jolie lycaenide *\_amyntas\_*. De là le nom bucolique d'Amyntas qu'il porte fort complaisamment et dont je ne vois pas, au reste, qu'il ait sujet de se fâcher.

Le naturaliste, un savant modeste, bien que très-connu à Paris de tous les amateurs d'entomologie, était absorbé, depuis quelques jours, dans

la recherche des coques de certaines chrysalides sur les branches mortes de certains arbres. De la le nom pompeux de Chrysalidor, gracieusement accepte par notre compagnon.

On partit par une matinee tres-fraiche, muni de provisions de bouche, a seules fins de gagner du temps en route, car on trouve partout a manger maintenant dans notre bas Berry; mais on n'y est pas encore tres-vif. Le Berrichon des plaines n'est jamais presse, et avec lui il faut savoir attendre.

Or, nous voulions arriver et ne pas perdre les belles heures du jour a voir tourner les broches, lesquelles tournent aussi gravement que les gens du pays. Quant aux tables, je doute qu'elles y tournent jamais, ou ce serait avec une nonchalance si desesperante, que les plus fervents adeptes s'endormiraient au lieu de penser a les interroger.

Nous dejeunames donc sur l'herbe, dans les ruines d'une vieille forteresse, et, deux heures apres, nous quitions la route pour un chemin vicinal non acheve, et plus gracieux a la vue que facile aux voitures.

Nous avions traverse un pays agreable, des ondulations de terrain fertile, de jolis bois penches sur de belles prairies, et partout de larges horizons bleus qui rendent l'aspect de la contree assez melancolique.

Mais je me rappelais avoir vu par la un site bien autrement digne de remarque, et, quand le chemin se precipita de maniere a nous forcer de descendre a pied, j'invitai mes naturalistes, fureteurs de buissons, a jeter les yeux sur le cadre qui les environnait.

Au milieu des vastes plateaux mouvementes qui se donnent rendez-vous comme pour se toucher du pied, en s'abaissant vers une sinuosite cachee aux regards, le sol se déchire tout a coup, et dans une brisure d'environ deux cents metres de profondeur, revetue de roches sombres ou de talus verdoyants, coule, rapide et murmurante, la Creuse aux belles eaux bleues rayees de rochers blancs et de remous ecumeux.

C'est cette grande brisure qui se decouvrait tout a coup au detour du chemin et qui ravissait nos regards par un spectacle aussi charmant qu'inattendu.

En cet endroit, le torrent forme un fer a cheval autour d'un mamelon fertile couvert de blondes moissons. Ce mamelon, incline jusqu'au lit de la Creuse, ressemble a un eboulement qui aurait coule paisiblement entre les deux remparts de rochers, lesquels se relevent de chaque cote et enferment, a perte de vue, le cours de la riviere dans les sinuosites de leurs murailles dentelees.

Le contraste de ces apres dechirements et de cette eau agitee, avec la placidite des formes environnantes, est d'un \_reussi\_ extraordinaire.

C'est une petite Suisse qui se revele au sein d'une contree ou rien n'annonce les beautes de la montagne. Elles y sont pourtant discretement cachees et petites de proportions, il est vrai, mais vastes de courbes et de perspectives, et infiniment heureuses dans leurs mouvements souples et fuyants. Le torrent et ses precipices n'ont pas de terreurs pour l'imagination. On sent une nature abordable, et comme qui dirait des abimes hospitaliers. Ce n'est pas sublime d'horreur; mais la douceur

a aussi sa sublimité, et rien n'est doux à l'œil et à la pensée comme cette terre généreuse soumise à l'homme, et qui semble ne s'être permis de montrer ses dents de pierre que là où elles servent à soutenir les cultures penchées au bord du ravin.

Quand vous interrogez une de ces mille physionomies que revêt la nature à chaque pas du voyageur, ne vous vient-il pas toujours à l'idée de la personnifier dans l'image d'une déesse aux traits humains?

La terre est femelle, puisqu'elle est essentiellement mère. C'est donc une déesse aux traits changeants, et elle se symbolise par une beauté de femme tour à tour souriante et désespérée, austère et pompeuse, voluptueuse et chaste. Le travail de l'homme, jusqu'à ce jour ennemi de sa beauté, réussit à lui ôter toute physionomie, et cela, sur de grandes étendues de pays. Livrée à elle-même, elle trouve toujours moyen d'être belle ou frappante d'une manière quelconque.

Voilà pourquoi, dès qu'on aborde une région où les conquêtes de la culture n'ont pu effacer la trace des grands bouleversements ou des grands nivellements primitifs, on est saisi d'émotion et de respect.

Cette émotion tient du vertige devant les scènes grandioses des hautes montagnes et les débris formidables des grands cataclysmes.

Rien de semblable ici.

C'est un mouvement gracieux de la bonne déesse; mais, dans ce mouvement, dans ce pli facile de son vêtement frais, on sent la force et l'ampleur de ses allures. Elle est là comme couchée de son long sur les herbes, baignant ses pieds blancs dans une eau courante et pure; c'est la puissance en repos; c'est la bonté calme des dieux amis. Mais il n'y a rien de mou dans ses formes, rien d'énervé dans son sourire. Elle a la souveraine tranquillité des immortels, et, toute mignonne et délicate qu'elle se montre, on sent que c'est d'une main formidablement aisée qu'elle a creusé ce vaste et délicieux jardin dans cet horizon de son choix.

Ce jardin naturel qui s'étend sur les deux rives de la Creuse, c'est l'oasis du Berry.

Chère petite Indre froide et muette de nos prairies, pardonne-le-nous! tu es notre compagne légitime; mais nous tous qui habitons tes rives étroites et ombragées, nous sommes les amoureux de la Creuse, et, quand nous avons trois jours de liberté, nous te fuyons pour aller tremper le bout de nos doigts dans les petits flots mutins de la naïade de Chateaubrun et de Crozant. Les bons bourgeois et les jeunes poètes de nos petites villes vont voir ces rochers, après lesquels ils croient naïvement que les Alpes et les Pyrénées n'ont plus rien à leur apprendre.

Faisons comme eux, oublions le mont Blanc et le pic du Midi. Oublions même Majorque et l'Auvergne, et le Soracte, plus facile à oublier.

Qu'importe la dimension des choses! C'est l'harmonie de la couleur et la proportion des formes qui constituent la beauté. Le sentiment de la grandeur se révèle parfois aussi bien dans la pierre antique gravée d'un chaton de bague que dans un colosse d'architecture.

La journée était devenue brûlante; nos chevaux avaient faim et soif:

nous descendimes au village du Pin, ou le chemin finissait. Mais le malheureux village, il est assis au bord du ravin de la Creuse, et il lui tourne le dos! Pas une maison, pas un oeil qui se soucie de plonger dans cette belle profondeur; les habitants aiment mieux regarder leur chemin neuf et poudreux et le talus aride qui l'enferme.

Malgre cette absence de gout, on peut dire, comme dans les relations des grands voyages, que les habitants de ce lieu sont fort affables. Nous sommes encore en plein Berry, et pourtant ce sont d'autres types, d'autres manieres, d'autres costumes que ceux des bords de l'Indre. L'air avenant, l'obligeance hospitaliere, la confiance soudaine, je ne sais quelle familiarite sympathique, voila d'emblee, et de la part de toutes gens, un bon accueil assure. En un instant, etables et granges s'ouvrent pour remiser au mieux notre vehicule et recevoir nos chevaux.

--Ah! vous voila enfin revenu chez nous? dit, derriere moi, une voix d'homme en m'appelant par mon nom. Votre cheval blanc ne valait pas ceux-ci. Et votre fils, ou est-il donc? Je ne le vois pas. Ou voulez-vous aller, cette fois? A la Roche-Martin ou a la Preugne-au-Pot? Nous aurons, j'espere, meilleur temps que la derniere fois, et nous passerons la riviere sans danger dans le bateau.

Cet homme, qui me parlait de nos dernieres courses avec lui en 1844, comme s'il se fut agi d'hier, et dont je reconnaissais la figure de contrebandier espagnol, c'etait Moreau, le pecheur de truites, le loueur d'anes et de chevaux, le messenger, le guide, le factotum actif et intelligent des voyageurs en Creuse.

--Conduisez-nous a l'autre village, lui dis-je; vos chemins sont tout changes; je ne me reconnais plus.

--Ah! dame, nos chemins sont mieux dessines qu'autrefois. On va plus droit; mais ils ne sont pas encore commodes aux voitures, et vous irez plus vite a pied.

--C'est notre intention, d'aller a pied.

--Alors, marchons.

--J'ai grand'soif, dit Amyntas en soupirant.

--Voulez-vous du lait de ma chevre? lui cria une pauvre femme devant la porte de laquelle nous passions.

Amyntas accepta, tout joyeux d'avoir a donner a cette aimable villageoise une piece de monnaie. Elle ne la refusa pas, mais elle la recut avec etonnement.

--Comment! dit-elle, vous voulez payer une ecuellee de lait? Ca n'en valait pas la peine, et j'etais bien aise de vous l'offrir.

--Vous ne me connaissez pourtant pas?

--Non; mais on aime a faire plaisir aux passants.

--Oh! oh! me dit Amyntas, sommes-nous donc deja si loin de la vallee Noire? Je n'y ai jamais vu un paysan prevenir les desirs d'un inconnu. Je sais bien que ce n'est pas avarice, mais c'est mefiance ou timidite.

Le soleil baissait; nous ne savions pas où nous trouverions à diner et à coucher, et, une fois engagés dans le ravin, où la nuit se fait de bonne heure et où les sentiers ne sont vraiment pas commodes, il n'y a rien de mieux à faire que de s'en remettre à la Providence.

Amyntas doubla le pas en chantant.

Chrysalidor ne chantait pas; il ne pensait même plus à récolter des insectes. Tandis que son compagnon s'enivrait de bien-être et de mouvement, il était tranquillement ravi du charme particulier de ce doux et agreste paysage. Tout savant exact et chercheur minutieux qu'il est, il connaît les jouissances de l'artiste, il n'a pas l'intelligence atrophiée par l'amour du détail. Il comprend et il aime l'ensemble. Il sait respirer la saveur du grand tout. Cependant il voyait comme qui dirait des deux yeux. Il en avait un pour le grand aspect du temple de la nature, et l'autre pour les pierres précieuses qui en revêtent le sol et les parois.

--Je vois ici, nous dit-il, une flore tout à coup différente de celle que nous traversons il y a un quart d'heure. Voici des plantes de montagne qui ont le facies méridional: où donc sommes-nous? Je n'y comprends plus rien. Et cette chaleur écrasante à l'heure où l'air devrait fraîchir, la sentez-vous? Il n'y a pourtant pas un nuage au ciel.

--Si je la sens? répondit Amyntas. Je le crois bien! Nous sommes pour le moins en Afrique.

--Il serait fort possible, reprit le savant d'un air absorbé, que nous fissions ici quelque rencontre étonnante!

--Oh! n'ayez pas peur, monsieur! s'écria Moreau, qui crut que notre savant s'attendait à rencontrer tout au moins quelque lion de l'Atlas. Il n'y a point ici de méchantes bêtes.

Le chemin fit encore un coude, et le village, le vrai village cherché, se présenta magnifiquement éclairé, sous nos pieds. Il faut arriver là au soleil couchant: chaque chose a son heure pour être belle.

C'est un nid bâti au fond d'un entonnoir de collines rocheuses où se sont glissées des zones de terre végétale. Au-dessus de ces collines s'étend un second amphithéâtre plus élevé. Ainsi de toutes parts le vent se brise au-dessus de la vallée, et de faibles souffles ne pénètrent au fond de la gorge que pour lui donner la fraîcheur nécessaire à la vie. Vingt sources courant dans les plis du rocher, ou surgissant dans les enclos herbus, entretiennent la beauté de la végétation environnante.

La population est de six à sept cents âmes. Les maisons se groupent autour de l'église, plantée sur le rocher central, et s'en vont en pente, par des ruelles étroites, jusque vers la litière d'un délicieux petit torrent dont, à peu de distance, les eaux se perdent encore plus bas dans la Creuse.

C'est un petit chef-d'œuvre que l'église romano-byzantine. La commission des monuments historiques l'a fait réparer avec soin. Elle est parfaitement homogène de style au dehors et charmante de proportions.

À l'intérieur, le plein cintre et l'ogive molle se marient agréablement.

Les details sont d'un grand gout et d'une riche simplicité. On descend par un bel escalier a une crypte qui prend vue sur le ravin et le torrent.

Mais, des curieuses fresques que j'ai vues autrefois dans cette crypte, il ne reste que des fragments epars, quelques personnages vetus a la mode de Charles VII et de Louis XI, des scenes religieuses d'une laideur naive et d'un sens enigmatique. Ailleurs, quelques anges aux longues ailes effilees, d'un dessin assez elegant et portant sur la poitrine des ecussons effaces. Malgre la secheresse de la roche, l'humidite devore ces precieux vestiges. Quelque source voisine a trouve assez recemment le moyen de suinter dans le mur ou j'ai encore vu, il y a trente ans, les restes d'une danse macabre extremement curieuse. Les personnages glauques semblaient se mouvoir dans la mousse verdatre qui envahissait le mur: c'etait d'un ton inoui en peinture et d'un effet saisissant.

Le Christ assis, nimbe entierement, qui surmonte le maitre-autel de la nef superieure, est d'une epoque plus primitive, contemporaine, je crois, de la construction de l'eglise. Je l'ai toujours vu aussi frais qu'il l'est maintenant, et je suppose qu'il avait ete, des lors, restaure par quelque artiste de village, qui lui a conserve, par instinct, conscience ou tradition, sa naivete barbare. Tant il y a qu'on jurerait d'une fresque executee d'hier par un de ces peintres greco-byzantins qui, en l'an 1000, parcouraient nos campagnes et decoraient nos eglises rustiques.

## II

Le tombeau de Guillaume de Naillac, seigneur du lieu au XIIIe siecle, represente un personnage couche, vetu d'une longue robe, l'aumoniere au flanc, la tete appuyee sur un coussin que soutiennent deux angelots. Sa colossale epee repose pres de lui; a ses pieds est le \_leopard passant\_ de son blason.

Il y a trente ans, ce severe personnage etait encore en grande veneration, sous le nom grotesque et la renommee cynique d'un certain saint que l'on ne doit pas nommer en bonne compagnie.

Je ne sais quel honnete cure a trouve moyen de detruire cette superstition et de conserver le sire de Naillac en bonne odeur aupres des devots de sa paroisse, en faisant de lui (a tort, il est vrai) le fondateur de l'eglise; si bien qu'aujourd'hui on vous montre l'ancien saint sous ce titre prosaïque: \_l'entrepreneur de batiment\_. Son nez et sa bouche sont entailles de coupures qui l'ont un peu defigure.

L'usage etait encore, il y a trente ans, de gratter ainsi au couteau certaines statues, et meme certaines pierres. La poudre qu'on en retirait etait melee a un verre d'eau que s'administraient les femmes steriles.

Cette precieuse eglise etait batie au centre de l'antique forteresse dont les tours et la muraille ruinees jalonnent l'ancien developpement sur le roc escarpe.

Le chateau moderne, bati au siecle dernier dans un style quasi

monastique, soutient le chevet de l'église. L'ancienne porte, flanquée de deux tours, espacée d'une ogive au-dessus de laquelle se dessinent les coulisses destinées à la herse, sert encore d'entrée au manoir. Le pied des fortifications plonge à pic dans le torrent.

Nul château n'a une situation plus étrangement mystérieuse et romantique. Un seul grand arbre ombrage la petite place du bourg, qui, d'un côté, domine le précipice, et, de l'autre, se pare naturellement d'un énorme bloc isolé, d'une forme et d'une couleur excellentes.

Arbre, place, ravin, herse, église, château et rocher, tout cela se tient et forme, au centre du bourg, un tableau charmant et singulier qui ne ressemble qu'à lui-même.

Le chatelain actuel est un solide vieillard de quatre-vingts ans, qui s'en va encore tout seul, à pied, par une chaleur torride, à travers les sentiers escarpés de ses vastes domaines. Riche de cinquante mille livres de rente, dit-on, il n'a jamais rien restauré que je sache; mais il n'a jamais rien détruit; sachons-lui-en gré. Les pans écroulés de ses vieilles murailles sombres dentellent son rocher dans un désordre pittoresque, et les longs épis historiques de ses girouettes tordues et penchées sur ses tours d'entrée ne peuvent être taxés d'imitation et de charlatanisme.

Un autre monument du village, c'est une maison renaissance, fort élégante d'aspect, habitée par des paysans. Elle tombe en ruine.

À quelque distance, on la croirait bâtie en beau moellon de granit; mais, comme toutes les autres, elle n'est qu'en pierre feuilletée et schisteuse de la localité.

On l'a seulement revêtue de filets de mastic blanchâtre en relief, qui font un trompe-l'œil très-harmonieux. Son pignon aigu est percé d'une petite fenêtre soutenue par un meneau déjeté, en vrai granit taillé en prisme.

La porte cintrée est enfoncée sous le balcon de bois du premier étage et sous l'avancement de l'escalier, lequel est formé de gros blocs irréguliers à peine dégrossis.

Une vigne folle court sur le tout et complète la physionomie pittoresque de cette élégante et misérable demeure, dont un appendice écroulé git à son flanc depuis des siècles, sans qu'il soit question d'ôter les décombres.

Au reste, cette maison, dans ses dispositions générales, paraît avoir servi de modèle à toutes celles du village. Sauf les grands pignons, qui ont été remplacés par des toits tombants, communs à plusieurs habitations mitoyennes, toutes sont construites sur le même plan.

Le rez-de-chaussée, avec une porte à cintre surbaissé, ou à linteau droit, formée d'une seule pierre gravée en arc à contre-courbe, n'est qu'un cellier dont l'entrée s'enfonce sous le balcon du premier étage, quelquefois entre deux escaliers de sept à huit marches assez larges, descendant de face. Au premier, une ou deux chambres; au-dessus, un grenier dont la mansarde en bois ne manque pas de caractère.

Beaucoup de ces maisons paraissent dater du XIV<sup>e</sup> ou du XV<sup>e</sup> siècle. Elles ont des murs épais de trois ou quatre pieds et d'étroites fenêtres à

embrasures profondes, avec un banc de pierre pose en biais. On a presque partout remplace le manteau des antiques cheminees par des cadres de bois; mais les traces de leurs grandes ouvertures se voient encore dans la muraille.

Les chambres de ces vieilles maisons rustiques sont mal eclairees, d'autant plus qu'elles sont tres spacieuses. Le plafond, a solives nues, est parfois separe en deux par une poutre transversale et s'inclinant en forme de toit, des deux cotes. Le pave est en dalles brutes, inegales et raboteuses. L'ameublement se compose toujours de grands lits a dossier eleve, a couverture d'indienne piquee, et a rideaux de serge verte ou jaune sortant d'un lambrequin decoupe, de hautes armoires tres-belles, de tables massives et de chaises de paille. Le coucou y fait entendre son bruit monotone, et les accessoires encombrant les solives: partout le filet de peche et le fusil de chasse.

Il y a, dans ce village, des constructions plus modernes, des maisonnettes neuves et blanches, crepies a l'exterieur, et dont les entourages, comme ceux du chateau, sont en brique rouge.

Grace a leurs petits perrons et aux vignes feuillues qui s'y enlacent, elles ne sont pas trop disparates a cote des constructions primitives qui montrent leurs flancs de pierres seches d'un brun roux, leurs toits de vieilles tuiles toutes pareilles de ton et de forme a cette pierre plate du pays, et leurs antiques encadrements de granit a pans coupes. La couleur generale est sombre mais harmonieuse, et les grands noyers environnants jettent encore leur ombre a cote de celle des ruines de la forteresse.

--Les maisons sont cheres ici, nous dit notre guide. Vous voyez, il n'y a pas de place pour batir: le rocher ne veut pas.

--Qu'est-ce que vous appelez cheres, dans ce pays-ci?

--De cinq cents a mille francs, suivant la bonte de la carcasse.

--Croyez-vous qu'on pourrait trouver ici des chambres pour passer la nuit?

--Tenez! dit-il en marchant devant nous pour ouvrir une porte qui n'avait pas de gache a la serrure, regardez si ca vous convient.

Nous montames l'inevitable perron, dont les rampes sont toujours revetues de grands carres de micaschiste jaune brun ou de galets granitiques des bords de la Creuse, ce qui rappelle les constructions pyreneennes en dalles de basalte et en cailloux des gaves.

Nous trouvames la deux petites chambres blanchies a la chaux, plafonnees en bois brut, meblees de lits de merisier et de grosses chaises tressees de paille. C'est tres-propre. Nous voila loges.

III

Il s'agissait de diner.

--Diner? s'ecria Moreau. La belle affaire! Regardez! le village est rempli de poules et de poulets qui ne sont pas farouches. On en aura vite attrape deux ou trois. Voyez combien de vaches rentrent du pre! Chacun a la sienne, tout au moins. Croyez-vous qu'on manque ici de lait et de beurre? Et les oeufs! Il n'y a qu'a se baisser pour en ramasser. Enfin la Creuse n'est pas loin. Je m'y en vas donner un coup d'epervier, et, si je ne vous rapporte pas une belle truite, a tout le moins je trouverai bien une belle friture de tacons.

Or, le tacon est le saumon en bas age; les saumons de mer, remontant la Loire, viennent frayer dans les eaux vives de la Creuse, et ce n'est point la un mets a dedaigner. On n'a pas encore a se tourmenter ici de pisciculture, a moins que ce ne soit pour etudier les procedes de l'ingenieuse et bonne nature, afin de les appliquer en d'autres pays.

Outre ce menu, nous avons cueilli en route de beaux ceps. Tout cela etait fort allechant pour des gens affames, meme ces pauvres poulets qui couraient encore. Mais il fallait une cuisine et une femme; car aucun de nous ne possedait les utiles talents de l'auteur des \_Impressions de voyage\_.

--De quoi diable vous inquietez-vous? dit le guide. Il y a ici une auberge dont la maitresse cuisinerait pour un archeveque. C'est elle qui vous pretera les chambres ou vous voila, a condition que vous irez diner chez elle, en haut du village. Est-ce convenu? restez-vous ici? Je vas commander la soupe. En attendant, descendez ce chemin, et vous vous trouverez a la rencontre de la petite riviere et de la grande. Restez-y une heure et revenez: tout sera pret, meme le cafe, car je me souviens que vous n'aimez point a vous passer de ca.

--Mais je me reconnais tres-bien, lui dis-je; il n'y a point de pont en bas du village.

--Si fait, il y en a un maintenant. Allez devant vous.

Nous trouvames le chemin rapide, mais commode, le pont tres-joli et le confluent des deux torrents admirable de fraicheur et de mystere.

Le soleil etait deja couche pour nous, il etait descendu derriere les rochers qui nous faisaient face; mais, au loin, il envoyait, a travers ses brisures, de grandes lueurs chaudes et brillantes sur les fonds d'emerade de la gorge.

Quand on est tout au fond de cette breche qui sert de lit a la Creuse, l'aspect devient quelquefois reellement sauvage. Sauf les pointes effilees de quelques clochers rustiques qui, de loin en loin, se dressent comme des paratonnerres sur le haut du plateau, et quelques moulins charmants echelonnees le long de l'eau, avec leurs longues ecluses en biais ou en eperon, qui rayent la riviere d'une douce et fraiche cascatelle, c'est un desert.

Pour peu que l'on se trouve engage dans un de ses coudes rocailleux, assez escarpes pour ne pas livrer passage aux troupeaux, on se croirait au sein d'une nature apre et desolee. Mais, un peu plus loin, la riviere tourne, et la scene change. Le ravin s'adoucit un instant et laisse couler des zones d'herbe fraiche et de beaux arbres, jusqu'a de delicieuses pelouses, ou les pieds meurtris se reposent dans du velours. Et puis ce sont de longues flaques de sable fin et humide ou croissent des plantes exquises, diverses especes de sauges et de baumes, et ces

grandes menthes aux grappes lilas, dont les mouches, les papillons et les coleopteres semblent se disputer le nectar avec une sorte de rage.

Tout ce monde-la etait endormi pendant que le soleil s'en allait, et on ne voyait plus voler que le satyre janira, ce papillon si abondant dans toute la France, hardi et pullulant comme le moineau, dont il a la couleur brune, et qui, comme lui, se couche tard, apres avoir fait beaucoup de facons et essaye beaucoup de gites.

La Creuse occupe deja un lit assez large dans ces parages; elle est presque partout semee de longues roches aigues, qu'un leger sediment blanchit au temps des crues. Quelquefois ce sont des cretes quartzeuses, d'un vrai blanc de marbre, qui se dressent au milieu du sol primitif: on croirait pouvoir la franchir partout aisement en sautant de pierre en pierre; mais, vers son milieu, elle a presque toujours un canal rapide assez profond.

Chaque moulin a son petit bateau, qui peut transporter quelques individus d'une rive a l'autre; mais rarement les proprietaires occupent les deux rives, et le besoin de communiquer entre eux se fait peu sentir aux habitants des deux plateaux, si bien que, d'un cote a l'autre du precipice, on passe tres-bien plusieurs annees sans se connaitre et sans nouer de relations, du moins dans la partie qui s'etend de la grande ruine de Chateaubrun au point ou nous etions.

Nous revions fort tranquillement sur les ilots de roches du rivage, quand nous fumes assaillis par les naturels du pays sous la forme de quatre gamins occupes, ou plutot nullement occupes a garder quatre cochons. Chacun avait le sien par rang de taille, et le dernier bambin avait la gouverne du cochon de lait.

Les cochons etaient bien sages, les enfants l'etaient moins; ils accoururent autour de nous, criant, hurlant, gambadant et nous montrant quatre effroyables petits museaux qui semblaient ecorches a vif et baignes d'un sang noiratre, le tout dans l'evidente intention de nous effrayer.

C'est un divertissement bien connu chez nous que ce barbouillage avec le jus des guignes noires qui pendent au-dessus des buissons et jonchent la terre a leur maturite.

Amyntas repondit a ce defi par un prodige non moins terrible.

Il tira de sa poche un de ces petits cornets qui servent a se rappeler quand on est trop eparpille a la promenade, et dont nous sommes toujours munis.

Le cri rauque de cet instrument fit merveille. Nos petits sauvages s'enfuirent a toutes jambes, en proie a une frayeur indicible, et le plus petit, beuglant et pleurant comme un veau, se laissa choir en criant merci. Il fallut aller le relever et le consoler.

Le diner fut excellent, le cafe fort passable, l'hotesse tres-obligeante et tres-empressee.

La promenade du lendemain fut reglee, des mesures prises pour le reveil et le depart. Puis nous descendimes le village, chacun une lumiere a la main, precaution indispensable pour la premiere fois dans ces rues difficiles; et notez que nous avons trouve de la bougie, sybarites que

nous etions!

Notre rue est la plus encaissée et la plus enfouie du bourg, dans une coulisse de rochers; d'un côté les ruines de la forteresse, de l'autre une série de petites cours ouvertes, que l'on pourrait appeler des \_squares\_, fermes au fond par le roc qui se relève brusquement, et par un ruisseau d'eau vive, à peu près muet en cette saison, mais grouillant et joyeux à la moindre pluie.

Les maisonnettes sont généralement disposées par trois, soudées ensemble, faisant face à deux ou trois autres toutes pareilles.

Cela fait cinq ou six familles se voyant les unes chez les autres à toutes les heures du jour, élevant ensemble marmots, poules et pigeons, tout cela s'échelonnant sur les perrons ou se groupant dans la cour commune de la façon la plus pittoresque.

Voilà donc un vrai village, non pas un village d'opéra-comique d'autrefois, lorsque les bergères avaient des robes de satin et les moutons des rubans roses, mais un village d'opéra-comique moderne, c'est-à-dire un décor à la fois charmant et vrai, un décor de Rube et consorts, permettant une mise en scène heureuse et naïve, des détails empruntés avec amour à la nature; du réalisme comme il faut en faire, en choisissant dans le réel ce qui vaut la peine d'être peint: une petite ogive basse sur le ruisseau, un fond dont le toit en tourelle disparaît sous les fleurs sauvages, un buisson heureusement jeté sur les décombres, que sais-je?

L'art aime et voit aujourd'hui tout ce qui est naïf, même la brouette cassée qui, avec une urne renversée, compose un tableau sur le fumier blond ou le coq se promène d'un air aussi vaniteux que s'il foulait un tapis de pourpre, et où la poule gratteuse et affairée semble toujours absorbée dans la recherche de cette fameuse perle dont elle ne saurait que faire.

Sentir que tout est du ressort de l'artiste, voilà, quant à moi, tout ce que je peux entendre au mot de réalisme, arbore comme une nouveauté par les uns, et repousse comme une hérésie par les autres.

Mais laissons les discussions littéraires. J'y reviendrai certainement, car il y a beaucoup à dire en faveur d'un certain sentiment de la réalité qui peut être trop dédaigné, et contre ce même sentiment poussé trop loin.

Continuons notre exploration.

Celle de l'appartement ne fut pas longue; au dehors, la lune avait un si mince croissant d'argent, qu'il n'y avait pas à regarder beaucoup par la fenêtre. Tout était sombre. La porte ne fermant pas, il était bien évident que le vol était chose inconnue en ce pays.

--Que les misanthropes disent ce qu'ils voudront, qu'ils raillent amerement ceux qui croient encore à la vie rustique; voici, me disais-je, une porte sans loquet qui répond victorieusement. Cette maison appartient à quelqu'un qui ne l'habite pas, qui demeure à l'autre bout du village et qui y laisse un petit mobilier sous la bonne foi publique. La cour n'a aucune espèce de clôture: s'il n'y a pas un seul larron sur sept cents habitants, c'est toujours quelque chose, il faut en convenir.

Le silence de la nuit fut inoui. Pas un souffle dans l'air et pas un souffle humain; pas un bruissement d'animal quelconque. Je croyais avoir trouve chez nous l'ideal du silence nocturne. Mais notre silence est un vacarme a cote de celui-ci. Je ne m'en suis pas encore rendu compte.

Dans un si petit espace rempli de gens et de betes, vivant, pour ainsi dire, en un tas, d'ou vient que rien ne bouge et ne transpire? Avec cette nuit sombre, c'etait presque solennel.

Mais a peine fit-il jour, que les coqs vinrent chanter a notre porte. Si nous ne l'eussions soutenue d'une chaise, pour nous preserver du frais de la nuit, toutes les volailles du pays seraient entrees chez nous pour nous annoncer l'approche du soleil. Et puis des voix d'enfants espiegles et rieuses chanterent avec les oiseaux, des que les rayons du matin depasseraient le haut du rocher.

Je regardai la maison neuve et propre qui nous faisait face. C'est l'ecole communale. Fillettes et garcons arrivaient en belle humeur, et le pauvre petit instituteur, bossu comme Esope, assis, je ne sais comment, sur son escalier en plein air, les attendait d'un air doux et melancolique.

Nous partimes a pied pour Chateaubrun, escortes d'un ane qui portait notre dejeuner.

Avant d'etudier plus a fond le village, je voulais montrer a mes compagnons une des ruines les plus pittoresques du pays et refaire connaissance avec tous les remarquables environs du village.

#### IV

Nous primes le plus court, par egard pour l'ane, que madame Rosalie, notre aubergiste, avait charge comme un mulet d'Espagne. Il portait, en outre, un gamin charge de le ramener, et l'epervier de peche de Moreau, qui ne saurait faire un pas sans ce compagnon fidele.

Ce chemin est insipide, comme tous les bons chemins. Il s'en va tout droit sur un plateau tout nu. Les six kilometres en plaine nous parurent plus longs que douze en montagne.

Les entomologistes allaient devant, peu surpris de rencontrer de temps a autre le \_grand Mars\_, qu'ils avaient signale des la veille comme un hote logique de ces regions, mais se plaignant beaucoup de l'absence de papillons et de l'aridite du sol.

Je fis la conversation avec Moreau. C'est un malin, un sceptique et un railleur; mais c'est un grand philosophe.

--J'ai eu bien du mal depuis que nous ne nous sommes vus, me dit-il. Je ne sais pas, si vous vous souvenez que j'etais marie. J'ai perdu ma femme. J'etais un peu meunier et un peu ouvrier. Mais, seul du village ou vous avez laisse hier votre voiture, je n'ai que mon corps et ma maison. Dans nos petits bourgs, tout le monde est proprietaire, et il n'y a point de malheureux. Moi, j'ai bien un roc.... A propos, le

voulez-vous, mon roc? Vous savez, vous disiez dans le temps que vous voudriez avoir un coin sur la Creuse? Je ne vous vends pas le mien; je vous le donne. Il n'y pousse que de la fougere, et je n'ai pas de quoi y nourrir un mouton. Je paye cinq sous d'imposition pour ce rocher, et voila tout ce que j'en retire. Dame, il est grand, vous auriez de quoi y batir une belle maison, en depensant d'abord une dizaine de mille francs pour tailler la roche et faire l'emplacement. Allons, vous n'en voulez pas? Vous avez raison. Je n'en veux pas non plus. Aussi il reste la bien tranquille. Y va qui veut ... c'est-a-dire qui peut!

--Comment avez-vous pu elever votre famille? Car vous avez des enfants!

--Ils se sont eleves comme ils ont pu, un peu chez moi, un peu chez les autres. Ma fille est une belle fille, vous l'avez vue hier. Elle sait faire la cuisine et parler espagnol.

--Espagnol?

--Oui, elle a suivi en Espagne une bourgeoise d'ici, mariee avec un monsieur de ce pays-la. Mon garcon est au service. C'est un bon enfant, bien doux, \_fait a tout\_, comme moi. Vous me demanderez ce que je fais, a present; je n'en sais rien, une chose et l'autre; je ne peux plus travailler. Voyez: en chassant, j'ai mal tourne mon fusil; j'ai eu la main traversee, et l'autre moitie de la charge m'a caresse la tete. On dit dans le pays qu'il ne m'y est pas reste assez de plomb. Je crois bien! pendant quinze jours, le medecin n'a pas fait autre chose que de m'en arracher. Tous les matins, je l'entendais dire en sortant: "C'est un homme mort!" Et moi, je me dressais sur mon lit pour lui crier, du mieux que je pouvais: "Vous dites des betises, je n'en veux pas mourir, et je n'en mourrai pas." Apres que j'en ai ete revenu, j'ai recommence a pecher et a chasser. J'ai voulu encore un peu travailler; mais le travail m'a porte malheur. Un maladroit m'a demis l'epaule en me jetant a faux un sac de ble du haut d'une voiture. Ca ne fait rien, je marche, je chasse et je peche toujours. Je conduis les artistes et les voyageurs. Je sais les chemins comme personne, et je vous dirais comment sont faits tous les cailloux de la Creuse. Je fais les commissions du chateau et de l'auberge, j'approvisionne l'un et l'autre avec mon poisson. Je me passe de tout quand je n'ai rien; je n'use pas les draps, je dors une heure sur douze. Je passe mes nuits dans l'eau a guetter les truites. Dans le jour, si je suis las, je fais un somme ou je me trouve. Si c'est sur une pierre ou sur un banc, j'y dors aussi bien que sur la paille. Je ne me soucie point de la toilette. Fetes et dimanches, j'ai les memes habits que dans la semaine, puisque je n'ai que ceux que mon corps peut porter. Je suis toujours de bonne humeur, soit qu'on me donne cinq francs ou cinquante centimes pour mes peines. Le voyageur est toujours aimable, et, pourvu que je coure et que je cause, je suis content de m'instruire. Voila! Quand je ne serai plus bon a rien, ma famille s'arrangera pour me nourrir, et, si elle me laisse crever comme un chien, ce sera tant pis pour elle au dernier jugement.

Des anciens chemins perilleux par ou l'on arrivait a Chateaubrun, nous ne retrouvames plus que l'emplacement. On y descend doucement par le plateau, et la nouvelle route qui cotoie tranquillement le precipice a ote beaucoup de caractere a cette scene autrefois si sauvage.

La ruine est toujours grandiose. Le marquis de \_notre village\_ l'a achetee, avec son vaste enclos, pour deux mille cinq cents francs. Il la tient fermee, et il avait bien voulu nous en confier les clefs.

Nous vîmes que ce noble lieu était moins fréquenté qu'autrefois. L'herbe haute et fleurie du préau était vierge de pas humains. Toutes choses, d'ailleurs, exactement dans le même état qu'il y a douze ans: la grande voute d'entrée avec sa double herse, la vaste salle des gardes avec sa monumentale cheminée, le donjon formidable de cent vingt pieds de haut d'où l'on domine un des plus beaux sites de France, les grottes obscures, et cet étrange débris de la portion la plus belle et la plus moderne du manoir, le \_logis\_ renaissance que, dans ma jeunesse, j'ai vu intact et merveilleusement frais et fleuri de sculptures, aujourd'hui troué, informe, démantelé et dressant encore dans les airs des arcs à encadrements fleurons d'un beau travail.

Le marquis a acheté, dit-il, cette ruine pour la préserver du vandalisme des bandes noires. Il s'y est pris un peu tard.

Telle qu'elle est, c'est un romantique débris ou, au clair de la lune, on voudrait entendre l'admirable symphonie de \_la Nonne sanglante\_ de Gounod, ou mieux encore \_la Chasse infernale\_ de Weber.

En plein midi, cette solitude avait encore quelque chose de solennel.

Une multitude de tiercelets et de chevèches effarouchées se croisaient dans les airs, sur nos têtes, avec des milliers de martinets glapissants. C'étaient des cris aigus, des râles étranges, une agitation sauvage et des querelles inouïes.

Nous fûmes étonnés de voir des moineaux nichés effrontément au beau milieu de cette société d'oiseaux de proie, toujours en chasse par centaines autour d'eux. Cela faisait penser au petit vassal du temps passé virant dans la caverne des seigneurs féodaux et abritant ses petites rapines sous les grandes.

Nous fûmes témoins d'un drame entre tous ces pillards.

Un pauvre scarabée, échappé, demi-mort, au large bec d'un martinet, fut happé au passage, sur le haut d'une tour, par une femelle de moineau. Survint l'époux à l'air mutin, à la moustache noire, hérissant ses plumes, faisant grand bruit et menaçant le martinet, qui voulait reprendre sa proie, quand survint à son tour le troisième larron, la crécerelle, attirée par la voix imprudente de ces petites gens. Elle sortit, muette et agile, du sommet d'une tour voisine, n'osa s'attaquer au martinet, qui ne paraissait pas la craindre, et se dirigea sur les moineaux d'une aile si rapide et si sûre, que tout semblait fini pour eux. Mais, s'ils ne l'avaient pas vue guetter, ils l'avaient sentie. Ils disparurent tout à coup. Le brigand tourna d'une manière sinistre autour de la crevasse où ils étaient réfugiés dans leur nid, mais l'entrée était trop petite pour qu'il y put pénétrer. Il retourna à son guettoir. Les moineaux ressortirent aussitôt, et, plantés sur leur petit seuil, l'accablèrent d'injures et de railleries. Il revint plusieurs fois à la charge. Toujours après avoir lestement battu en retraite, ces audacieux oisillons reparurent pour le provoquer, l'insulter et le maudire.

Que lui fut-il reproché? De quelles représailles le menacèrent-ils? Il faut bien croire que quelque chose de sanglant lui fut dit, car l'oiseau de proie se lassa de les tourmenter, et, quelques moments après, nous vîmes les moineaux, pleins de gaieté, sautiller sur la muraille et picorer dans les plantes pariétales, sans aucun souci de l'ennemi terrible, et ne manquant jamais d'adresser quelque impertinence aux martinets qui les effleuraient de leur vol, et avec lesquels, du

reste, ils ne paraissent avoir qu'une guerre de gros mots.

Les véritables victimes de ces grandes hirondelles noires, aux griffes acérées, sont probablement les lézards, dont les squelettes digérés tout entiers jonchaient les ruines du donjon.

Ainsi les faibles passereaux, dont les moyens de défense seraient nuls contre tant et de si redoutables ennemis, viennent à bout d'élever leur famille au milieu d'eux et de lui enseigner encore le caquet et le sarcasme de la dispute au sein de l'éternel danger. D'où vient cela? De la supériorité d'intelligence apparemment. Michelet nous l'a expliqué, lui qui a daigné étudier la vie des oiseaux avec presque autant d'amour et d'émotion que celle des hommes.

Nous renvoyâmes le gamin et son âne, et, après un déjeuner copieux dans les ruines, nous eûmes à descendre au fond du ravin pour retourner au village en suivant le bord de la Creuse.

Je n'avais jamais eu le loisir de faire cette marche qui est de quatre heures au moins, la plupart du temps sans chemin frayé sur le roc tranchant ou sur les pierres aiguës. Mais, malgré l'effroyable chaleur engouffrée dans les méandres de la gorge, nous ne songeâmes point à regretter d'avoir entrepris cette dure promenade.

C'est le paradis et le chaos que l'on trouve tour à tour; c'est une suite ininterrompue de tableaux adorables ou grandioses, changeant d'aspect à chaque pas, car la rivière est fort sinueuse, et, comme en bien des endroits elle bat le rocher, il faut monter et descendre souvent, par conséquent voir de différents plans, toujours heureux, ces sites merveilleusement composés et enchaînés les uns aux autres comme une suite de rives poétiques.

La verdure était dans toute sa puissance, et, cette année-ci, elle est remarquablement vigoureuse. C'était l'heure de l'effet, le baisser lent et toujours splendide du soleil.

Ah! monsieur, je ne souhaite au plus méchant homme de la terre que la fatigue de cette course, et, si la vue d'une si belle nature ne le dispose pas à une religieuse bienveillance pour le monde ou Dieu nous a mis, je le trouverai assez puni de son ingratitude par la privation du bien-être moral et de la tendre admiration que ce pays inspire à qui ne s'en défend point.

C'est une douceur pénétrante, je dirais presque attendrissante, tant la physionomie de cette région est naïve et comme paree des grâces de l'enfance. C'est de la pastorale antique, c'est un chant de naïades tranquilles, une églogue fraîche et parfumée, une mélodie de Mozart, un idéal de santé morale et physique qui semble planer dans l'air, chanter dans l'eau et respirer dans les branches.

Nous traversions parfois d'étroites prairies, ombragées d'arbres superbes. Pas un brin de mousse sur leurs tiges brillantes et satinées, et dans les foin touffus pas un brin d'herbe qui ne soit fleur.

Sur une nappe de plantes fourragères d'un beau ton violet, nous marchâmes un quart d'heure dans un flot de pierreries. C'était un semis de ces insectes d'azur à reflets d'améthyste et glaces d'argent qui pullulent chez nous sur les saules et qui, de là, se laissent tomber en pluie sur les fleurs. Elles en étaient si chargées en cet endroit et

elles s'harmonisaient si bien avec les tons changeants de ces petits buveurs d'ambrosie, que cela ressemblait à une fantaisie de fée ou à une illusion d'irisation dans les reflets rampants du soleil à son déclin.

Notre naturaliste n'avait que faire d'une denrée si connue en France; mais il ne pouvait se défendre d'en remplir ses mains pour les admirer en bloc.

À propos de ces petites bêtes, il me dit tenir d'un naturaliste de ses amis que, dans un moment où ce fut la mode d'en faire des parures, on les achetait à un prix exorbitant. Nos petits bergers de la Creuse ne l'ont pas su! Si la mode revient, il faudra le leur dire. Au prix qui a existé, de soixante à quatre-vingts francs le cent, la prairie où nous étions en contenait bien pour plusieurs millions.

V

Mais notre email de hannetons bleus fut tout à coup traversé et bouleversé par la course effrénée d'Amyntas. Il poursuivait quelque chose avec une sorte de rage désespérée. Il disparut dans les rochers, dans les précipices; il reparut dans les buissons, dans les halliers. Il volait avec son papillon sur les fougères. Il avait les yeux hors de la tête.

Moreau, effrayé, crut à un accès de fièvre chaude, et se mit à le poursuivre comme un chien de Terre-Neuve pour sauver son maître.

Le sage Chrysalidor suivait des yeux cette course ardente, ne songeant pas à notre ami qui risquait ses os dans les abîmes, ou tout au moins sa peau dans les trous épineux, et ne s'occupant que du papillon en fuite, le papillon merveilleux dont il croyait reconnaître l'allure et le ton. Deux fois il palit en le voyant échapper au filet de gaze, et s'envoler plus haut, toujours plus haut!

Enfin Amyntas poussa, de la cime du mont, un cri de triomphe, et revint, d'un trait, vers nous avec sa capture.

--Je crois que c'est elle! s'écria-t-il tout essoufflé. Oui, ce doit être elle! Voyez!

Le naturaliste et l'amateur, aussi passionnés l'un que l'autre, se regardèrent, l'un tremblant, l'autre stupefait, et cette exclamation sortit simultanément de leurs lèvres:

--Algira!

Je ne suis pas de ceux qui se moquent des candides et saintes joies de la science. Je répétai avec l'intonation d'un profond respect: "Algira!" mais sans savoir le moins du monde en quoi consistait l'importance de la découverte, et sans voir autre chose qu'un joli lépidoptère à la robe noire et rayée de gris blanchâtre, de médiocre dimension, et très-frais pour une capture au filet.

Il me fut expliqué alors qu'algira était originaire d'Alger, ou elle

est fort commune; qu'on la trouve aussi en Italie et dans certaines regions abritees de la France meridionale, ou sa chenille pullule sur le grenadier; mais que la rencontre sur les buis, au centre de la France, etait un fait inoui, renversant toutes les notions acquises jusqu'a ce jour et donnant un dementi formel aux meilleurs catalogues.

Nous etions a peine revenus de cette surprise, qu'une nouvelle capture poussa jusqu'a l'enthousiasme l'emotion de nos lepidopteristes.

Cette fois, Chrysalidor faillit sortir de son caractere, et ses levres fremissantes invoquerent le nom de l'Eternel sous la forme d'un jurement energique a demi articule; mais il s'interrompit en souriant, demanda pardon de sa vivacite, et, reprenant son air doux et modeste:

--J'en etais bien sur, dit-il, que nous trouverions ici des choses etonnantes! C'est \_gordius\_, mes amis, c'est \_gordius\_! le polyommate des regions meridionales! Faites donc des catalogues apres cela, et comprenez donc quelque chose aux arcanes de la nature!

Au fait, il y a la un mystere. Les papillons ne sont pas voyageurs. Ils ne franchissent pas les terres et les mers comme les oiseaux de passage. Ils s'accouplent, pondent et meurent la ou ils sont eleves, une premiere fois a l'etat de chenille, une seconde fois a l'etat d'insecte parfait. Ceux-ci n'avaient donc pas traverse la France; ils etaient originaires de ce coin de rochers, ou un accident fortuit de configuration et d'insolation leur procure, dans un tres-petit espace, le climat necessaire a leur existence.

Je dis dans un tres-petit espace et crois pouvoir le dire, parce que, dans une promenade ulterieure, en suivant, pendant cinq lieues environ, cette meme dentelure de la Creuse, nos amateurs ne virent voler ces lepidopteres meridionaux qu'en un certain coude, remarquablement abrite, ou la chaleur etait veritablement accablante.

Mais que le rayon habite par ces hotes etrangers ait un ou plusieurs kilometres d'etendue, le fait de leur existence au centre de la France n'en est pas moins fort curieux. C'est un peu comme si on rencontrait des gazelles ou des antilopes dans la foret des Ardennes, par la seule raison, je suppose, qu'une des vallees de cette foret serait assez exposee au soleil pour leur avoir permis d'y rester depuis les ages primitifs, ou l'on sait qu'ils y vivaient dans d'autres conditions atmospheriques que celles d'aujourd'hui.

Donc, gordius, algira et plusieurs coleopteres non moins etranges, qui furent trouves ensuite au meme lieu, sont bien originaires de ce coin de rochers et s'y reproduisent depuis que le monde a produit leur race, avant l'homme, aux jours d'enfantement de la creation.

Cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'aussitot que les conditions d'existence des differents etres ont ete etablies sur le globe, les etres capables de peupler ce milieu s'y sont developpes et fixes, quelle que fut la latitude. Mais le probleme, c'est de decouvrir en quoi consistent toutes ces conditions d'existence, et principalement les conditions d'alimentation de ces bestioles, si obstinement attachees, pour la plupart, a se nourrir chacune d'une certaine plante, qu'il est souvent impossible d'elever des chenilles transportees d'un lieu a un autre.

C'est toute une science pratique que l'elevage des chenilles, et

certaines educations font le desespoir des entomologistes. Pourtant, ici, si le climat se rapproche de celui de l'Afrique et de la Provence, la flore en differe a beaucoup d'egards. Par exemple, pour algira, je ne vois pas dans ces regions, et je cherche en vain dans la Flore centrale de Boireau (l'ouvrage le plus complet et le plus consciencieux possible) le moindre analogue avec le grenadier.

Ces etres non domesticables, que l'on croit invariablement soumis aux lois generales et inflexibles de l'instinct, sont donc susceptibles de modifier le premier de tous les instincts, celui de l'alimentation, en raison des ressources que leur offre le milieu ou ils se trouvent. Gordius doit vivre sur les bruyeres, et pourtant il n'y a pas de bruyeres dans la region ou nous l'avons rencontre.

Que mangent donc ici les chenilles d'algira et de gordius? Grande question de nos entomologistes; question qui fait rire au premier abord, mais qui se rattache a une question fondamentale en histoire naturelle et meme en philosophie: a savoir si certains animaux obeissent aveuglement a des necessites fatales, ou s'ils ont, dans la mesure de leurs besoins, le discernement raisonne qu'on leur refuse. Moi, je penche pour la derniere hypothese.

Et, puisque nous sommes en Creuse, demandons-nous pourquoi le saumon quitte les eaux salees pour venir deposer sa progeniture dans les eaux douces. Lui qui est un grand voyageur, fait-il deux ou trois cents lieues contre le courant, dans les meandres et dans les obstacles des fleuves et des rivieres torrentueuses, sans savoir ou il va, sans avoir un projet, un but, une volonte, par consequent une idee? Allons donc! Raconte-nous, o algira! l'histoire de la petite tribu oubliee dans les grandes crises de l'atmosphere terrestre, sur le petit rocher ou te voici. Dis-nous quelle myrtacee a fleuri autour du berceau de tes ancetres; si la, dans quelque roche inaccessible, vegete encore la plante nourriciere, aussi peu soupconnee des statisticiens de la flore centrale, que tu l'etais toi-meme de ceux de la faune entomologique il n'y a qu'un instant!

Je crains de trop m'eloigner de mon village. Mais il s'agit de description, et je ne peux pas tout a fait isoler le tableau de son cadre.

Qu'on prenne donc note de ceci, que mon village est situe dans une region aussi chaude que les rives de la Mediterranee, et qu'il pourrait devenir, si quelqu'un daignait decouvrir son existence et faire l'etude attentive et scientifique de sa temperature, aussi achalande de malades que Nice, Pise, Hyeres ou la Spezzia.

Cela arrivera, je le parie, car tout se decouvre et s'exploite au temps ou nous vivons; on fera des routes dans les escaliers de rochers; deux lieues de chemin de fer pour embrancher mon village a Argenton: ce n'est qu'une plaisanterie quand on le voudra. Ce voyage sera plus economique de temps et d'argent que celui d'Italie. On batira des villas a la place des chaumieres. Quelque ingenieux docteur, frappe de la beaute des dents indigenes, et informe des cas frequents de longevite, decouvrira, dans la qualite de ces eaux courantes qui jaillissent de toutes parts, et dans la purete de cette atmosphere qui refuse la mousse aux arbres et le lierre aux rochers, des conditions essentielles de guerison pour les victimes des brouillards de Paris; et voila un pays transforme en un clin d'oeil!

En attendant que la mode étende son sceptre sur ces agrestes solitudes, je me garde bien de nommer le village en question: je l'appelle sans façon \_mon village\_, comme on dit \_ma trouvaille\_ ou \_mon rêve\_. Il me semble qu'il ne sera plus \_mien\_ des que j'aurai trahi son nom. Il le faudra pourtant, mais à la fin de mon récit, et quand je l'aurai fait aimer un peu, si j'en viens à bout.

Tant il y a qu'en y revenant, le long de la Creuse, à travers des éblouissements de paysages délicieux embrasés de soleil rouge et coupés de verdure splendides, je songeais en égoïste à cette découverte d'Algira et de Gordius. La présence de ces beaux petits frileux (Gordius est tout en or chaud teinté de bronze florentin) me faisait faire ce raisonnement bien simple: la vigne gèle en Toscane au 1<sup>er</sup> mai. En avril, des humains gèlent, faute de feu, de bois et de cheminées, à Frascati et à Tivoli. La moindre chaumière de \*\*\* (mon village) est mieux chauffée que la plupart des palais d'Italie. Majorque (latitude de la Calabre) est l'endroit de la terre, à moi connu, où j'ai eu le plus froid et où j'ai vu les pluies les plus intarissables en hiver. Et, là, beaucoup moins de cheminées qu'en Italie! Les vitres aux fenêtres sont objets de luxe.

Pour fuir l'hiver, il est donc souvent fort inutile de faire beaucoup de chemin, de s'embarquer et de perdre quinze jours en déplacements et en déceptions, surtout quand on a sous la main des oasis ou, avec très-peu de temps, de dépense et d'industrie, on pourrait, à tout instant, trouver un nid propre et tranquille, des promenades charmantes, se réchauffer et se refaire, se forcer soi-même à prendre un exercice vivifiant sans rompre avec ses habitudes de travail et ses devoirs de famille, enfin sans cesser de vivre à un certain point de vue prohibé en Italie et en Espagne; et notez bien qu'il n'est guère de localités civilisées en France qui n'aient leur petit Eden sauvage, leur Suisse en miniature, voire leur coin d'Italie et d'Espagne, aussi beau et mieux exposé que ne le sont les trois quarts de ces péninsules fameuses.

Pourtant ces heureux et riches accidents de terrain sont souvent deserts. Aucun voyageur ne daigne y porter ses pas; et ce sont, la plupart du temps, des Anglais qui les découvrent.

--J'y songeais aussi précisément, me dit Amyntas, à qui je communiquais ces réflexions en rentrant au village, et je me suis rappelé notre conversation dans le ravin de Marino. Depuis cette promenade autour de Frascati, nous avons vu ensemble de bien belles choses, plus grandes, plus bizarres que celles d'ici; je suis bien content de les avoir vues, mais je n'éprouve pas le besoin de les revoir; tandis que la facilité de venir ici me donne le plus grand desir d'y revenir souvent. On dit qu'il faut payer la jouissance des voyages par d'inévitables fatigues et de nombreuses contrariétés. Eh bien, s'il en est ainsi, si c'est une loi générale d'acheter cher le plaisir de l'admiration, ce pays-ci est vraiment trop beau pour être si près, si facile à aborder, si hospitalier et si rempli de bien-être.

C'était aussi l'avis de notre naturaliste. Il regrettait d'être forcé de partir le lendemain. Il n'avait jamais rencontré un pays si suave et si sympathique. Il revait d'y revenir avec nous l'année prochaine.

Nous revions, nous autres qui ne sommes pas forcés de vivre à Paris, de nous arranger un pied-à-terre au village. La maisonnette où nous avons dormi était à vendre pour ce prix modeste de cinq cents à mille francs dont on nous avait parlé. Amyntas la voulait pour lui. Moi, j'avais

envie de la maisonnette renaissance.

Tout se passa en projets ce jour-la.

## VI

Le lendemain, il faisait encore plus chaud. Nous devions ramener notre naturaliste chez nous afin de l'embarquer pour Paris, ou ses affaires le rappelaient imperieusement. On s'arrachait au village a grand regret.

Nous fimes encore deux lieues dans l'eau et les rochers, pour explorer le cours du torrent qui descend au bas du village et qui lui donne son nom.

C'est une toute petite gorge couverte de bois charmants et toute herissee de rochers superbes. La marche est dure dans cette déchirure tourmentee en zigzags; mais, a chaque pas, il y a un tableau delicieux de fraicheur et de sauvagerie.

Nous fimes halte dans un joli moulin, ou la meuniere, aimable et avenante, avec un air de candeur qui ne gatait rien, nous servit du lait et du beurre exquis, pendant que nous bercions son nouveau-ne dans le plus joli berceau rustique qui se puisse imaginer, une vraie petite creche en bois, suspendue par deux anneaux a un double pied. Le marmot est au ras de sa couche, mais protege par des lanieres de laine bleue artistement agencees pour le retenir sans le gener pendant qu'on le balance a grande volee. Les berceaux, les armoires et les credences sont encore, dans la demeure de beaucoup de ces paysans, des meubles tres-anciens et tres-remarquables.

Avant de quitter l'oasis que notre eminent historien M. Raynal appelle avec raison le Highland du Berry, nous donnames grande attention aux figures, soit dans le village, soit sur les chemins et dans les hameaux environnants.

La physionomie humaine est la aussi explicite que le climat et la vegetation; elle respire une amenite particuliere, avec une dignite tranquille. Le paysan n'a pas le salut banal de certaines autres localites du Berry. Mais, des qu'il est prevenu, il repond avec une dignite douce. Il doit etre fin, puisqu'il est paysan, mais il n'est pas sournois. Son temperament est sec et sain, sa demarche plus d'aplomb et moins lourde que celle des gens de nos plaines.

Les enfants sont admirables, et presque toutes les jeunes filles jolies ou gracieuses. Parmi ces dernieres, deux types tres-distincts nous frapperent: la blonde, fine, svelte, avec des yeux bleus d'une limpidite et d'une melancolie particulieres; la brune, plus forte, tres-accentuee, d'un ton pale et uni vraiment magnifique, avec des yeux espagnols bistres en dessous et ombrages de longs cils, l'air serieux, meme en riant. Toutes, quand elles rient, brunes et blondes, montrent des dents extraordinairement jolies et finement plantees dans des gencives roses. Les laides ont encore la bouche belle et l'oeil pur, et ceci est propre aux deux sexes, bien que, comme dans d'autres portions du Berry, le masculin nous ait paru le moins bien partage.

Du reste, la comme ailleurs, la beauté des paysannes passe vite dans les fatigues de la maternité jointes à celles du ménage. Dans nos plaines, elles devraient se conserver mieux, car elles n'ont pas de travail en dehors de la maison, si ce n'est de garder au soleil quelques chèvres et moutons en pays plat. Celles du \_haut pays de bas Berry\_ nous ont paru beaucoup plus actives et plus fortes, portant de lourds fardeaux dans les rudes montées, ramenant hardiment leurs troupeaux à cheval dans les sentiers des plateaux, ou gravissant, à pied, comme des chèvres, les talus escarpés de la Creuse.

Le gros bétail nous a paru très-beau et abondant. Chez nous, le ménageot ne se permet que la chèvre et l'\_ouaille\_ ; au bord de la Creuse, toute famille a plusieurs vaches, plusieurs ânes et un ou deux chevaux ou mulets. Le pays le veut, disent-ils ; on ne peut faire la récolte qu'à dos de bête sommière. Cela prouve qu'ils ont tous des récoltes à faire. Les vaches sont remarquablement jolies, petites, mais propres et luisantes comme des vaches suisses. On n'entretient pas sur elles, avec amour, cette affreuse culotte de croute de fumier que, chez nous, on croit nécessaire à leur santé.

On achevait alors la récolte des foin, à peine commencée chez nous. Les blés étaient jaunes et dorés quand les nôtres ne faisaient que blondir.

La fénaison avait un tout autre aspect que dans nos prairies. Au lieu de ces énormes boeufs magnifiquement attelés à de monumentales charrettes, et traînant avec une lenteur imposante de véritables montagnes de fourrage dans de grands chemins verts, on ne voyait que chevaux maigres et agiles, mulets et baudets vigoureux, portant sur leur dos des charges très-artistement serrées en bottes tordues, et descendant avec une adresse incroyable des sentiers rapides. La moindre petite ânesse porte ainsi dix fois par jour trois cents kilos et ne bronche jamais.

Le conducteur a fort à faire. Au lieu de troner nonchalamment sur le haut de son char, il faut qu'il accompagne et soutienne chaque bête dans les passages difficiles. Le chargeur et le botteleur ne sont pas moins affairés. Il faut plus de science pour établir solidement une charge si fuyante sur des cacolets qui garnissent toute la largeur des étroits passages, que pour l'étaler en larges couches sur une large voiture à qui la plaine fait large place. Aussi on va vite, on cause peu, on ne perd pas le temps en raisonnements à perte de vue, le bras passe dans sa fourche, un sabot plante sur l'autre, pendant que les nuages montent et que la pluie se hâte. On a moins d'éloquence et de majesté ; on a plus de vie et de feu, on est moins orateur, mais on est plus homme.

On est aussi plus industriel et plus artiste.

Toutes les bâtisses sont jolies ; la menuiserie est belle, et les intérieurs annoncent du goût.

Enfin, un détail nous prouva que cette petite population était riche et indépendante.

Madame Rosalie, notre éminente cuisinière, nous avait préparé, pour le second jour, un dîner d'une abondance insensée : nous étions las d'être à table. Nous demandions qu'on fit nos lits ; nous étions fatigués. Il fut impossible de trouver une \_femme de peine\_ pour les faire. Excepté au château, il n'y a pas de servantes dans le village ; et, comme nous admirions le fait, notre hôte nous dit sur un ton de désespoir fort plaisant :

--Helas! que voulez-vous, ils sont tous heureux ici! Ils n'ont pas besoin de \_gagner\_!

Terre de Cocagne, adieu, et au revoir bientôt, j'espere.

\* \* \* \* \*

Ici, lecteur, si vous le permettez, je me servirai de notre journal; car, des notre feconde excursion a G..., nous tinmes note de chaque chose.

VII

Nohant, 7 juillet.

Maurice, arrive d'avant-hier, a la tete montee par les recits d'Amyntas. Je decouvre qu'il se rappelle fort peu notre village. Il n'y a passe qu'une seule fois, il y a douze ans, et vite, la pluie au dos.

Il a vu a Paris M. Depuizet (notre Chrysalidor), qui lui a parle avec enthousiasme de notre promenade et des captures entomologiques d'Amyntas.

Voici donc la passion du lepidoptere qui se rallume chez lui. Il ne croira, je pense, a ces captures merveilleuses que quand il les aura faites lui-meme. Il parait, au reste, que le celebre M. Boisduval, lequel en a ete informe tout de suite, n'en est pas moins surpris que nous. Rapport en sera fait a la Societe entomologique de France, dont ces messieurs ont l'honneur d'etre membres.

Ainsi nos jeunes savants ont fait leur decouverte. Ai-je fait la

mienne? Ai-je reellement rencontre un village typique, un petit champ d'observations particulieres, se rattachant assez a la vie generale? Il faut le revoir. Nous y retournerons demain.

On a beaucoup discute une question fort simple que j'appellerai, si l'on veut, \_le secret de la chaumiere\_.

Tout artiste aimant la campagne a reve de finir ses jours dans les conditions d'une vie simplifiee jusqu'a l'existence pastorale, et tout homme du monde se piquant d'esprit pratique a raille le reve du poete et meprise l'ideal champetre. Pourtant il y a une mysterieuse attraction dans cet ideal, et l'on pourrait classer le genre humain en deux types: celui qui, dans ses aspirations favorites, se batit des palais, et celui qui se batit des chaumieres.

Quand je dis \_chaumiere\_, c'est pour me conformer a la langue classique. Le chaume est un mythe a present, meme dans notre bas Berry. On ne s'en sert plus que pour les petits hangars et appentis provisoires: la tuile ne coute guere plus cher aujourd'hui, dure davantage, est moins exposee a l'incendie, et n'engendre pas des populations d'insectes nuisibles.

La police rurale a donc tres-bien fait d'interdire l'usage du chaume

pour la couverture des nouvelles constructions. Les peintres seuls s'en plaindront et les litterateurs aussi; car une chaumiere, cela se voit d'un mot; cela exprime et resume toute la vie rustique, toute la poesie du hameau. Le \_cottage\_ n'est pas la chaumiere, c'est un faux bonhomme, un fastueux mal deguise. La maison et la maisonnette sont des designations trop generales qui s'appliquent a des chalets aussi bien qu'a des villas.

On aura beau se moquer de la vieille chaumiere des ballades et romances, on ne comprendra pas de quoi il est question pour une maison de paysan, tant que l'on n'aura pas trouve un nouveau nom pour la chaumiere sans chaume.

Va pour chaumiere! Trouverai-je mon ideal dans ce village? Non, un ideal, cela ne se trouve nulle part.

Combien j'ai salue, en passant, de ces chaumieres decevantes dans des sites seduisants! combien j'en ai dessine dans ma tete, enfouies dans des solitudes a ma fantaisie! Je n'avais jamais songe a les placer dans un village. Aussi, je ne les placais nulle part; car, pour vivre au sein d'un desert, il faut la force d'un anachorete ou la fortune d'un prince. N'ayant ni l'une ni l'autre, je ferai, je crois, aussi bien de m'en tenir a quelques observations sur la vie de paroisse. Elle doit avoir de grands charmes et de terribles inconvenients!

Connaissions les inconvenients et sachons s'ils sont compenses par les charmes. S'il n'en est rien, nous reverons encore la chaumiere, car nous ne pouvons pas venir a bout de vieillir a nos fantaisies, mais nous les reverons dans d'autres conditions.

Nous aurons gagne a cette etude de connaitre a fond un petit coin de ce monde reel que quelques amis nous ont reproche de voir en beau. Comme si c'etait notre faute! Nous serons plus realiste, puisqu'il parait que nous ne l'avons pas toujours ete assez. Pourquoi non? On comprend tous les jours, je ne dirai pas quelque chose, mais beaucoup de choses.

Le fait est que, dans notre situation presente, nous pouvons tres-bien connaitre la couleur et le dessin de la vie rustique, sans pouvoir peut-etre penetrer assez avant dans la vie morale du paysan. Il se farde peut-etre un peu devant nous, le ruse qu'il est! Nous ne dormons pas sous son toit, nous ne vivons pas avec lui cote a cote a toutes les heures du jour. Il a son travail, nous avons le notre. Quand nous nous rencontrons, il a souvent des habits et sa belle humeur du dimanche; ou bien, dans la semaine, avec son sarrau de toile sur le dos et sa pioche a la main, il prend ce grand air serieux et reveur qui lui vient toujours quand il regarde la terre. Chez lui, en famille, il est peut-etre l'horrible scelerat qui, en d'autres contrees, a frappe les yeux de notre grand Balzac et de plusieurs autres romanciers energetiques.

J'ai cependant bien de la peine a croire qu'il en soit ainsi partout et meme qu'il y ait une campagne ou l'\_homme de campagne\_ soit si pervers et si malin. J'ai vu, partout ou j'ai passe, l'ingenuite de l'enfant chez ces hommes qui ne sont jamais que des enfants a barbe noire ou blanche. L'enfant aussi est un grand diplomate quand il s'agit de se faire gater; mais ses finesses sont \_cousues de fil blanc\_, on y cede sans en etre dupe.

Enfin, j'ai toujours vecu optimiste en principe et pas plus abuse qu'un autre en pratique; je crois savoir, peut-etre plus que bien d'autres,

que la misere est mariee avec la paresse, c'est-a-dire avec l'ennui et le decouragement; que l'ambition du mieux, dans les conditions difficiles, est fiancee avec l'astuce et l'egoisme; mais, si je regarde la classe industrielle riche ou pauvre, la caste nobiliaire progressive ou retardataire, la classe artiste aspirante ou parvenue; si j'examine enfin toutes les classes de la societe, j'y vois les memes qualites et les memes vices que chez le paysan. Seulement, chez les gens \_eduques\_, les qualites sont plus habiles a se faire valoir et les vices plus habiles a se cacher. C'est donc parce que ce sournois de paysan est maladroit dans ses ruses et tres-facile a penetrer, qu'il serait considere comme le type de la faussete? J'aurais cru justement tout le contraire.

Je lisais dernièrement dans une critique, tres-juste a beaucoup d'egards, mais trop ardente pour l'etre toujours, que la Muse etait en general trop aristocratique, et que, pour etre un vrai peintre, il fallait consentir, comme le paysan, a mettre ses mains dans le fumier.

Je relus trois fois la phrase; ce n'etait pas une metaphore, mais c'etait une erreur. Le paysan ne met pas ses mains dans le fumier. Il n'y touche qu'avec des outils a long manche. Il est quatre fois plus degoute qu'il n'est utile de l'etre. Il fait beaucoup plus de bruit a sa menagere pour une chenille dans sa salade que nous a nos domestiques. Il ne boit pas comme nous a la premiere source venue. Il ne touche pas a une bete malade sans de grandes craintes et de grandes precautions. Les insectes des champs lui font souvent peur ou lui repugnent. Il a une foule de prejuges qui font qu'il s'abstient de tout contact avec une foule de choses que nous bravons, parce que nous les savons inoffensives.

Il y a des exceptions, des paysans malpropres; tous les gouts, meme les gouts immondes, sont dans la nature. Mais, chez nous, je pourrais compter ces exceptions.

La villageoise se fait gloire de sa proprete scrupuleuse. Entrez dans quelque \_chaumiere\_ que ce soit, elle ne vous presentera rien sans l'avoir, avec ostentation, rince, essuye, epoussete devant vous. A de meilleures tables, vous n'etes pas toujours certain de pouvoir vous fier a tant de conscience. Cette conscience est une loi de savoir-vivre chez le paysan. Le grand essuyage de la table, et le grand lavage des \_vaisseaux\_ en presence de l'hote, est une indispensable politesse. Si cet hote est un paysan, il se trouvera choque et boira avec mefiance pour peu qu'on y manque.

Si les \_realistes\_ voient parfois le paysan plus grossier qu'il ne l'est \_reellement\_, il est certain que les idealistes l'ont parfois quintessencie. Mais quelle est cette pretention de le voir sous un jour exclusif et de le definir comme un echantillon d'histoire naturelle, comme une pierre, comme un insecte?

Le paysan offre autant de caracteres varies et d'esprits divers que tout autre \_genre\_ ou \_tribu\_ de la race humaine. Ce n'est pas un troupeau de moutons, et se vanter de connaitre a fond le paysan, c'est se vanter de connaitre a fond le coeur humain; ce qui n'est pas une modeste affirmation.

Il y a, j'en conviens, un grand air de famille qui provient de l'uniformite d'education et d'occupations. L'air simple et malin en meme temps, la prudence et la lenteur des idees et des resolutions, voila le

cachet general.

Ces hommes des champs sont-ils meilleurs ou pires que ceux des villes? Je n'ai jamais pretendu qu'ils fussent des bergers de Theocrite, des continuateurs de l'age d'or; mais je vois et crois savoir que, dans la vraie campagne, au dela des banlieues et dans la veritable vie des champs, il y a moins de causes de corruption qu'ailleurs.

Donc, j'aime ce milieu, cette innocence relative, ces grands enfants qui veulent faire les malins et qui sont plus candides que moi, puisque je les vois venir, et meme avec leurs gros sabots, comme dit le proverbe.

Le Berry est-il une oasis ou les grands vices n'ont pas encore penetre? Peut-etre. Mon amour-propre de localite veut bien se le persuader.

Pourtant je vois que les esprits inquiets de chez nous--il y en a partout--se plaignent du paysan avec amertume, et je vois que les esprits realistes--il y en a aussi chez nous--sont frappees du cote rude et chagrinant de la vie paysanne. Je veux bien m'en plaindre aussi pour mon compte. Je sens a toute heure, entre ces natures mefiantes et mes besoins d'initiative, une barriere que je dois souvent renoncer a franchir, dans leur propre interet, vu qu'ils feraient fort mal ce qu'ils ne comprennent pas bien. Mais, de ce que ces hommes sont autres que moi, ai-je sujet de les hair et de les mepriser?

J'entendais l'un d'eux dire a un monsieur qui le traitait de bete parce qu'il s'obstinait dans son idee:

--On a le droit d'etre bete, si on veut.

Parole profonde dans sa niaiserie apparente. Toute ame humaine sent qu'elle ne doit pas aller en avant sans avoir acquis sa pleine conviction, et il me semble qu'il y a un fonds de grande sagesse a etre ainsi. On pourra compter beaucoup sur l'homme qui aura franchi avec reflexion ses propres doutes.

Voici ce que dit sur le paysan berruyer le tres-grave et tres-excellent historien M. Louis Raynal, premier avocat general a la cour royale de Bourges en 1845; notez ce titre, qui exclut l'idee d'une candeur trop infantine et d'une inexpérience trop romanesque:

"Ces populations, auxquelles manquent, il faut en convenir, un certain eclat et une certaine vivacite d'intelligence, sont generalement, sous le rapport moral, dignes d'une haute estime. Sans doute, les progres du temps, qui n'amene pas toujours des perfectionnements sans melange, n'ont pas assez completement respecte leur moralite et leurs croyances. Mais il reste encore, surtout dans nos campagnes, un fonds remarquable de probite et de loyauté. Des esprits chagrins le nient, soit pour exalter le passe au prejudice du present, soit parce que les interets etablissent trop souvent, entre la classe qui possede le sol et celle qui l'exploite, une sorte de rivalite malveillante. Mais ne calomniez pas notre temps et notre pays. Combien n'existe-t-il pas encore dans les domaines du Berry de familles vraiment patriarcales? Ne confie-t-on pas tous les jours a nos paysans de riches troupeaux a vendre au loin, des marches importants a conclure, sans que le maitre puisse exercer de surveillance? Et citerait-on beaucoup d'exemples que cette confiance ait ete trompee?"

Digne magistrat, je ne vous le fais pas dire, et vous n'ecriviez pas

ceci pour les besoins de la cause, car votre grand ouvrage est l'oeuvre d'une haute impartialite. Je me rassure en vous lisant, car j'ai ete taxe souvent de bienveillance aveugle et de point de vue trop \_florianesque\_. Je ne tiens pas a m'en disculper, ne prenant pas le reproche pour une injure, tant s'en faut. Mais, si le doute fut entre dans mon coeur, j'en eusse ete bien attriste. Je ne sais rien de plus amer que de mepriser mon semblable.

Sortons donc, allons au jour, au chemin, aux champs, au village.

Tranquille vallee, je te remercie d'avoir resume pour moi l'antique inscription qu'on lisait encore, en 1815, sur un pilier de la porte d'Auron, a Bourges:

INGREDERE. QUISQUIS MORUM. CANDOREM AFFABILITATEM ET. SINCERAM. RELIGIONEM. AMAS REGREDI. NESCIES.

\_Entrez, vous qui aimez la candeur, l'affabilite dans les moeurs et la piete sincere. Vous ne saurez plus vous eloigner\_.

Et nous, ne nous inquietons plus de ceux qui nous crient: "Vous vous trompez, tout est mal!" Cela ne prouve qu'une chose, c'est que, des choses humaines, ils ne voient que les mauvaises. Allons-nous-en par les pres et par les sentes, sans parti pris d'avance, mais avec le coeur aussi ouvert que les yeux.

Nous ne sommes pas fache de pouvoir, une fois de plus, surprendre l'homme des champs dans sa tache et le tableau dans son cadre, les grands boeufs dans les herbes et les petites fleurs dans le \_riot qui riole\_, sans etre force de nous dire que cet homme est un scelerat, ce tableau une vision, ces boeufs des alambics a fumier, ces fleurettes des poisons et ce ruisselet une sentine d'immondices.

D'autres peuvent prendre le reel par ce cote apre et triste, et avoir du talent pour le peindre. Mais ce qui me plait et me charme dans la realite est tout aussi reel que ce qui pourrait m'y choquer. On voit souvent sur les fenetres, dans les faubourgs des petites villes, de beaux oeillets fleurir dans des vases etranges. Le vase fait rire, l'oeillet n'en est pas moins beau et parfume. Ils sont aussi reels l'un que l'autre. J'aime mieux l'oeillet. Chacun son gout.

VIII

8 juillet.

Nous sommes en route en plein midi. La chaleur est tombee. Il fait meme tres-froid en voiture decouverte, a cinq heures. L'orage d'avant-hier nous fait esperer de ne pas trouver \_notre Afrique\_ trop \_reelle\_, cette fois.

Nous sommes quatre, car nous avons entraine a notre promenade notre jeune et chere \*\*\*, une artiste adorable qui est aussi de la famille a present, et qui veut avoir son nom entomologique comme les autres. Blanche et blonde, elle a droit au nom d'\_Herminea\_, d'autant plus que cette belle \_notodontide\_, s'etant posee sur sa robe, a ete, par sa

fraicheur, jugee digne de servir d'individu dans la collection.

Il fallait bien que Maurice eut aussi son surnom, emprunte a ses plus recentes preoccupations. Il s'appellera Parthenias jusqu'a nouvel ordre; car ces noms recherches ont la facilite de changer tous les ans, selon la recherche dominante de la saison des courses.

J'aurais bien eu le droit d'en prendre un aussi, car j'avais \_cueilli\_ sur une fleur, a la derniere excursion, la variete de la zygene du trefle \_aux taches reunies\_, et j'avais eu une mention honorable. Mais je pensai que la modestie me faisait un devoir de ne pas exploiter une capture toute fortuite, et dont je n'avais pas assez senti l'importance.

Nous avons cinq heures de route.

Nous voici, direz-vous, bien loin de notre village. Mais non; nous y arrivons.

Parthenias se reconnaît, Herminea se recrie, Amyntas trouve le site encore plus joli que la premiere fois. Mais la jeune voyageuse a la migraine; elle s'endort. Les deux naturalistes descendent au lit de la Creuse. Je m'en vas flanant ou plutot flairant par le village. Je cherche la realite triste et chagrine de tres-bonne foi: est-ce ma faute? je ne puis la trouver la.

Sur tous les escaliers sont groupees les jolies filles ou les bonnes femmes, qui me regardent avec de bons ou beaux yeux, et qui sourient, attendant que je les previenne. J'aime cette discretion ou cette fierte. Je fais les avances: etranger, c'est mon devoir. La reponse est prompte, tres-familier, mais vraiment bienveillante.

On parle tres-bien ici, encore mieux que dans la vallee Noire, ce qui n'est pas peu dire. Plus nous touchons a la limite de notre langue d'\_oil\_, plus le langage s'epure, plus l'accent s'efface. J'aurais cru le contraire, mais c'est ainsi. Ici, point de \_j'avons, j'allons\_, etc., a la premiere personne. Pas plus que chez nous on ne fait cette faute grossiere.

On se sert meme ici de mots qui sentent la civilisation et qui dépassent le vocabulaire a moi connu du bas Berry. On dit \_enorme, immense\_, ce qui parait singulier dans ces bouches rustiques. Sylvain, notre cocher berrichon, croit qu'on se sert de mots latins et ouvre de grands yeux. Le seul mot patois qui se glisse dans la conversation quelquefois, c'est \_ie\_ pour \_elle\_.

Les femmes d'ici sont tres-superieures en caquet facile ou sense a celles de chez nous, mais elles ont moins de retenue.

Tout en causant, j'apprends une particularite. Elles travaillent beaucoup plus que les hommes, et se piquent d'etre plus actives, plus courageuses et plus avisees. Elles se plaignent de la fatigue, mais elles s'en prennent au rocher, et non au pere ou au mari, qui me parait etre l'enfant gate de chaque maison.

Comme chez nous, la maternite est tres-tendre; de plus, les femmes sont orgueilleuses de la beaute de leurs enfants, et chacune va chercher le sien pour vous le montrer.

J'en regarde un tout seul de l'autre cote de la rue. Il est fort

barbouille, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une tête d'ange. C'est un ange qui a mangé des guignes, voilà tout; et pourquoi pas?

Je m'approche pour l'admirer. Une belle femme s'avance sur le perron et me crie d'un air brusque et charmant:

--Il est à moi, celui-là. Il n'est pas plus mal \_bati\_ qu'un autre, \_hein?\_

\_Bati\_ n'est pas le mot dont elle se servit; elle jura bel et bien, mais d'une voix douce et avec l'aisance triomphante d'une reine à qui tout est permis. Réalité, tu ne me gênes pas!

Du haut d'un chemin rocheux qui s'en va, comme il peut, rejoindre la grande route, on embrasse tout le village. De quelque côté qu'on le regarde, il est charmant, ce village privilégié.

Les collines qui l'enserment ont des formes suaves; ses masses de verdure sont bien disposées, ses rochers ont, de loin, ce beau ton lilas qui est particulier aux micascistes des bords de la Creuse, couleur tendre qui se forme, je ne sais comment, de plusieurs tons sombres.

Mystères de la couleur, les vrais peintres vous saisissent et vous constatent, mais ils ne vous expliquent pas. Quel artiste a jamais connu le secret de son art? C'est par le sentiment que la révélation lui arrive, mais le sentiment ne s'explique pas par des raisonnements.

Je redescends au village par un autre chemin. Je vais revoir la maison renaissance, j'en suis épris; deux vieilles sœurs l'habitent, deux paysannes très pauvres.

Elles ne sont nullement étonnées de mon attention; elles m'invitent à entrer, elles savent que leur maison est intéressante; elles ne sourient pas dédaigneusement, comme on fait chez nous, quand l'artiste s'arrête pour regarder avec amour un vieux mur. Elles voient souvent des peintres, elles savent que \_ce qui est ancien est beau\_. C'est ainsi qu'elles s'expriment.

Elles savent aussi que nous sommes tentés de l'acquisition d'une chaumière; mais elles ne se soucient pas de vendre, et, moi, je ne me sens pas assez capitaliste pour faire réparer cette ruine.

Je fais le tour du village, et j'interroge chacun. Tout le monde est enchanté de mon idée. On m'accueille comme si j'avais déjà droit de bourgeoisie; on m'invite à rester, on m'offre bonne amitié et on me promet bon voisinage; mais, quand il s'agit de quitter son toit pour me le céder, on secoue la tête:

--Vendre sa maison! est-ce qu'on vend sa maison!

Je ne peux me défendre d'être touché de ce sentiment qui se manifeste avec une austérité antique. J'offrirais en vain de quoi faire bâtir une belle et bonne maison à la place de la maison qui s'écroule; ce ne serait pas celle où l'on a vécu et où l'on veut mourir. Fût-je assez riche pour m'obstiner dans ma fantaisie, car je sais bien qu'à prix d'argent on arrive à triompher de tout, je ne me sentirais pas le courage d'insister pour vaincre cette sainte répugnance.

Je constate encore une particularité. Tout le monde, ici, est \_monsieur\_

ou madame. Chez nous, ces denominations aristocratiques sont tout a fait inconnues, et si on appelle le paysan monsieur, il croit qu'on le raille et il vous reprend. Ici, on vous reprend quand vous dites le nom des gens tout court; et, quand je demande Moreau par le village, on me repond:

--Quel Moreau? M. Moreau du Pin?

J'entre dans un bouge miserable, et je demande qui demeure la.

--Monsieur \*\*\*.

--Quel est l'etat de ce M. \*\*\*?

--Il cherche son pain. C'est un homme qui n'a rien.

--Un ancien bourgeois?

--Mon Dieu, non; un homme comme nous.

Me voila bien averti. Je donne du monsieur meme aux mendiants, et ils m'y paraissent fort habitues. Au reste, ces mendiants sont rares: on en compte deux ou trois dans la commune.

Les gallinaces sont magnifiques. Aujourd'hui que la mode y est, on peut constater, dans le fond des campagnes, des localites qui ont su profiter de l'amelioration des races.

Le petit poulet noir, etique et maraudeur, impossible a engraisser, parce qu'il deperit dans les basses-cours, tend a disparaître. Le coq de Cochinchine pur sang ne le remplace pas d'emblee avec avantage. Il demande trop de soins et craint nos longs hivers. Il devient goutteux de bonne heure. Ses filles, nees de la poule normande ou de la poule du Mans, sont riches pondeuses, couveuses assez fideles, meres sans souci et sans constance pour leurs poussins, qu'elles abandonnent trop vite. Voila les resultats obtenus chez nous.

Ici, les croisements ont produit une superbe espece, tres-robuste. On n'a pu me dire le nom du type qui l'a amene.

--Ce sont de gros oeufs qu'on a donnes a madame une telle du village; et qu'elle a fait couvrir. Il lui est venu un beau coq qui a cause avec nos poules, et, depuis quatre ou cinq ans, toutes nos volailles sont venues belles.

Il faut dire aussi que les conditions d'elevage sont excellentes dans ce bourg. La communaute de passages et l'absence de clotures aux habitations en font une vaste basse-cour ou la volaille trotte, gratte, mange et grimpe partout en liberte.

Le roi de ce pays de Cocagne est un coq blanc glace de jaune citron, a large crete d'un rouge de corail. Il est escorte de deux poules: l'une pareille a lui, l'autre plus blonde et non moins belle. Je ne sais de quel croisement ils resultent, mais ils seraient dignes de figurer chez un amateur. Ce n'est pas le lourd coq cochinchinois sans queue, ridiculement jambe, a l'air stupide et feroce. Celui-ci a une robe charmante et des formes parfaites, des pattes delicatement decoupees, la demarche aisee et la physionomie fiere mais fort affable.

Je suis tres-reconnaissant envers l'eminent peintre Jacque de m'avoir inspire, par ses etudes ingenieuses et savantes sur la matiere, et surtout par ses adorables tableaux et dessins (ceux-ci publies dans le \_Magasin pittoresque\_ et dans le \_Journal d'Agriculture pratique\_), un redoublement d'amitie pour le coq et la poule.

Au point de vue de l'alimentation, il y a le cote de haute utilite que tout le monde apprecie; mais, au point de vue de cette amitie de bonhomme dont on s'eprend dans la vie domestique pour les animaux apprivoises, le coq et la poule meritaient mieux de nous que le supplice de l'engraissement force et les tristes honneurs de la broche. Ils sont des types d'affection conjugale et de touchante maternite, et ils ont cet avantage sur la plupart des animaux dont nous nous entourons, que nous pouvons les rendre parfaitement heureux.

Il y a de petites especes ravissantes qui ne \_grattent pas\_, et que l'on pourrait laisser vivre dans les jardins. Ces oiseaux ont le naturel si raisonnable, qu'ils ne s'ecartent presque pas de la petite cabane qu'on leur batit sous un arbre, et ne franchissent jamais une etroite limite qu'ils s'imposent a eux-memes. Ils connaissent, sans banalite de confiance, les gens qui les aiment; ils les suivent, mangent dans leur main, perchent a cote d'eux sur les branches, dinent a leurs cotes, si l'on dine en plein air par le beau temps, et se rendent en grande hate, a toute heure, au moindre appel d'une voix amie.

A ce caractere sociable et a cette domesticite fidele, ils joignent la beaute merveilleuse dans certaines especes meme tres-rustiques et tres-communes, et l'infinie variete dans l'imprevu des reproductions et dans le caprice des croisements. A chaque eclosion, on voit arriver des surprises, des petits qui different essentiellement du pere et de la mere, et qui aussitot forment des genres et des sous-genres interessants.

Il n'y a pas eu moyen, aujourd'hui, de contempler le village \_intra muros\_: nos compagnons veulent voir le pays; c'est le village qui se promenera avec nous.

Tandis qu'Herminea equite vaillamment un ane modele, un ane qui passe partout comme un bipede, Moreau nous suit avec sa belle-soeur, madame Anne, son filet de pecheur, son cheval charge de provisions, et son neveu, \_M. Fred\_ (diminutif d'Alfred). Ce dernier n'a d'autre motif de nous accompagner que celui de porter une poele.

Une poele? Oui, une poele a frire. Moreau a son idee, il faut le laisser faire. D'ailleurs, ce detail fait bien, en queue de la caravane. Nous avons l'air d'une tribu qui se deplace, d'autant plus que nous partons au milieu de la pluie et du tonnerre, comme des gens forces de partir.

Ou dejeuner-t-on? Ou l'on voudra, et quand tout le monde aura faim. Nous sommes surs de trouver partout du gazon pour siege, des rochers pour table et des arbres pour tente.

On remonte le cours de la Creuse. Comment s'arracher de cette oasis? Et puis la sont les insectes a l'existence fantastique et l'espoir de nouvelles decouvertes.

Au bout d'une heure de marche, tout le monde regarde avec amour le cheval porteur du dejeuner.

On fait halte au milieu des roches blanches, en face du grand rocher noirâtre dit le \_roc a Guyot\_.

Pendant que les uns déballent des provisions, les autres se mettent en quête du dessert.

Les cerneaux ne sont pas formés, mais \_M. Fred\_ grimpe sur les cerisiers, et apporte sans façon des rameaux chargés de fruits. Je m'inquiète de ce mode de contributions trop directes.

--Ca ne fait rien, répond Moreau; les gens seraient là, qu'ils vous offriraient ce qu'ils ont. D'ailleurs, ce qui est planté sur les sentiers est au passant, et ce qui est loin des habitations est aux oiseaux.

Sylvain fait, avec des roches plates et des galets ronds, des sièges et des tables; il élève des dolmens sans les avoir.

C'est le moment d'examiner ces galets.

Ce sont des blocs de granit magnifiques, roulés et amenés là par la Creuse, et qui n'appartiennent nullement au terrain primitif ou nous nous trouvons. Ils sont en si grand nombre dans certains coudes de la rivière, qu'on pourrait les utiliser. On l'a essayé pour le pavage et les ponts d'Argenton; mais les transports étaient trop coûteux et trop difficiles; on y a renoncé.

Helas! on n'y renoncera pas toujours. L'homme s'emparera de tous les sanctuaires. Il y aura une route sur cette rive charmante où aujourd'hui le sentier existe à peine, et tous ces sauvages accidents où l'on se sent à mille lieues de la civilisation disparaîtront pour faire place au grand droit de tous: au progrès!

Nous retrouvons les galets brisés; leurs flancs sont d'un grain micacé compacte et des plus beaux tons, depuis le gris de fer jusqu'au rose vif, en passant par le gris de perle rose et le lilas bleuâtre.

La Creuse a apporté les plus beaux échantillons des divers bancs granitiques qu'elle parcourt depuis sa source. Elle vous présente un musée complet de sa minéralogie; des gneiss brillants et variés, des micaschistes qui ont l'apparence et l'éclat de l'or et de l'argent disposés en veines sinueuses, des quartz d'une beauté qui rivalise pour l'œil avec les marbres les plus précieux, et des sables de mica pulvérisés qui font briller les sentiers comme des ruisseaux au soleil.

Pendant cet examen, madame Anne cherche une cheminée. Elle trouve un bloc bien exposé pour que la fumée ne nous incommode pas. Elle ramasse du bois mort, elle allume son feu et retrousses ses manches.

Sylvain veut laver la poêle.

--Ah! malheureux! que faites-vous là? s'écrie-t-elle. Laver la poêle d'avance! vous voulez donc faire manquer la pêche? Ça porte malheur au pêcheur; ne le savez-vous point!

En effet, Moreau n'est pas heureux; il s'en va tout habillé dans les rochers submergés et dans les courants, lançant son filet avec maestria, avec rage, avec majesté, avec douleur: rien n'y fait, pas de truites, pas de saumons! Mais nous n'étions pas si ambitieux. Une friture de

barbillons sortant de l'eau, rissoles dans l'huile et servis brulants, c'est un excellent mets. Les poulets froids, les oeufs mollets, les artichauts crus, la galette, les guignes et le cafe, voila, j'espere, un festin royal! La salle a manger est si belle et l'appetit si ouvert!

Moreau, ereinte, trempe comme un canard, rit quand on s'etonne de son regime. Il boit et mange sobrement, fait un somme sur l'herbe, et s'eveille gai comme un pinson, pret a recommencer.

Madame Anne a dejeune de bon coeur avec nous; mais son fils, \_M. Fred\_, s'est exalte. Il devient d'une loquacite desesperante. Heureusement, il s'en retourne au village avec sa mere et le cheval portant les debris du festin.

Nous reprenons le cours de la Creuse jusqu'au roc du Cerisier, le plus beau de toute cette region. Il surplombe la riviere qui bat sa base, et Moreau, qui nous a fait grimper par-dessus la derniere fois, veut nous faire recommencer l'ascension a cause de l'ane. Mais nous nous obstinons a passer sur les roches a fleur d'eau, et l'ane y passe sans brancher. De memoire d'ane, on n'avait vu pareille chose; mais aussi quel ane!

Derriere le grand rocher, sur un espace d'une centaine de pas, s'etend le site ardu et severe que nous avons baptise le Sahara. Pas un souffle d'air, pas un arbre pour s'abriter, pas une place herbue pour separer les pieds du roc brulant.

En plein midi, il y a un peu de quoi devenir fou; mais algira et gordius apparaissent instantanement, comme s'ils attendaient nos naturalistes. Alors, tout est oublie: le soleil ne darde pas de feux dont on se soucie. Voila nos enrages tout en haut du precipice, oubliant de songer aux viperes qui abondent et au moyen de redescendre tout ce qu'ils ont gravi. N'importe, les captures sont effectuees, et on descend comme on peut.

Cette roche feuilletee se divise en escaliers friables et perfides, et les herbes brulees qui s'y attachent sont glissantes comme de la glace. L'emotion fait oublier a ceux qui regardent la chasse les souffrances de la fournaise. Outre les papillons desires (ce que les entomologistes appellent leur \_desideratum\_), on rapporte des merveilles inattendues, des coleopteres avec lesquels on avait fait connaissance a la Spezzia, dont le climat est aussi un peu celui de l'Afrique.

On va plus loin, on se retourne pour regarder encore la belle silhouette du rocher, qui parait grandiose par sa proportion avec le site environnant. Au pied des Alpes, ce serait un grain de sable; la ou il est, c'est un pic alpestre.

Mais on avance, et les talus s'abaissent, la riviere n'a plus de rochers, et, pendant un certain temps, ombragee de beaux arbres, elle semble noire et morte. Les gazons refleurissent, l'air circule et les insectes meridionaux disparaissent. Moreau nous trouve des sources fraiches, et, apres une nouvelle halte, on reprend a travers champs, par le plateau, la direction du village.

En general, ces plateaux sont tristes et nus, mais ils sont courts et s'abaissent brusquement vers de jolis bouquets de bois de hetres et de chenes enfouis dans des déchirures de terrains tres-amusantes.

On remonte, on traverse, en soupirant un peu, des moissons au-dessus

desquelles la chaleur danse et miroite. Enfin on redescend rapidement au village par une fente profonde, chemin en été, torrent en hiver.

On ne saurait définir la production générale du pays, tant elle est inégale et variée sur ces terrains tourmentés de mouvements capricieux!

Dans des veines ombragées et humides, les fourrages sont magnifiques à la vue, bien que grossiers de qualité; le \_brin\_ est trop gros, et nos chevaux le refusent absolument; ceux du pays, moins délicats, en font leurs délices. Sur les hauteurs pierreuses croissent de maigres froments, gravement malades cette année, et dont le grain éclate en poudre noire. Mais, à deux pas plus bas ou plus au nord, ou plus au sud, la moisson du blé, de l'orge ou de l'avoine, est superbe. Ailleurs et non loin, c'est la vigne qui souffre ou prospère. La culture se fait industrielle, essayeuse, observatrice, comme dans tous les pays accidentés. On finit par utiliser les recoins les plus rebelles et par ne rien abandonner au désert de ce qui est praticable, c'est-à-dire de ce que le pied et la main peuvent atteindre.

Somme toute, la contrée est riche, le vin très-potable, le pain excellent, les légumes aussi. La grande variété des produits est toujours une source d'aisance pour le paysan, parce que bien rarement tout manque à la fois. C'est ce qui leur fait dire avec raison que les \_chetifs\_ pays sont les meilleurs. En effet, dans les terres légères et inégales des varennes, on trouve parfois plus de ressource que dans l'uniforme et opulent fromental. On possède dix fois plus d'espace, et bien qu'une \_boisselee\_ de chez nous paraisse en valoir dix des autres, le résultat général prouve que ces terres médiocres rapportent, en proportion de leur prix, un bon tiers de plus que celles de première qualité.

Cela provient surtout de ce que l'on s'ingénie davantage.

--Nous nous \_artifions\_ à toute chose, me disait un paysan de par là. Nous savons faire pousser le noyer et le châtaignier côte à côte, chose réputée impossible dans vos endroits. Nous greffons toute sorte d'arbres fruitiers les uns sur les autres: tant pis pour ceux qui manquent. Nous ne craignons pas de recommencer, pas plus que d'apporter de la terre à dos de mulet, à dos d'âne et même à notre dos de chrétien, dans des hottes, pour nous faire un petit jardin dans un trou de rocher. On \_s'invente\_ tout ce qu'on peut, et, si les courants d'eau emportent l'ouvrage à la mauvaise année, on recommence un peu plus haut, on endigue, on s'arrange et on se sauve.

Ce paysan industriel et entreprenant est, et je le répète, moins solennel et moins poétique que le nôtre: il ressemble plus à un Auvergnat moderne qu'à un vieux Gaulois. Il manque de cette majesté qu'on peut appeler \_bovine\_ chez l'homme de la vallée Noire; mais il est plus intéressant dans son combat avec la terre, et, s'il rêve moins, il comprend davantage.

Encore un trait caractéristique: le paysan de chez nous a peur de l'eau. Il croit que le bain de rivière est malsain, le dimanche, pour qui a sue la semaine. Il croit que la natation est un plaisir d'oisif. Il se noie dans un pied d'eau.

Ici, tout le monde va à l'eau comme des canards. Le dimanche soir, toute la population nage, plonge, dresse des bambins à se jeter dans les bassins profonds du haut des rochers et à pêcher à la main sous les

blocs de la riviere. Quelques femmes nagent aussi. On se partage gaiment la peche et on rentre pour la manger toute fraiche en famille, sauf les belles pieces, qui sont vendues a Argenton quand il n'y a pas d'etrangers au village.

Ce poisson est exquis, meme le fretin. Il a la chair ferme et savoureuse.

La bonne et vraie peche se fait avant le jour; aussi vous pourriez marcher la nuit tout le long de ce desert, avec la certitude de rencontrer, a chaque pas, des figures affaiees mais bienveillantes.

Les meuniers et les pecheurs vivent en bonne intelligence: filets et bateaux sont pretes a toute heure, et ce continuel echange constitue une sorte de communaute. On ne se gene guere pour lever la vergee qu'on rencontre sur les ilots dans le courant. Mais c'est a charge de revanche, et la grande prudence du Berrichon evite les reproches et les querelles. Les pecheurs ont un soin de prevoyance qui ne viendrait jamais a ceux de l'Indre. Quand on peche les etangs, ils achètent le fretin et \_rempoissonnent\_ leur riviere pour l'avenir.

En traversant une ravissante prairie, nous eumes a saluer une tres-vieille dame du hameau des Cerisiers, qui gardait ses vaches en cornette et jupon court.

Elle etait seule dans cet Eden champetre, droite, rose, enjouee.

Moreau m'apprit que c'etait une personne riche, la mere d'un de nos amis, avoue tres-considere dans notre ville.

--Comprenez-vous, nous dit-il quand nous fumes a quelques pas de cette venerable pastoure, qu'une dame comme elle, qui a le moyen d'avoir trois vacheres pour une, prenne son plaisir a etre la toute seule a son age, par chaud ou froid, vent ou pluie?

--Ma foi, oui, pensai-je; je le comprends tres-bien. Je sais que son fils, qui la respecte et la chert, a fait son possible pour la fixer a la ville aupres de lui. Mais elle s'y mourait d'ennui; le bien-etre et le repos lui retireraient l'ame du corps. Il y a dans ces natures agrestes une poesie qui ne sait pas rendre compte de ses jouissances, mais que l'esprit savoure dans une quietude mysterieuse. Oui, oui, encore une fois, l'aspiration a la vie pastorale, le besoin d'identifier notre etre avec la nature et d'oublier tous les faux besoins et toutes les vaines fatigues de la civilisation, ce n'est pas la un vain reve; c'est un gout inne et positif chez la grande majorite de la race humaine, c'est une passion muette et obstinee qui suit partout, comme une nostalgie, ceux qui ont mene, des l'enfance, la vie libre et reveuse au grand air.

Et, quand cette passion s'est developpee dans une contree adorable, est-il un artiste qui ne la comprenne pas et qui ne la voie pas flotter dans ses pensees comme le songe d'une vie meilleure?

Tout le monde la comprendrait, cette passion, si la nature etait belle partout. Elle le serait, si l'homme voulait et savait. Il ne s'agirait pas de la laisser a elle-meme, la ou elle se refuse a nourrir l'homme. Il s'agirait de lui conserver son type et de lui restituer, avec les qualites de la fecondite, le caractere de grace ou de solennite qui lui est propre.

Cela viendra, ne nous desolons pas pour notre descendance. Nous traversons les jours d'enfantement de l'agriculture. La terre n'est ingrate que parce que le genie de l'homme a ete paresseux. Nous sortons des tenebres de la routine. La science et la pratique prennent un magnifique essor au point de vue de l'utilite sociale. La vie materielle absorbe tout, la question du pain enfante des prodiges. Les artistes et les reveurs ont tort pour le moment.

Il le faut, et n'importe! car le sentiment du beau et les besoins de l'ame reviendront quand la production aura paye l'homme de ses depenses et de ses peines. La question des arbres viendra le preoccuper quand il aura trouve le chauffage sans bois. La question des fleurs descendra des regions du luxe aux besoins intellectuels de tous les hommes. La question des eaux et des abris de rochers fera des prodiges quand il y aura communaute, je ne dis pas de propriete (je ne souleve pas cette question), mais de culture en grand avec une direction savante et intelligente.

Deja les efforts particuliers de quelques riches amis du beau font pressentir ce que sera la campagne en France dans une centaine d'annees peut-etre. On comprend deja tres-bien qu'un parc de quelques lieues carrees soit une fantaisie realisable, et que, au milieu de ses grandes eclaircies et de ses immenses pelouses, les moissons et les fauchailles s'effectuent facilement a travers des allees ombragees et doucement sinueuses.

Il n'y a donc pas de raisons pour qu'un jour, quand l'interet social aura prononce qu'il est indispensable de reunir tous les efforts vers le meme but, des departements entiers, des provinces entieres, ne deviennent pas d'admirables jardins agrestes, conservant tous leurs accidents de terrains primitifs devenus favorables a la nature de la vegetation qu'on aura su leur confier, distribuant leurs eaux dans des veines artificielles fecondantes et gracieuses, et se couvrant d'arbres magnifiques la ou ne poussent aujourd'hui que de steriles broussailles.

A mesure qu'on obtiendra ce resultat, en vue du beau en meme temps qu'en vue de l'utile, les idees s'eleveront. Le gout ira toujours s'epurant, le sentiment du pittoresque deviendra un besoin, une jouissance, une ivresse pour le laboureur, aussi bien que pour le poete. Ce sera un crime que d'abattre ou de mutiler un bel arbre, une grossierete que de negliger les fleurs et d'aplanir sans necessite les asperites heureuses du sol; un cretinisme que de detruire l'harmonie des formes et des couleurs sur un point donne, par des batisses disproportionnees ou criardes. L'artiste ne souffrira plus de rien, l'idealisme et le realisme ne se battront plus.

Toute reverie sera douce, toute promenade charmante; et vous croyez que, vivant dans le beau et le respirant comme un air vital dans la nature redediee a Dieu, les hommes ne deviendront pas plus intelligents en devenant plus riches, plus vrais en devenant plus habiles, et plus aimables en devenant plus satisfaits?

Amyntas s'est decidement epri de la maisonnette ou nous sommes loges. Il y reve une installation possible, un pied-a-terre tolerable au milieu du monde enchante des fleurs, des ruisseaux et des papillons. Pourquoi pas? Il a bien raison.

J'avais grande envie aussi de cette chaumiere, bien qu'elle ne realise

pas mon ambition pittoresque. Vingt autres sont plus jolies; mais c'est la seule en vente, et j'allais m'en emparer.... Mais notre ami reclame la priorite de l'idee. Il nous demande de lui laisser arranger cette chaumiere a son gre et de devenir ses hotes dans nos excursions sur la Creuse. Nous retirons nos pretentions.

Il echange quelques paroles avec madame Rosalie. Le voila proprietaire d'une maison batie a pierres seches, couverte en tuiles, et ornee d'un perron a sept marches brutes; d'une cour de quatre metres carres; d'un bout de ruisseau avec droit d'y batir sur une arche, plus, d'un talus de rocher ayant pour limite un buis et un cerisier sauvage.

A partir de ce moment, je vois bien que l'insouciant Amyntas n'est plus le meme.

Apres le souper, car nous n'avons dine qu'a neuf heures, le voila qui leve des plans, qui mesure ses deux petites chambres, plante en imagination des portemanteaux, creuse des armoires dans l'epaisseur de \_son mur\_, et dit a chaque instant: \_Ma maison, ma cour, mon rocher, mon buis, mon cours d'eau, mes voisins, mes impots\_,--il en aura pour deux francs vingt-cinq centimes!-- \_mes droits, mes servitudes, mon acte, ma propriete\_, enfin! C'est tout dire!

--N'en riez pas, dit-il; qui sait si ce n'est pas la que, par gout ou par raison, je viendrai terminer mes jours?

Ah! qui sait, en effet? La meme idee m'etait venue pour mon compte, quand je lorgnais cette splendide acquisition a laquelle il me faut renoncer.

Mais l'aimable acquereur s'en fait un si grand amusement, que je suis dedommage de mon sacrifice. Et puis il n'est pas dit absolument que la voisine, l'affable et obligeante madame Anne, ne se laissera pas seduire par mes offres un peu plus tard. Nous verrons, si elle n'a pas trop de chagrin!

J'avoue que je ne me pardonnerais pas d'apporter un chagrin dans ce village. Un chagrin surmonte par des considerations d'interet, c'est presque une corruption exercee et subie. Certes, l'Eldorado champetre ou nous voici recele ses plaies secretes comme les autres; mais je voudrais bien que ma main n'y apportat pas une egratignure.

Ce remords n'empoisonnera pas les jouissances de notre nouveau proprietaire. L'aubergiste qui lui cede la maisonnette est enchante de pouvoir faire agrandir et arranger desormais son auberge. Il paye quelques dettes avec le surplus, et se loue beaucoup de l'aventure.

IX

10 juillet.

Une voix creuse et sepulcrale me reveille, et une pensee triste me traverse l'esprit.

Le pauvre petit maitre d'ecole qui demeure en face, dans notre \_square\_,

s'est laisse choir hier de son ane. On le disait brise. Il est peut-etre mourant.

Sans doute, cette voix de la tombe, c'est celle du pretre qui vient prier pour son ame.

J'entr'ouvre le rideau et je me rassure. Il n'y a la qu'un vieux mendiant aveugle, recitant un long \_oremus\_ en l'honneur du genereux Amyntas, qui vient de le bien traiter. Aussi, tandis que le \_proprietaire\_ s'enfuit modestement dans les ruines de la forteresse, pour echapper a la litanie du remerciement, le vieux fait les choses en conscience et recite jusqu'au bout son antienne edifiante.

Une jolie petite fille de dix ans sort de la maison d'ecole, apporte au pauvre un gros morceau de pain blanc, le lui met dans sa besace et lui demande ou il veut aller.

Le bonhomme lui ordonne d'un air grave de le conduire au chateau. Elle lui prend la main et l'emmene, en ecartant devant lui, avec son petit sabot, les pierres qui pourraient le faire trebucher.

On dejeune chez madame Rosalie, on lui dit adieu, et on part pour le Pin par le chemin d'en haut. On redescend avec Moreau a la Creuse, et on fait encore une lieue dans les rochers pour aller au Trou-Martin, un bel endroit, le plus herisse de la contree: rochers en aiguilles sur les deux rives de la Creuse, aridite complete, decoupure romantique autour du courant devenu plus rapide; l'un fait un croquis; l'autre, un somme.

Au retour, a un meandre ou le torrent est calme et profond, une barque glisse lentement d'une rive a l'autre. Le batelier conduit trois femmes chargees de paniers de fruits; tous quatre sont superbes de pose et de costume, a leur insu; l'eau est un miroir; les rivages herbus, les arbres, les terrains sont etincelants au soleil, qui baisse et rougit. Tout est rose, chaud et d'un calme sublime.

Ce n'est pas le lac Nemi; ce ne sont pas les femmes d'Albano, c'est autre chose: c'est moins beau et plus touchant. Ici, rien ne pose. En Italie, le moindre brin d'herbe fait ses embarras et attend le peintre.

Belle et bonne France, on ne te connait pas!

On part a cinq heures, on flane un peu en route, on boit de l'eau fraiche a Cluis. On peut y manger des goires, gateau au fromage de la localite. C'est etouffant; mais quand on a faim!...

On arrive a la maison a onze heures du soir. On soupe, on range les papillons, on se couche a deux heures.

X

14 juillet.

Notre ami l'avoue, le fils de la venerable pastoure, est venu nous voir ce matin.

Amyntas lui confie le soin de regulariser son acquisition et le traite de \_mon avoue\_ avec une aisance importante. On dirait qu'il n'a fait autre chose de sa vie que d'etre propriétaire. Il ne dit plus \_ma chaumiere\_, il ne dit meme plus \_ma maison\_, il dit \_ma villa\_.

L'avoue nous donne des renseignements sur le pays, dont il est ne \_natif\_, comme on dit chez nous. Il a ete eleve pieds nus, sur les roches du \_Cerisier\_. Il soupire au souvenir du temps ou, lui aussi, gardait ses vaches dans les grandes herbes. Il a l'excellent esprit de comprendre que sa mere n'ait pu s'habituer a l'air mou d'une ville et au parfum de renferme d'une etude. Puis il nous dit, lui qui connait la realite des choses humaines et qui est rompu au contact des interets et des passions des gens de campagne:

--Vous avez eu une bien bonne idee de vouloir planter la une tente. Je ne crois pas que vous le regrettiez jamais. Ce village est un nid de braves gens.

--En verite? Il nous semblait, mais nous ne savions pas! Nous cherchions des fleurs et des papillons. Aurions-nous trouve des hommes?

--Des hommes tres-bons et tres-sincerement religieux, des moeurs tres-douces, vous verrez! Et puis une grande fierte, l'orgueil d'un certain bien-etre, joint au plaisir de l'hospitalite. Nous avons peu a faire par la, nous autres gens de procedure. J'en suis fier pour mon endroit. Pas de proces comme dans la Marche. C'est une oasis. Ces gens ne sont jamais sortis de leur maniere d'etre depuis des siecles. Faute de chemins, ils ne se sont jamais ecartes du beau jardin que leur a creuse la nature. Ils ont su garder leur bonheur, et il y a chez eux un grand cachet d'association et d'homogeneite. Ne vous defendez pas de les estimer. Ils sont tous ce qu'ils vous paraissent.

Esperons que ce realiste de profession n'est pas trop romanesque d'instinct, et retournons au village le plus vite qu'il nous sera possible.

XI

26 juillet.

Parthenias est dans le Midi, Amyntas est parti avant-hier pour \_son village\_, afin de mettre les ouvriers en besogne a \_sa villa\_. Il nous permet cependant d'y passer encore une bonne journee avant de leur ceder la place.

Nous partons demain, Herminea et moi; aujourd'hui, nous voyons la fete de notre hameau d'ici; c'est sainte Anne qui en est la patronne et que l'on fete le dimanche; car la moisson est commencee, et on ne pourrait se deranger dans la semaine.

Toutes les jouissances de chez nous se bornent a danser, du matin au soir, la bourree. La bourree du Berry va se perdant sans qu'on y songe; elle ne se danse plus que dans un assez petit rayon. J'ai bien peur qu'on ne se soit laisse entrainer a la contredanse dans notre village de la-bas. Je n'ai pas encore ose le demander.

La contredanse du paysan est absurde et grotesque. Sa valse est, comme rythme et comme allure, quelque chose de disloqué et d'incompréhensible. La bourrée est monotone, mais d'un vrai caractère. Pourtant il ne faut pas la voir folichonner par les artisans de petite ville; ils y sont aussi absurdes que le paysan a la contredanse.

Il y a aussi les beaux de village de la nouvelle école, qui y introduisent des contorsions prétentieuses et des airs impertinents tout à fait contraires à l'esprit de cette antique danse. La bourrée n'est elle-même que dans les jambes molles et les allures traînantes de ce qui nous reste de vrais paysans, les jeunes bouviers et les minces pastoures de nos plaines.

Ces naïfs personnages s'y amusent tranquillement en apparence; mais l'acharnement qu'ils y portent prouve qu'ils y vont avec passion. Leur danse est souple, bien rythmée et très-gracieuse dans sa simplicité. Les filles sont droites, sérieuses, avec les yeux invariablement fixés à terre. J'ai toujours vu les étrangers, qui venaient à notre fête, très-frappés de leur air modeste.

Notre assemblée est une des moins brillantes du pays. Il en a toujours été ainsi: c'est parce qu'elle tombe en moisson et que la jeunesse est éparpillée au loin en ce moment. Je doute que le cabaretier qui nous dresse une rampe y fasse de brillantes affaires. Bien qu'il offre aux consommateurs liqueurs, bière et café, nos paysans, qui ne sont guère friands de ces nouveautés, n'en usent que par genre, et préfèrent le vin du cru, qui se débite au pichet dans les cabarets de la localité.

Les menestriers semblent fort occupés; mais deux sonneurs de musette, c'est trop pour si peu de monde, et leur journée a été mauvaise.

Le vieux Dore se targue pourtant d'avoir des droits à la préférence des gens d'ici. Il a été assez habile dans son temps, et il a beaucoup gagné. Il était seul alors pour cinq ou six paroisses et faisait souvent des journées de dix écus. Mais il s'est négligé dans son art, et, quelquefois distrait dès le matin, il coupait tout le jour les jambes à son monde, en sortant plus que de raison du ton et de la mesure.

Et puis le cornemuseux croit que le souffle et le succès ne le trahiront jamais, tandis que l'un est aussi fugitif que l'autre. Il n'amasse guère; et, aux champs comme ailleurs, tout artiste veut mener la vie d'artiste. Bien qu'il travaille de ses bras dans la semaine, il n'est pas réputé bon ouvrier et ne trouve pas beaucoup d'ouvrage. Aux champs comme ailleurs, règne le préjugé du positiviste contre l'idéaliste.

Bref, Dore est devenu vieux, maladif et pauvre. Il a fait la folie de se marier en secondes noces avec une jeune femme qui lui a donné beaucoup d'enfants. L'aîné, âgé de dix ans, est là debout sur le banc, à son côté, l'accompagnant sur la vielle avec beaucoup de nerf et de justesse.

Le pauvre petit bonhomme est charmant; c'est un élève qui lui fait honneur et qui le ramène à la mesure, avec laquelle il s'était trop longtemps brouillé. L'enfant est intéressant, et, en outre, Dore a fait la dépense d'une vaste tente sous laquelle on peut danser seize, à l'abri du soleil et de la pluie.

Helas! c'est peine perdue! Les délicats sont en petit nombre, et, malgré trente-deux degrés de chaleur, on danse en plein soleil à la musette du

concurrent qui est venu fierement planter son treteau dos a dos avec lui.

Les deux musettes braillent chacune un air different. A distance, c'est un charivari effroyable. Mais telle est la puissance de l'instrument, que, de pres, l'un ne peut etouffer l'autre et que le cri strident de la vielle du petit se perd dans le mugissement du grand bourdon de Blanchet.

Et puis Blanchet, de Conde, est dans la force de l'age et du talent. C'est un veritable maitre sonneur, plus instruit et mieux doue que le vieux Dore. Il n'a pas dedaigne les traditions et sait de fort belles choses, aussi bien pour la messe que pour le bal. Il sait accompagner le plain-chant et s'accorder avec trois autres cornemuses a l'offertoire. Je l'ai entendu une fois consacrer la ceremonie du chou, a un lendemain de noce, par un chant grave d'une originalite extreme et d'une facture magnifique.

Je le priai de venir le lendemain pour moi seul, et il me joua des bourrees de sa composition, tres-bien faites et nullement pillees dans les airs de vaudeville que nos sonneurs modernes ramassent, tant bien que mal, sur les routes et dans les cabarets.

Aussi, quand le pauvre Dore vint me porter sa plainte, a la fin de l'assemblee, me remontrant que Blanchet, de Conde, avait mal agi en faisant danser sur une paroisse de son ressort; quand il me montra en pleurant son gentil vielleux et les vingt-six sous de sa journee, tous frais faits, je fus attendri sans doute, et lui donnai le dedommagement qu'il pouvait reclamer d'une vieille amitie; mais je ne pus prendre parti contre le maitre sonneur de Conde, qui etait dans son droit et qui, avec trois pintes de vin dans le ventre, n'a jamais failli aux lois de la mesure.

La scene fut assez pathetique. Dore gemissait et me reprochait doucement, mais tristement, d'etre de ceux qui lui avaient fait \_du tort\_.

J'avais prone d'autres maitres sonneurs autrefois: Marcillat, du Bourbonnais, ensuite Moreau, de la Chatre, et maintenant ce maudit Blanchet, de Conde, dont pourtant il parlait avec un certain respect. Mais pourquoi ne m'etais-je pas content de lui, le vieux sonneur de Saint-Chartier, l'unique, l'inevitable des anciens jours?

--Il fut un temps, disait-il, ou, quand vous vouliez entendre la cornemuse ou faire danser la jeunesse, c'etait toujours moi que vous appelez. Et puis, tout d'un coup, vous avez eu une dame de Paris, une fameuse Pauline Viardot, qui voulait ecrire nos airs, et vous avez demande Marcillat, qui etait a plus de douze lieues d'ici, pendant que j'etais sous votre main. C'a ete un creve-coeur pour moi; je me suis questionne l'esprit pour savoir en quoi j'avais manque, et, de chagrin, j'ai quitte l'endroit pour aller vivre a la ville, ou je vis encore plus mal.

Que pouvais-je repondre a ce pauvre homme? Il est malheureux et pas assez artiste pour comprendre que l'art et l'amitie obeissent a des lois differentes. Mais il me faisait peine, et je me gardai bien de lui dire que j'avais doute de son talent.

J'arrangeai la chose de mon mieux en l'engageant a pardonner au grand

Marcillat, mort il y a longtemps, a la suite d'une querelle suscitée par d'autres sonneurs, pour des causes analogues à celle dont il était la question.

Quant à Moreau, de la Chatre, ce n'est pas moi qui ai fait sa réputation. Elle s'est établie et soutenue sans moi.

Dore m'avoua qu'il n'essayait pas de lutter contre cet artiste redoutable, sur son terrain, les bals de la ville, et qu'il cherchait modestement sa vie aux alentours. Je lui rendis un peu de contentement en louant son petit et en lui disant qu'à eux deux ils jouaient très-bien, ce qui est la vérité.

Un autre idéaliste des environs, que l'on rencontre dans toutes les foires et assemblées, voire sur tous les chemins, comme un bohème dont il mène la vie, c'est Caillaud-la-Chiebe (c'est-à-dire la Chevre), ainsi surnommé parce que, durant quelques mois, il promena et montra pour de l'argent le phénomène ainsi décrit sur l'écriteau (avec portrait) de sa pancarte: Ici l'on voit la chiebe à Caillaud qu'à trois pattes de naissance.

La chevre à trois pattes n'enrichit point Caillaud. Caillaud est plein d'idées et d'activité, mais il se blouse dans toutes ses spéculations. Il appartient à la grande race des Barnum et compagnie, mais il a plus d'ambition que de prévoyance.

À peine la chevre phénoménale fut-elle sévée, qu'il recommença, pour la centième fois de sa vie, l'histoire du pot au lait. Il lui fit construire une petite voiture, acheta un âne, et, après avoir promené son monstre dans le département, il partit pour Paris dans l'espoir de revenir millionnaire.

Le Jardin des Plantes acheta vingt-cinq francs, je crois, la chevre à trois pattes; c'était bien tout ce qu'elle valait, mais non tout ce qu'en frais de voyage et d'exhibition elle avait coûté à son naïf propriétaire.

Il revint au pays, Gros-Jean comme devant, vendit du ruban, des allumettes, des tortues d'eau douce, des poissons, des boutons, des écrevisses, des cochons d'Inde, que sais-je? Toujours par monts et par vaux, brocantant sur toutes choses, se plaignant toujours de l'ingrate fortune, et toujours recommençant, avec accompagnement d'illusions et de déboursées préalables, l'édifice de sa prospérité. Excellent garçon d'ailleurs, doux, sobre, point vicieux et très-serviable avec ou sans profit. Il s'est jeté dans la bohème par imagination et non par paresse, car il se donne du mal comme dix pour gagner quelques sous. Il est assez menteur, encore par excès d'imagination, car il ne sait pas soutenir ses hableries, et ses finesses sont cousues d'un câble.

La moralité que l'on peut tirer de sa vie fantaisiste, c'est qu'il y a des gens si habiles, qu'ils sont fatalement dupes de tout, et d'eux-mêmes par-dessus le marché. Ils cherchent la renommée de profonds diplomates, et, une fois posés ainsi, ils ne peuvent plus dire un lieu commun qui ne mette en défiance. On se fait un droit, un plaisir, presque un honneur et un devoir de les attraper, si bien qu'en somme ils succombent dans une lutte où ils se trouvent seuls contre tous.

N'en est-il pas ainsi ailleurs qu'au village? et, aux premiers plans du monde financier et industriel, ne trouve-t-on pas, sous des dehors moins

naïfs, mais avec des effets et des résultats aussi vains, plus d'un Caillaud a trois pattes?

Ledit Caillaud a inventé, depuis trois ans, de tenir un jeu de bonbons pour les enfants, dans les assemblées. Il a une table sur laquelle sont collées des cartes; sur chacune de ces cartes est un lot plus ou moins friand, soit trois dragées au plâtre, soit une tour en sucre, soit un demi-baton de sucre d'orge, soit un cheval en candi couleur de rose. Il fait payer un sou, et on tire dans un sac des cartes roulées, crasseuses, Dieu sait! pour amener le lot placé sur la carte correspondante du tableau. La ruse du marchand consiste à placer des pièces d'une certaine apparence sur les intervalles, de manière que presque tous les lots soient couverts d'objets qui ne représentent pas la valeur d'un centime.

À cet honnête trafic, Caillaud fit d'abord quelques bonnes journées. L'an passé, il récolta trente-huit francs. Mais il ne faut pas longtemps pour que les plus niais y voient clair.

Sans nous, cette année, sa boutique eut été déserte. Heureusement pour lui, tous les gamins vinrent nous demander de tenir la banque, et nous la fîmes sauter à son profit avec des joueurs qui ne payaient pas.

Mais quoi! aussi bien que le vieux Dore, Caillaud a déjà un concurrent.

Au bout de la place, dans un coin honteux, se tient un pauvre être disloqué, horrible, qu'agite en outre une sorte de danse de Saint-Gui des plus bizarres. Lui aussi a son jeu de friandises, un tourniquet à macarons, dont les mouches sont les seuls chalands, le pauvre homme n'ayant pas, comme le magnifique Caillaud, le moyen d'abriter sa marchandise sous un parasol; et voilà Caillaud qui pourrait bien gemir et murmurer, parce que j'ai été aussi donner un encouragement au petit commerce de l'estropié. Pour le coup, je perdrais patience et j'enverrais promener mon ami à trois pattes, s'il réclamait, en vain, le monopole de la misère et de la commisération.

Les bohémiens sont fort gentils: c'est une race aimable et vivace, qui se trouve la même, relativement, à tous les échelons de la société.

La profession est relativement la même aussi: elle consiste à s'isoler des conditions régulières de l'existence générale et à se frayer une route de fantaisie à travers le troupeau du vulgaire. Ce serait tout à fait légitime pour quiconque a le goût des aventures, le courage des privations et l'heureuse philosophie de l'espérance, si, même en s'abstenant du vice qui avilit et de l'intempérance qui hébète, on n'était pas fatalement entraîné, un jour ou l'autre, à oublier toute notion de dignité, et, partant, de charité humaine.

L'homme qui s'endurcit trop vis-à-vis de lui-même s'endurcit peu à peu à l'égard de ses semblables. Il trouve naturel d'exploiter leur travail au profit de son industrie, qui consiste à se faire plaindre jusqu'au jour où il n'y réussit plus du tout et se laisse mourir dans un coin, fatigué de l'ingratitude de sa fonction d'ingrat.

À côté de la figure à la fois souriante et larmoyante du bohème rustique, mélange de timidité et d'audace, de douleur et d'ironie, passe la face sérieuse et un peu hautaine du paysan aisé, bien établi dans la famille et la propriété. Dans nos pays, celui-ci est honnête homme en général, et très-charitable envers les individus. Il a même un sourire

de protection pour celui qui a trois pattes de naissance et qui va clopin-clopant dans la vie. Lui, fierement établi dans la société sur ses quatre pieds de banc, il n'avance pas, mais il ne tombe pas. Il dit, en parlant du bancal, qu'il n'a pas pris la rege (le sillon) du bon côté, et que, pourtant, il n'est pas mauvais homme pour ça. Il ne le pousse pas à terre, car il met tout son tort sur le compte du progrès, le grand ennemi, le chemin de perdition de la jeunesse.

A l'égard des masses souffrantes, le paysan aisé est très-dur en théorie. Il se révolte à l'idée du mieux général; cependant il plaint et assiste les maux particuliers; mais il a horreur des conclusions, de quelque côté qu'elles lui soient présentées, et ce sera sagesse que de chercher le moyen de l'y amener sans qu'il s'en aperçoive.

## XII

Au village de \*\*\*, 27 et 28 juillet.

Nous voici dans nos torrents et dans nos rochers. Amyntas est venu au-devant de nous à pied avec Moreau, jusqu'au joli bois entre le chatelier et la croix. Ils rendent l'âme, notre cheval aussi.

On fait halte. La chaleur devient torride dès qu'on s'engage dans les vallons qui conduisent à la Creuse.

Cette fois, nous avons quelque peine à remiser la voiture. Les récoltes sont presque finies, les granges sont pleines.

Nous descendons à la Creuse et nous la remontons jusqu'à l'embouchure du torrent de notre village. Il n'y a pas pour une heure de marche, et c'est en somme le plus beau coin de la gorge. La Creuse y est resserrée et traverse deux ou trois petits chaos très-romantiques.

J'ai vu autrefois ce paysage encore plus beau: on a abattu de grands chênes qui le complétaient. On a fait un nouveau pont, qui sera encore emporté comme celui que nous passions autrefois pour aller à la Prune-au-Pot, un vieux manoir qui a eu l'honneur d'heberger Henri IV, et qui est très-bien conservé.

La Creuse est terrible quelquefois. Je l'ai vue bien méchante. En ce moment, elle est si basse et si tranquille, que l'on a besoin de regarder la position de ses énormes blocs de granit pour se persuader que c'est elle qui les a apportés là.

Le village se présente encore mieux en montant qu'en descendant. On y arrive par des prairies délicieuses.

Nous y voilà. Décidément, on est ici plus démonstratif que chez nous. Nous sommes déjà reçus comme de vieux amis, et nous trouvons Amyntas lié avec tout le monde.

Un artiste éminent, qui a découvert aussi le village, et dont le nom se recommande de lui-même, est invité par nous à déjeuner le lendemain sur le rocher, et nous recommençons la partie de pêche et de friture au bord de la Creuse. Il est ravi de la douceur et de la grâce de cette

nature. Il fait rapidement des croquis adorables.

Les peintres qui comprennent le vrai sont d'heureux poètes. Ils saisissent tout à la fois, ensemble et détails, et résument en cinq minutes ce que l'écrivain dit en beaucoup de pages, ce que le naturaliste ne pénètre qu'en beaucoup de jours d'observation et de fatigue. Ils s'emparent du caractère des choses, et, sans savoir le nom des arbres et la nature des pierres, ils font le portrait des aspects sentis, portrait pénétrant et intelligent, saisissant et fidèle, sans l'effort des pénibles investigations.

Ils écrivent la vie et traduisent le champ de la nature dans une langue dont les difficultés mystérieuses nous échappent, tant elle paraît claire et facile quand ils la possèdent bien.

En regardant ces croquis de M. Grandsire, nous retrouvons toutes les douces émotions de nos rêveries à travers ces promenades enchantées, et, quant à moi, il m'eût été bien impossible de dire comment ce petit bout de papier crayonné si promptement contenait tant de choses auxquelles j'avais songé, et qui m'apparaissaient de nouveau avec la traduction des objets dont j'avais savouré la couleur et la forme.

Nous avons poussé, encore une fois, jusqu'à l'anse du grand rocher noir. Amyntas s'est donné la satisfaction de l'escalader tout entier, pour se réchauffer d'un bain pris résolument avec ses habits dans la Creuse à la manière de Moreau; mais Moreau est amphibie et ne sent ni l'eau ni le soleil, tandis qu'Amyntas s'enrhume comme un simple petit mortel.

Les trente jours de chaleur tropicale qui viennent de passer sur notre beau pays n'ont fait que dilater la verdure; les arbres sont aussi fastueux de feuillage qu'en juin, et, sous leur ombrage épais, les petites sources murmurent encore et les mousses veloutent le rocher. Les buis sauvages qui tapissent les talus ont toujours leur air de fête des Rameaux. Mais les fleurs ont fait leur temps, les prés sont fauchés, les vaches et les chèvres broutent partout, et les moissons achevent de tomber sous la faucille.

Dans quelques jours, il faudra chercher un reste de vie et de fête dans les endroits incultes. Heureusement, ils ne manquent pas ici, et le féroce mois d'août, si triste et si dur dans nos plaines, ne se fera pas trop sentir dans ces bosquets d'Arcadie.

Mais j'oublie qu'il nous faut partir et laisser la villa d'Amyntas aux réparations urgentes.

Nous ne reviendrons qu'à l'automne, et c'est alors seulement que nous deviendrons assez citoyens de ce village pour en pénétrer les mœurs et les coutumes.

En attendant, voici les nouvelles du jour:

Le marquis fait faire, en dehors du village, au fond du ravin, un cimetière pour la paroisse, qui entasse ses défunts dans l'étroite cour de l'église, comme en plein moyen âge.

Le maître d'école va mieux. Il prend l'air sur son escalier et nous fait bon accueil. Nous caressons un enfant rose et blond, beau comme l'Amour, et nous découvrons qu'il est le fils du pauvre difforme. Nous en félicitons celui-ci. Sa figure anguleuse et pâle rayonne de plaisir. Il

sent vivre son ame dans la beaute de cet enfant. Les ames sont toutes belles en sortant des mains de Dieu, et ce n'est pas le corps apparemment qui a l'initiative dans la generation.

Les femmes et les filles du village sont toujours vaillantes et robustes. Je demande ou est une charmante enfant de dix-sept ans qui m'avait frappe par son air de douceur; elle est partie \_en moisson\_ dans le haut du pays. C'est bien dur pour une jeune fille, et elle n'etait pas obligee a cela. Mais, que voulez-vous! elle avait envie d'un \_capot\_, et, pour posseder ce morceau de drap dont elle se coiffera l'hiver prochain, elle va moissonner trois semaines sur ces plateaux devores du soleil!

Et nous nous trouvions heroiques, nous autres, de nous promener en plein midi sous les hetres du rivage!

XIII

29 juillet.

La chaleur ecrase mes compagnons. Ils font la sieste pendant que je voisine.

Madame Anne, tout en filant sa laine et grondant ses poulets, qui trottent par la chambre, me fait offre de tous ses services de voisinage avec beaucoup de grace.

--Au reste, ajoute-t-elle, vous ne manquerez de rien au milieu de nous. On n'est pas riche, mais on est de bon coeur. Le monde d'ici oblige sans interet, et il y a, dans notre village, des gens genes qui ne demandent jamais rien et offrent le peu qu'ils ont.

Puis elle me parle de sa famille, dont elle est fiere, de ses garcons qui ont ete au service, de ceux qui sont restes pres d'elle pour cultiver les terres, et de sa defunte fille, mariee a notre ami Moreau; et de son autre fille, madame Anne, qui est la plus aimable personne du monde, cela est certain; et, enfin de sa petite-fille, mademoiselle Marie Moreau, qui est, selon elle, la beaute du village.

Elle ne m'avait pas semble telle; mais elle arrive sur ces entrefaites, perchee sur les crochets a fourrage d'un grand cheval maigre. Elle est coiffee d'un mouchoir bleu qui cache a demi son front et tombe le long de ses joues. Sous le froid reflet de cette capote improvisee, elle est du ton rose le plus fin et le plus pur; son attitude et son accent sont singulierement degages.

--Grand'mere, donnez-moi a boire! crie-t-elle d'une voix fraiche et forte en s'arretant au bas de l'escalier. Je suis crevee de soif.

La grand'mere lui passe un verre d'eau fraiche, qu'elle avale d'un trait, et qu'elle savoure apres coup, en faisant claquer sa langue, en riant et en montrant ses deux rangees de petites dents eblouissantes, qui sont le cachet de la race locale. La sueur miroite sur ses joues, son oeil est anime, sa figure hardie et candide.

Elle s'en va charger son cheval au champ, et rapporter le ble a la grange. Ses mouvements sont souples et assures, son rire est harmonieux; son entrain est d'un garçon, mais sa figure est d'une femme charmante, et, fouaillant son cheval, sur lequel elle se tient, je ne sais comment, perchee sur cette haute cage, elle descend cranement le sentier rapide.

Ainsi vaillante au travail et triomphante au soleil, cette Ceres berrichonne est d'une beaute etrange mais incontestable.

Une autre beaute brune, mais pale et grave d'expression, un peu lourde et nonchalante d'allures, merite une mention particuliere. Amyntas l'a baptisee la belle Therance, bien qu'elle ne rendit pas le type du Bourbonnais auquel ce nom se rapporte.

Je vous la nomme ainsi pourtant pour memoire, car cette beaute doit avoir une histoire quelconque, et nous la saurons pour la raconter s'il y a lieu.

Mais ce n'est pas le moment d'etudier la vie de sentiment ici. La moisson absorbe tout; c'est le point de depart d'une annee de richesse ou de gene. La jeunesse, la beaute ou la grace, y cooperent avec autant d'activite que la force virile, et cela se fait si resolument et si gaiement, que l'on ne songe point a plaindre le sexe faible. Il semble que cette epithete serait injurieuse ici, et que la vigueur des muscles soit, comme dans l'oeuvre de Michel-Ange, la base et la cause premiere de la beaute feminine dans ses types de choix.

Il y a pourtant aussi des types tres-fins et tres-delicats, probablement peu apprecies, et cette beaute d'expression etonnee et ingenue de l'adolescence que l'on chercherait en vain ailleurs que dans les campagnes.

Dans les villes, la physionomie de l'enfance passe sans transition a celle de la jeune fille serieuse ou agacante.

Aux champs, cet age mixte est comme un temps d'arret ou l'etre attend son complement sans que l'imagination le devance. Ces fillettes maigres ont toutes l'oeil clair et sans regard de leurs chevres; mais, agiles et fortes deja, elles n'ont pas l'allure disloquee, et la gaucherie emue de nos filles de douze a quatorze ans.

Les enfants, avec leur joli \_bonjour\_, auquel pas un ne manque, meme ceux qui savent a peine dire quelques mots, nous gagnent irresistiblement le coeur. Ceux de chez nous sont naturellement farouches comme des oiseaux, et il faut se donner la peine de les apprivoiser. Pour cela, hélas! il faut les corrompre avec des friandises, comme de petits animaux, ou avec des cadeaux utiles, comme de petits hommes.

Nous avons resiste au desir de gater ceux d'ici, et nous n'avons encore echange avec eux que des jeux et des caresses. Nous ne serons pas longtemps si stoiques; mais nous aurons alors la fatuite de pouvoir nous dire que nous avons ete \_aimes pour nous-memes\_ au commencement.

Nous partons; car il nous faut, pour une plus longue station, d'humbles conditions d'etablissement qui nous permettent de ne pas mener tout a fait la vie d'oisifs au milieu de ces gens laborieux. L'observation n'est pas un etat: l'homme qui se sent examine fuit ou pose. L'observation n'est qu'une occasion qui se prend aux cheveux. Elle

passera devant nous quand nous ne serons plus, nous-memes, des objets d'etonnement et de curiosite.

Madame Rosalie a enfin trouve une servante pour l'aider a faire notre soupe.

C'est une grosse fille a l'air doux, que l'on appelle mademoiselle gros comme le bras, et pour cause; c'est la derniere descendante d'une grande famille du pays.

Son pere, M. de ---, de la branche des Montmorency-Fosseux, et petit-gendre ou petit-fils des anciens seigneurs de Chateaubrun (tel est le renseignement un peu vague que nous donne notre hotesse), est aujourd'hui garde champetre du village.

Il a eu un peu de bien, qu'il a mange par bon coeur, et il a epouse sa servante. On l'aime beaucoup. Tant il y a que sa fille tient, sans morgue, la queue de la poele, et que l'on entend, dans la cuisine de l'auberge, la voix de l'hote disant a sa femme:

--Prie donc mademoiselle de Montmorency d'aller tirer de l'eau a la fontaine!

Nous partons, combles de politesses et d'amities.

Le maitre d'ecole nous force a accepter un pigeonneau, et Moreau remplit notre panier de truites.

Herminea, qui a encore eu un peu de migraine, ne sait a qui entendre, tout le monde voulant savoir si elle est guerie. Nul n'a interet a lui complaire, tous sont frappes de sa grace et de sa douceur, et lui temoignent leur sympathie.

Vraiment, nous ne quittons jamais cet aimable village sans un regret attendri. Y aura-t-il plus tard un revers de medaille, comme a toutes les choses de ce bas monde?

Nous verrons bien!

## LE BERRY

I

### MOEURS ET COUTUMES

On m'a fait l'honneur ou plutot l'amitie de me dire quelquefois (car l'amitie seule peut trouver de pareilles comparaisons) que j'avais ete le Walter Scott du Berry. Plut a Dieu que je fusse le Walter Scott de n'importe quelle localite! Je consentirais a etre celui de Quimper-Corentin, pourvu que je pusse meriter la moitie du parallele.--Mais ce n'est pas la faute du Berry, s'il n'a pas trouve son Walter Scott. Toute province, exploree avec soin ou revelee a

l'observation par une longue habitude, offre certainement d'amples sujets au chroniqueur, au peintre, au romancier, à l'archéologue. Il n'est point de paysage si humble, de bourgade si ignorée, de population si tranquille, que l'artiste n'y découvre ce qui échappe au regard du passant indifférent ou désœuvré.

Le Berry n'est pas doué d'une nature éclatante. Ni le paysage ni l'habitant ne sautent aux yeux par le côté pittoresque, par le caractère tranché. C'est la patrie du calme et du sang-froid. Hommes et plantes, tout y est tranquille, patient, lent à murir. N'y allez chercher ni grands effets ni grandes passions. Vous n'y trouverez de drames ni dans les choses ni dans les êtres. Il n'y a ni grands rochers, ni bruyantes cascades, ni sombres forêts, ni cavernes mystérieuses ... des brigands encore moins! Mais des travailleurs paisibles, des pasteurs rêveuses, de grandes prairies désertes ou rien n'interrompt, ni le jour ni la nuit, le chant monotone des insectes; des villes dont les mœurs sont stationnaires, des routes où, après le coucher du soleil, vous ne rencontrez pas une âme, des pâturages où les animaux passent au grand air la moitié de l'année, une langue correcte qui n'a d'usage que son ancienneté, enfin tout un ensemble sérieux, triste ou riant, selon la nature du terrain, mais jamais disposé pour les grandes émotions ou les vives impressions extérieures. Peu de goût, et plutôt, en beaucoup d'endroits, une grande répugnance pour le progrès. La prudence est partout le caractère distinctif du paysan. En Berry, la prudence va jusqu'à la méfiance.

Le Berry offre, dans ces deux départements, des contrastes assez tranchés, sans sortir cependant du caractère général. Il y a là, comme dans toutes les étendues de pays un peu considérables, des landes, des terres fertiles, des endroits boisés, des espaces découverts et nus: partant, des différences dans les types d'habitants, dans leurs goûts, dans leurs usages. Je ne me laisserai pas entraîner à une description complète, je n'y serais pas compétent, et je sortirais des bornes de mon sujet, qui est de faire ressortir une sorte de type général, lequel résume, je crois, assez bien le caractère de l'ensemble.

Ce résumé de la couleur essentielle du Berry, je le prends sous ma main, dans le coin que j'habite et dont je ne sors presque plus, dans l'ensemble de vallons et de plaines que j'appelle la vallee Noire, et qui forme géographiquement, en effet, une grande vallée de la surface de quarante lieues carrées environ.

Cette vallée, presque toute fertile et touchant à la Marche et au Bourbonnais vers le midi, est le point le plus reculé de la province et le plus central de la France. Ses tendances stationnaires, l'antiquité de ses habitudes et la conservation de son vieux langage s'expliquent précisément par cette situation. Les routes y sont une invention toute moderne; il n'y a pas plus de vingt ans que les transports et les voyages s'y font avec facilité, et on ne peut pas dire encore qu'ils s'y fassent avec promptitude. Rien n'attire l'étranger chez nous; le voisin y vient à peine; aucune ligne de grande communication ne traverse nos hameaux et nos villes, et ne les met en rapport avec des gens d'un peu loin. Un pays ainsi placé se suffit longtemps à lui-même quand il est productif et salubre. Le petit bourgeois s'imagine que sa petite ville est la plus belle de l'univers, le paysan estime que nulle part sous le ciel ne mûrit un champ aussi bien cultivé que le sien. De là l'immobilité de toutes choses. Les vieilles superstitions, les préjugés obstinés, l'absence d'industrie, l'arcan antique, le travail lent et dispendieux des grands boeufs, le manque de bien-être dont on ne

s'aperçoit pas, parce qu'on ne le connaît pas, une certaine fierté à la fois grandiose et stupide, un grand fonds d'égoïsme, et de la aussi certaines vertus et certaine poésie qui sont effacées ailleurs ou remplacées par autre chose.

Le travail de la terre absorbe partout le paysan. Il est soutenu, lent et pénible. Dans notre vallée Noire, on laboure encore à sillons étroits et profonds avec des boeufs superbes et une charrue sans roues, la même dont on se servait du temps des Romains. On moissonne encore le blé à la faucille, travail écrasant pour l'homme et dispendieux pour le fermier. Les prairies naturelles sont magnifiques, mais insuffisantes pour la nourriture des bestiaux, et, par conséquent, pour l'engrais de la terre. Impossible de faire comprendre au cultivateur berrichon qu'un moindre espace de terrain emlede (comme il dit pour emblave) rapporterait le triple et le quadruple s'il était abondamment fumé, et que le reste de cette terre amaigrie et épuisée fut consacré à des prairies artificielles. "Mettre du trèfle et de la luzerne là où le blé peut pousser! vous répond-il; ah! ce serait trop dommage!" Il croit que Dieu lui a donné cette bonne terre pour n'y semer jamais que du froment, c'est pour lui le grain sacré; et y laisser pousser autre chose serait une profanation dont le ciel le punirait en frappant son champ de stérilité.

Le paysan de la vallée Noire est généralement trapu et ramasse jusqu'à l'âge de vingt ans. Il grandit tard et n'est complètement développé qu'après l'âge où la conscription s'empare de lui. Il se marie jeune, et est réputé vieux pour le mariage, très-vieux à trente ans. Il est grand et maigre quand il a atteint toute sa force, et reste maigre, droit et fort jusque dans un âge très-avancé. Il n'est pas rare de voir travailler un homme de quatre-vingts ans, et à soixante ans un ouvrier est plus fort et plus soutenu à la peine qu'un jeune homme. Ils ont peu d'infirmités, et ne craignent que le passage du chaud au froid. C'est ce qu'ils appellent la sang-glacure. Aussi redoutent-ils la transpiration, et nul n'a droit de dire à un ouvrier d'aller plus vite qu'il ne veut. Pourvu qu'il ne s'arrête pas, il a le droit d'aller lentement. Personne ne peut exiger qu'il s'échauffe. "Voudriez-vous donc me faire échauffer?" dirait-il. S'il s'échauffait, il en pourrait mourir.

Il a raison. Nous autres coutumiers d'oisiveté physique, nous avons un grand besoin de mouvement accidentel, et la transpiration sauverait l'homme des villes, dont le sang se glace dans le travail sédentaire. Le paysan, habitué à braver l'ardeur du soleil, est affaibli, surmené, brisé, dès qu'il transpire. C'est un état exceptionnel auquel il faut se garder de l'exposer. Il en résulte presque toujours pour lui fluxion de poitrine ou rhumatisme aigu, et cette dernière maladie est chez lui d'une obstination incroyable. Elle résiste à presque tous les remèdes qui agissent sur nous.

Le paysan de chez nous, ayant des habitations assez saines en général, vivant en bon air, travaillant avec calme et ne manquant presque jamais de son vin aigrelet et léger qu'il boit sans eau, serait dans les meilleures conditions hygiéniques s'il mangeait tous les jours un peu de viande. Mais, lui qui fournit de boeufs gras les marchés de Poissy, il ne mange de la viande que les jours de fête. Beaucoup n'en mangent jamais. Sa maigre soupe au beurre, son pain d'orge trop lourd, ses légumes farineux, sont une nourriture insuffisante, et ses maladies viennent toutes d'épuisement. Après la fauchaille et la moisson, s'il prend les fièvres, il en a pour des mois entiers. Et alors, pour celui

qui n'a que ses bras, vient a grands pas la misere.

Les femmes ne connaissent guere le travail. Les enfants en sont mieux soignes; mais le menage est aux abois quand le chef de la famille est au lit ou pale et tremblotant sur le seuil de sa cabane. Jusqu'au mariage, les filles sont pastoures ou servantes dans les metairies et dans les villes. Des qu'elles ont une famille, elles ne quittent plus la maison, elles font la soupe, filent, tricotent ou rapiecent. Tout cela se fait si lentement et si mollement qu'il y a bien du temps perdu, et qu'on regrette l'absence d'une industrie qui les occuperait et les enrichirait un peu, sans les arracher a leurs occupations domestiques.

Jusqu'au mariage, elles sont assez pimpantes et coquettes; meme les plus pauvres savent prendre un certain air les jours de fete. Elles sont neanmoins douces et modestes, et, la ou le bourgeois n'a point passe, les moeurs sont pures, et patriarcales. Mais le bourgeois, le vieux bourgeois surtout, est l'ennemi de ces vertus rustiques. C'est triste a dire, mais le proprietaire, celui qu'on appelle encore le maitre, seduit a peu de frais et impose le deshonneur aux familles par l'interet et par la crainte.

Le mariage est la seule grande fete de la vie d'une paysanne. Il y a encore ce genereux amour-propre qui consiste a faire manger la subsistance d'une annee dans les trois jours de la noce. Cependant les ceremonies etranges de cette solennite tendent a se perdre. J'ai vu finir celle des livrees, qui se faisait la veille du mariage et qui avait une couleur bien particuliere. Je l'ai racontee quelque part, ainsi que celle du chou, qui se fait le lendemain de la noce; mais, cette derniere etant encore en vigueur, je crois devoir y revenir ici.

Ce jour-la, les noceux quittent la maison avec les maries et la musique; on s'en va en cortege arracher dans quelque jardin le plus beau chou qu'on puisse trouver. Cette operation dure au moins une heure. Les anciens se forment en conseil autour des legumes soumis a la discussion qui precede le choix definitif: ils se font passer, de nez a nez, une immense paire de lunettes grotesques, ils se tiennent de longs discours, ils dissertent, ils consultent, ils se disent a l'oreille des paroles mysterieuses, ils se prennent le menton ou se grattent la tete comme pour mediter; enfin ils jouent une sorte de comedie a laquelle doit se preter quiconque a de l'esprit et de l'usage parmi les graves parents et invites de la noce.

Enfin le choix est fait. On dresse des cordes qu'on attache au pied du chou dans tous les sens. Un pretendu geometre ou necromant (c'est tout un dans les idees de l'assistance) apporte une maniere de compas, une regle, un niveau, et dessine je ne sais quels plans cabalistiques autour de la plante consacree. Les fusils et les pistolets donnent le signal. La vieille grince, la musette braille; chacun tire la corde de son cote, et enfin, apres bien des hesitations et des efforts simules, le chou est extrait de la terre et plante dans une grande corbeille avec des fleurs, des rubans, des banderoles et des fruits. Le tout est mis sur une civiere que quatre hommes des plus vigoureux soulevent et vont emporter au domicile conjugal.

Mais alors apparait tout a coup un couple effrayant, bizarre, qu'accompagnent les cris et les huees des chiens effrayes et des enfants moqueurs. Ce sont deux garcons dont l'un est habille en femme. C'est le jardinier et la jardiniere. Le mari est le plus sale des deux. C'est le vice qui est cense l'avoir avili; la femme n'est que malheureuse et

degradee par les desordres de son epoux. Ils se disent preposes a la garde et a la culture du chou sacre.

"Le mari porte diverses qualifications qui toutes ont un sens. On l'appelle indifferemment le \_pailloux\_, parce qu'il est parfois coiffe d'une perruque de paille et qu'il se rembourre le corps de bosses de paille, sous sa blouse; le \_peilloux\_, parce qu'il est couvert de \_peilles\_ (guenilles, en vieux francais; Rabelais dit \_peilleroux\_ et \_coqueteux\_ quand il parle des mendiants); enfin le \_paien\_, ce qui est plus significatif encore.

"Il arrive le visage barbouille de suie et de lie de vin, quelquefois couronne de pampres comme un Silene antique, ou affuble d'un masque grotesque. Une tasse ebrechee ou un vieux sabot pendu a sa ceinture lui sert a demander l'aumone du vin. Personne ne la lui refuse, et il feint de boire immoderement, puis il repand le vin par terre, en signe de libation, a chaque pas.

"Il tombe, il se roule dans la boue, il affecte d'etre en proie a l'ivresse la plus honteuse. Sa pauvre \_femme\_ court apres lui, le ramasse, appelle au secours, arrache les cheveux de chanvre qui sortent en mechets herissees de sa cornette immonde, pleure sur l'abjection de son mari, et lui fait des reproches pathetiques.

"Tel est le role de la jardiniere, et ses lamentations durent pendant toute la comedie. Car c'est une veritable comedie libre, improvisee, jouee en plein air, sur les chemins, a travers champs, alimentee par tous les incidents fortuits de la promenade, et a laquelle tout le monde prend part, gens de la noce et du dehors, hotes des maisons et passants des chemins, durant une grande partie de la journee. Le theme est invariable, mais on brode a l'infini sur ce theme, et c'est la qu'il faut voir l'instinct mimique, la facon de sang-froid, l'esprit de repartie et meme l'eloquence naturelle de nos paysans.

"Le role de la jardiniere est ordinairement confie a un homme mince, imberbe et a teint frais, qui sait donner une grande verite a son personnage et jouer le desespoir burlesque avec assez de naturel pour qu'on en soit egaye et attriste en meme temps, comme d'un fait reel.

"Après que le malheur de la \_femme\_ est constate par ses plaintes, les jeunes gens de la noce l'engagent a laisser la son ivrogne de mari et a se divertir avec eux. Ils lui offrent le bras et l'entraiment. Peu a peu elle s'abandonne, s'egaye, se met a courir tantot avec l'un, tantot avec l'autre, prenant des allures devergondées. Ceci est une \_moralite\_. L'inconduite du mari provoque celle de la femme.

"Le \_paien\_ se reveille alors de son ivresse. Il cherche des yeux sa compagne, s'arme d'une corde et d'un baton et court apres elle. On le fait courir, on se cache, on passe la \_paienne\_ de l'un a l'autre, on essaye de distraire et de tromper le jaloux. Enfin, il rejoint son infidele et veut la battre; mais tout le monde s'interpose. \_Ne la battez pas, ne battez jamais votre femme\_! est la formule qui se repete a satiete dans ces scenes.

"Il y a dans tout cela un enseignement naif, grossier meme, qui sent fort son moyen age, mais qui fait toujours impression sur les assistants. Le paien effraye et degoute les jeunes filles qu'il poursuit et feint de vouloir embrasser; c'est de la comedie de moeurs a l'etat le plus elementaire, mais aussi le plus frappant.

"Mais pourquoi ce personnage repoussant doit-il, le premier, porter la main sur le chou des qu'il est replante dans la corbeille? Ce chou sacre est l'emblemme de la fecondite matrimoniale; mais cet ivrogne, ce vicieux, ce paien, quel est-il? Sans doute il y a la un mystere anterieur au christianisme, la tradition de quelque bacchanale antique. Peut-etre ce jardinier n'est-il pas moins que le dieu des jardins en personne, a qui l'antiquite rendait un culte serieux sous des formes obscenes. En passant par le christianisme primitif, cette representation est devenue une sorte de \_mystere, sotie\_ ou \_moralite\_, comme on en jouait dans toutes les fetes[1]."

Quoi qu'il en soit, le chou est porte au logis des maries et plante de la main du paien sur le plus haut du toit. On l'arrose de vin, et on le laisse la jusqu'a ce que l'orage l'emporte; mais il y reste quelquefois assez longtemps pour qu'en le voyant verdir ou se secher, on puisse tirer des inductions sur la fecondite ou la sterilitie promise a la famille.

[Note 1: \_La Mare au diable\_.]

Apres le chou, on danse et on mange encore jusqu'a la nuit.

La danse est uniformement l'antique bourree, a quatre, a six ou a huit. C'est un mouvement doux chez les femmes, accentue chez les hommes, tres-monotone, toujours en avant et en arriere, entrecoupe d'une sorte de chasse croise. C'est quasi impossible a danser, si l'on n'est pas ne ou transplante depuis longtemps en Berry. La difficulte, dont on ne se rend pas compte d'abord, vient du sans-gene des menetriers, qui vous volent, quand il leur plait, une demi-mesure; alors, il faut reprendre le pas en l'air pour rattraper la mesure. Les paysans le font instinctivement et sans jamais se derouter.

La cornemuse a petit ou a grand bourdon est un instrument barbare, et cependant fort interessant. Prive de demi-tons accidentels, n'ayant juste que la gamme majeure, il serait un obstacle invincible entre les mains d'un musicien. Mais le musicien naturel, le cornemuseux du Berry (forme presque toujours en Bourbonnais) sait tirer de cette impuissance de son instrument un parti inconcevable. Il joue tout ce qu'il entend; majeur ou mineur, rien ne l'embarrasse. Il en resulte des aberrations musicales qui font souvent saigner les oreilles, mais qui parfois aussi frappent de respect et d'admiration par l'habilete, l'originalite, la beaute des modulations ou des interpretations. On est tente alors de se demander si cette violation hardie des regles n'est pas seulement la violation heureuse de nos habitudes, et si la musique, comme la langue, n'est pas quelque chose a cote et meme en dehors de tout ce que nous avons invente et consacre.

Apres la danse, le mariage, la fete, voici la derniere solennite: la mort, la sepulture. Dans un large chemin pierreux, borde de tetaux sinistres denudes par l'hiver, par une journee de gelee claire et froide, vous rencontrez quelquefois un char rustique traine par quatre jeunes taureaux nouvellement lies au joug. C'est le corbillard du paysan. Ses fils conduisent l'attelage, l'aiguillon releve, le chapeau a la main. De chaque cote viennent les femmes, couvertes, en signe de deuil, de leurs grandes mantes gros bleu, avec le capuchon sur la tete. Elles portent des cierges. Au prochain carrefour, on s'arretera pour déposer, au pied de la grande croix de bois qui marque ces rencontres de quatre voies, une petite croix grossierement taillee dans un copeau. A

chaque carrefour, meme ceremonie. Cet embleme depose et plante autour de l'embleme du salut est l'hommage rendu par le mort qui fait sa derniere course a travers la campagne pour gagner son dernier gite. C'est par la qu'il se recommande aux prieres des passants. Il n'est pas de croix de carrefour qui ne soit entouree de ces petites croix des funerailles. Elles y restent jusqu'a ce qu'elles tombent en poussiere ou que les troupeaux, moins respectueux que les enfants qui jouent autour sans y toucher, les aient dispersees et brisees sous leurs pieds. Quand le cortege d'enterrement arrive la, on rallume les cierges, on s'agenouille, on psalmodie une priere, on jette de l'eau benite sur le cercueil, et on se remet en route dans un profond silence. Nulle part je n'ai vu l'appareil de la mort plus grand, plus austere et plus religieux dans son humble simplicité.

Lorsque le christianisme s'introduisit dans les campagnes de la vieille France, il n'y put vaincre le paganisme qu'en donnant droit de cite dans son culte a diverses ceremonies antiques pour lesquelles les paysans avaient un attachement invincible. Tels furent les honneurs rendus aux images et aux statuettes des saints placees dans certains carrefours, ou sous la voute de certaines fontaines lustrales, ou lavoirs publics. Nous voyons, aux premiers temps du christianisme, des Peres de l'Eglise s'elever avec eloquence contre la coutume idolatrique d'orner de fleurs et d'offrandes les statues des dieux. Plus spiritualistes que ne l'est notre epoque, ils veulent qu'on adore le vrai Dieu en esprit et en verite. Ils proscrivent les temoignages exterieurs; ils voudraient detruire radicalement le materialisme de l'ancien monde.

Mais avec le peuple attache au passe il faut toujours transiger. Il est plus facile de changer le nom d'une croyance que de la detruire. On apporte une foi nouvelle, mais il faut se servir des anciens temples, et consacrer de nouveau les vieux autels. C'est ainsi qu'en beaucoup d'endroits les pierres druidiques ont traverse la domination romaine et la domination franque, le polytheisme et le christianisme primitif, sans cesser d'etre des objets de veneration, et le siege d'un culte particulier assez mysterieux, qui cache ses tendances cabalistiques sous les apparences de la religion officielle.

Ce qu'on eut le plus difficilement extirpe de l'ame du paysan, c'est certainement le culte du dieu Terme. Sans metaphore et sans epigramme, le culte de la borne est invinciblement lie aux eternelles preoccupations de l'homme dont la vie se renferme dans d'etroites limites materielles. Son champ, son pre, sa terre, voila son monde. C'est par la qu'il se sent affranchi de l'antique servage. C'est sur ce coin du sol qu'il se croit maitre, parce qu'il s'y sent libre relativement, et ne releve que de lui-meme. Cette pierre qui marque le sillon ou commence pour le voisin son empire, c'est un symbole bien plus qu'une barriere, c'est presque un dieu, c'est un objet sacre.

Dans nos campagnes du centre, ou les vieux us regnent peut-etre plus qu'ailleurs, le respect de la propriete ne va pas tout seul, et les paysans ont recours, les uns contre les autres, a la religion du passe, beaucoup plus qu'au principe de l'equite publique. On ne se gene pas beaucoup pour reculer tous les ans d'un sillon la limite de son champ sur celui du voisin inattentif. Mais ce qu'on deplace ainsi, c'est une pierre quelconque, que l'on met en evidence, et qu'au besoin on pourra dire soulevee la par le hasard. Un jour ou le proprietaire lese s'apercoit qu'on a gagne dix sillons sur sa terre; il s'inquiete, il se plaint, il invoque le souvenir de ses autres \_jouxans\_ (on appelle encore la borne du nom latin de \_jus droit\_); les enfants s'en servent

même dans leurs jeux pour désigner le but conventionnel). Alors, quand le réclamant a assemblé les arbitres, on signale la fraude et on cherche la borne véritable, l'ancien terme qu'a moins d'un sacrilège en lui-même beaucoup plus redoutable que la fraude, le délinquant n'a pu se permettre d'enlever. Il est bien rare qu'on ne le retrouve pas. C'est une plus grosse pierre que toutes les autres, enfoncée à une assez grande profondeur pour que le socle de la charrue n'ait pu la soulever. Cette pierre brute, c'est le dieu antique. Pour l'arracher de sa base, il eut fallu deux choses: une audace de scepticisme dont la mauvaise foi elle-même ne se sent pas souvent capable, et un travail particulier qui eut rendu la trahison évidente; il eut fallu venir la nuit, avec d'autres instruments que la charrue, choisir le temps où la terre est en jachère, et où le ble arrache et foule, le sillon interrompu, ne peuvent pas laisser de traces révélatrices. Enfin, c'est parfois un rude ouvrage: la pierre est lourde, il faut la transporter et la transplanter plus loin, au risque de ne pouvoir en venir à bout tout seul. Il faut un ou plusieurs complices. On ne s'expose guère à cela pour un ou plusieurs sillons de plus.

Quand l'expertise est faite, quand chacun, ayant donné sa voix, déclare que la doit être le jus primitif, on creuse un peu, et on retrouve le dieu disparu sous l'exhaussement progressif du sol. Le faux dieu est brisé, et la limite est de nouveau signalée et consacrée. Le fraudeur en est quitte pour dire qu'il s'était trompé, qu'une grosse pierre emportée peu à peu par le travail du labourage a causé sa méprise, et qu'il regrette de n'avoir pas été averti plus tôt. Cela laisse bien quelques doutes, mais il n'a pas touché aux vrais jus, il n'est pas déshonoré.

En général, le jus sort de terre de quelques centimètres, et, le dimanche des Rameaux, il reçoit l'hommage du buis bénit, comme celui des Romains recevait un collier ou une couronne de feuillage.

Les eaux lustrales, d'origine hébraïque, païenne, indoue, universelle probablement, reçoivent aussi chaque année des honneurs et de nouvelles consécrations religieuses. Elles guérissent diverses sortes de maux, et principalement les plaies, paralysies et autres estropiaisons. Les infirmes y plongent leurs membres malades au moment de la bénédiction du prêtre; les fiévreux boivent volontiers au même courant. La foi purifie tout.

Cette tolérance du clergé rustique pour les anciennes superstitions païennes ne devrait pas être trop encouragée par le haut clergé. Elle est contraire à l'esprit du véritable christianisme, et beaucoup d'excellents prêtres, très-orthodoxes, souffrent de voir leurs paroissiens matérialiser à ce point l'effet des bénédictions de l'Église. J'en causais, il y a quelques années, avec un curé méridional qui ne se plaisait pas autant que moi à retrouver et à ressaisir dans les coutumes religieuses de notre époque les traces mal effacées des religions antiques. "Quand j'entrai dans ma première cure, me disait-il, je vis le sacristain tirer d'un bahut de petits monstres fort indécents, en bois grossièrement équarri, qu'il prétendait me faire bénir. C'était l'ouvrage d'un charbonnier de la paroisse, qui les avait fabriqués à l'instar d'anciens prétendus bons saints réputés souverains pour toute sorte de maux physiques. Ces modèles avaient été certainement des figures de démons du moyen âge, qui eux-mêmes n'étaient que le souvenir traditionnel des dieux obscènes du paganisme. Mon prédécesseur avait eu le courage de les jeter dans le feu de sa cuisine; mais, depuis ce moment, une maladie endémique avait décimé la commune, et, sans nul doute, selon mes ouailles crédules, la destruction des idoles était la

cause du fleau; aussi le charron s'etait-il fait fort d'en tailler de tout pareils qui seraient aussi bons quand on les aurait benits et promenes a la suite du saint sacrement. Je me refusai absolument a commettre cette profanation, et, prenant les nouveaux saints, je fis comme mon predecesseur, je les brulai; mais je faillis payer cette hardiesse de ma vie: mes paroissiens s'ameuterent contre moi, et je fus oblige de transiger. Je fis venir de nouveaux saints, des figures quelconques, un peu moins laides et beaucoup plus honnetes, que je dus benir et permettre d'honorer sous les noms des anciens protecteurs de la paroisse; je vis bientot que le culte des paysans est completement idolatrique, et que leur hommage ne s'adresse pas plus a l'Etre spirituel dont les figures personnifient le souvenir, que leur croyance n'a pour objet les celestes bienheureux. C'est a la figure meme, c'est a la pierre ou au bois faconne qu'ils croient, c'est l'idole qu'ils saluent et qu'ils prient. Mes nouveaux saints n'eurent jamais de credit sur mon troupeau. Ils n'etaient pas bons, ils ne guerissaient pas. Je ne pus jamais faire comprendre qu'aucune image n'est douee de vertu miraculeuse dans le sens materiel que la superstition y attache. Le conseil de fabrique me savait tres-mauvais gre de ne pas speculer sur la credulite populaire."

Ce cure n'est pas le seul a qui j'aie vu deplorer le materialisme de la religion du paysan. Plusieurs defendent d'employer le buis benit au coin des champs comme preservatif de la grele, et de faire des pelerinages pour la guerison des betes; mais on ne les ecoute guere, on les trompe meme. On extorque leurs benedictions comme douees d'un charme magique, en leur signalant un but qui n'est pas le veritable. On mele volontiers des objets benits aux malefices, ou, sous des noms mysterieux, des divinites etrangeres au christianisme sont invoquees tout bas. Le sorcier des campagnes a, dans l'esprit, un singulier melange de crainte de Dieu et de soumission au diable, dont nous parlerons peut-etre dans l'occasion.

Disons, en passant, que le remegeux et la remegeuse sont parfois des etres fort extraordinaires, soit par la puissance magnetique dont les investit la foi de leur clientele, soit par la connaissance de certains remedes fort simples que le paysan accepte d'eux, et qu'il ne croirait pas efficaces venant d'un medecin veritable. La science toute nue ne persuade pas ces esprits avides de merveilles; ils meprisent ce qui est acquis par l'etude et l'experience; il leur faut du fantastique, des paroles incomprehensibles, de la mise en scene. Certaine vieille sibylle, prononcant ses formules d'un air inspire, frappe l'imagination du malade, et, pour peu qu'elle explique avec bonheur une medication rationnelle, elle obtient des parents et des amis qui le soignent ce que le medecin n'obtient presque jamais: que ses prescriptions soient observees.

Sans doute, la surveillance de l'Etat fait bien de proscrire et de poursuivre l'exercice de la medecine illegale, car, dans un nombre infini de cas, les remegeux administrent de veritables poisons. Quelques-uns cependant operent des cures trop nombreuses et trop certaines pour qu'il ne soit pas a desirer de voir l'Etat leur accorder quelque attention. La tradition, le hasard de certaines aptitudes naturelles, peuvent les rendre possesseurs de decouvertes qui echappent a la science, et qui meurent avec eux. Les empecher d'exercer n'est que sagesse et justice, mais eprouver la vertu de leurs pretendus secrets et les leur acheter, s'il y a lieu, ce ne serait pas la une recherche oiseuse ni une largesse inutile.

En dehors de la superstition, le paysan a partout des coutumes locales dont l'origine est fort difficile a retrouver. Le nombre en est si grand, que nous ne saurions les classer avec ordre; nous en prendrons quelques-unes au hasard.

Une des plus curieuses est la ceremonie des livrees de noces, qui varie en France selon les provinces, et qui a ete supprimee en Berry depuis une dizaine d'annees, a la suite d'accidents graves. Dans un endroit precedent, nous avons raconte la ceremonie toute paienne du chou, qui est encore en vigueur dans notre vallee Noire: c'est la consecration du lendemain des noces. Celle des livrees etait la consecration de la veille; elle est fort longue et compliquee, c'est tout un drame poetique et naif qui se jouait autour et au sein de la demeure de l'epousee.

C'est le soir, a l'heure du souper de la famille. Mais il n'y a point de souper prepare; ce soir-la, chez la fiancee. Les tables sont rangees contre le mur, la nappe est cachee, le foyer est vide et glace, quelque temps qu'il fasse. On a ferme avec un soin extreme et barricade d'une maniere formidable a l'interieur toutes les huisseries, portes, fenetres, lucarne de grenier, soupirail de cave, quand, par hasard, la maison a une cave. Personne n'entrera sans la volonte de la fiancee, ou sans une lutte serieuse, un veritable siege; ses parents, ses amis, ses voisins, tout son parti est autour d'elle; on attend la priere ou l'assaut du fiance.

Le jeune marie,--on ne dit jamais autrement, quel que soit son age, et, en fait, c'est, chez nous, presque toujours un garconnet a qui le poil follet voltige encore au menton,--vient la avec son monde, ses amis, parents et voisins, son parti en un mot. Pres de lui, ce porteur de thyrses fleuri et enrubane, c'est un expert porte-broche, car, sous ces feuillages, il y a une oie embrochee qui fait tout l'objet de la ceremonie; autour de lui sont les porteurs de presents et les chanteurs fins, c'est-a-dire habiles et savants, qui vont avoir maille a partir avec ceux de la mariee.

Le marie s'annonce par une decharge de coups de feu; puis, apres qu'on a bien cherche, mais inutilement, un moyen de s'introduire dans la place par surprise, on frappe.--Qui va la?--Ce sont de pauvres pelerins bien fatigues ou des chasseurs egares qui demandent place au foyer de la maison.--On leur repond que le foyer est eteint, et qu'il n'y a pas place pour eux a table; on les injure, on les traite de malfaiteurs et de mauvaises gens, sans feu ni lieu; on parle longtemps; le dialogue, toujours pittoresque, est parfois rempli d'esprit et meme de poesie; enfin on leur conseille de chanter pour se desennuyer, ou pour se rechauffer si c'est une nuit d'hiver, mais a condition qu'on chantera quelque chose d'inconnu a la compagnie qui, du dedans, les ecoute.

Alors, une lutte lyrique commence entre les chanteurs du marie et ceux de la mariee, car elle aussi a ses chanteux fins, et, de plus, ses chanteuses expertes, matrones a la voix chevrotante, a qui l'on n'en impose point en donnant du vieux pour du neuf. Si l'on connait, au dedans, la chanson du dehors, on l'interrompt des le premier vers en chantant la second, et vite, il faut passer a une autre. Trois heures peuvent fort bien s'ecouler, au vent et a la pluie, avant que le parti du marie ait pu achever un seul couplet, tant est riche le repertoire des chansons berrichonnes, tant la memoire des beaux chanteurs est ornee; chaque replique victorieuse du dedans est accompagnee de grands eclats de rire d'un cote, de maledictions de l'autre. Enfin l'un des

partis est vaincu, et l'on passe a la chanson des noces:

Ouvrez la porte, ouvrez,  
Mariee, ma mignonne!  
J'ons de beaux rubans a vous presenter.  
Helas! ma mie, laissez-nous entrer.

A quoi les femmes repondent en fausset:

Mon pere est en chagrin,  
Ma mere en grand' tristesse;  
Moi, je suis une fille de trop grand prix  
Pour ouvrir ma porte a ces heures-ci.

Si les paroles sont naives et la versification par trop libre, en revanche l'air est magnifique dans sa solennite simple et large. Il faut chanter dehors autant de couplets, et nommer chaque fois autant d'objets differents, au troisieme vers, qu'il y a de cadeaux de noces.

Ces cadeaux du marie sont ce qu'on appelle les livrees. Il faut annoncer jusqu'au cent d'epingles oblige qui fait partie de cette modeste corbeille de mariage a quoi la mariee incorruptible fait repondre invariablement que son pere est en chagrin, sa mere en grande tristesse, et qu'elle n'ouvre point sa porte a pareille heure.

Enfin arrive le couplet final, ou il est dit: J'ons un beau mari a vous presenter, et la porte s'ouvre; mais c'est le signal d'une melee etrange: le marie doit prendre possession du foyer domestique; il doit planter la broche et allumer le feu; le parti de la mariee s'y oppose, et ne ceder a la force; les femmes se refugient avec les vieillards sur les bancs et sur les tables; les enfants, effrayes, se cachent dessous, les chiens hurlent, les fusils partent, c'est un combat sans colere, sans coups ni blessures volontaires, mais ou le point d'honneur est pris assez au serieux pour que chacun y deploie toute sa vigueur et toute sa volonte, si bien qu'a force de se pousser, de s'etreindre, de se tordre la broche entre les mains, j'ai vu peu de noces ou il n'y eut quelqu'un d'ecloppe, au moment ou le marie reussissait a allumer une poignee de paille dans la cheminee, ou l'oie, dechiquetee dans le

combat, prenait enfin possession de l'atre.

Un jour, la scene fut ensanglantee par un accident serieux. Un des convies fut litteralement embroche dans la bataille. Des lors, la ceremonie tomba en desuetude; on fut d'accord sur tous les points de la supprimer, et nous avons vu la derniere il y a dix ans. On eut pu se borner a supprimer la bataille; mais, la conquete du foyer etant le but symbolique de l'affaire, on jugea que le reste n'aurait plus de sens. Je regrette pourtant les chansons a la porte, et la belle melodie de: Ouvrez la porte, ouvrez! qui, n'ayant plus d'emploi, se perdra.

Apres la broche plantee, venait pour le marie une derniere epreuve: on asseyait trois jeunes filles avec la mariee sur un banc, on les couvrait d'un drap, et, sans les toucher autrement qu'avec une petite baguette, le marie devait, du premier coup d'oeil, deviner et designer sa femme; lorsqu'il se trompait, il etait condamne a ne pas danser avec elle de toute la soiree; car, ensuite, venaient le bal, le souper, et des chansons jusqu'au jour. Une noce comportait trois jours et trois nuits de joie et bombance, sans desemperer d'une heure.

La \_gerbaude\_ est une ceremonie agricole que l'auteur de cet article a mise sur la scene tres-fidelement; mais ce que le theatre ne saurait reproduire, c'est la majeste du cadre, c'est la montagne de gerbes qui arrive solennellement, trainee par trois paires de boeufs enormes, tout ornee de fleurs, de fruits et de beaux enfants perches au sommet des dernieres gerbes. C'est parfois un tableau qui se compose comme pour l'oeil des artistes. Tout cela est si beau par soi-meme: les grands ruminants a l'oeil fier et calme, la moisson ruisselante, les fleurs souriant sur les epis, et, plus que tout cela, les enfants blonds comme les gerbes, comme les boeufs, comme la terre couverte de son chaume, car tout est colore harmonieusement dans ces chaudes journees ou le ciel lui-meme est tout d'or et d'ambre a l'approche du soir.

Avant le depart du charroi de gerbaude, on entend planer d'horizon en horizon une grande clameur dont le voyageur s'etonne. Il regarde, il voit des bandes de moissonneurs et de glaneuses s'elancer, les bras leves vers le ciel et rugissant de triomphe, vers le chargeur qui leve vers le ciel aussi la derniere gerbe avant de la placer sur le faite du char. Il semble que cette population de travailleurs se rue sur lui pour lui arracher la gerbe; on croit qu'on va assister a une bataille furieuse, inique, de tous contre un seul; mais loin de la! c'est une acclamation de joie et d'amitie; c'est une benediction enthousiaste et fraternelle.

Pauvres paysans, vous avez du beau et du bon quand meme!

II

## LES VISIONS DE LA NUIT DANS LES CAMPAGNES

Vous dire que je m'en moque serait mentir. Je n'en ai jamais eu, c'est vrai: j'ai parcouru la campagne a toutes les heures de la nuit, seul ou en compagnie de grands poltrons, et, sauf quelques meteores inoffensifs, quelques vieux arbres phosphorescents et autres phenomenes qui ne rendaient pas fort lugubre l'aspect de la nature, je n'ai jamais eu le plaisir de rencontrer un objet fantastique et de pouvoir raconter a personne, comme temoin oculaire, la moindre histoire de revenant.

Eh bien, cependant je ne suis pas de ceux qui disent en presence des superstitions rustiques: \_mensonge, imbecillite, vision de la peur\_; je dis phenomene de vision, ou phenomene exterieur insolite et incompris. Je ne crois pour cela ni aux sorciers ni aux prodiges. Ces contes de sorciers, ces explications fantastiques donnees aux pretendus prodiges de la nuit, c'est le poeme des imaginations champetres. Mais le fait existe, le fait s'accomplit, qu'il soit un fantome dans l'air ou seulement dans l'oeil qui le perçoit, c'est un objet tout aussi reellement et logiquement produit que la reflexion d'une figure dans un miroir.

Les aberrations des sens sont-elles explicables? ont-elles ete expliquees? Je sais qu'elles ont ete constatees, voila tout: mais il est tres-faux de dire et de croire qu'elles sont uniquement l'ouvrage de la peur. Cela peut etre vrai en beaucoup d'occasions; mais il y a des exceptions irrecusables. Des hommes de sang-froid, d'un courage naturel eprouve, et places dans des circonstances ou rien ne semblait agir sur

leur imagination, meme des hommes eclaires, savants, illustres, ont eu des apparitions qui n'ont trouble ni leur jugement ni leur sante, et dont cependant il n'a pas dependu d'eux tous de ne pas se sentir affectes plus ou moins apres coup.

Parmi grand nombre d'interessants ouvrages publies sur ce sujet, il faut noter celui du docteur Brierre de Boismont, qui analyse aussi bien que possible les causes de l'hallucination. Je n'apporterai apres ces travaux serieux qu'une seule observation utile a enregistrer, c'est que l'homme qui vit le plus pres de la nature, le sauvage, et apres lui le paysan, sont plus disposes et plus sujets que les hommes des autres classes aux phenomenes de l'hallucination. Sans doute, l'ignorance et la superstition les forcent a prendre pour des prodiges surnaturels ces simples aberrations de leurs sens; mais ce n'est pas toujours l'imagination qui les produit, je le repete; elle ne fait le plus souvent que les expliquer a sa guise.

Dira-t-on que l'education premiere, les contes de la veillee, les recits effrayants de la nourrice et de la grand'mere disposent les enfants et meme les hommes a eprouver ce phenomene? Je le veux bien. Dira-t-on encore que les plus simples notions de physique elementaire et un peu de moquerie voltairienne en purgeraient aisement les campagnes? Cela est moins certain. L'aspect continuel de la campagne, l'air qu'il respire a toute heure, les tableaux varies que la nature deroule sous ses yeux, et qui se modifient a chaque instant dans la succession des variations atmospheriques, ce sont la pour l'homme rustique des conditions particulieres d'existence intellectuelle et physiologique; elles font de lui un etre plus primitif, plus normal peut-etre, plus lie au sol, plus confondu avec les elements de la creation que nous ne le sommes quand la culture des idees nous a separees, pour ainsi dire, du ciel et de la terre, en nous faisant une vie factice enfermee dans le moellon des habitations bien closes. Meme dans sa hutte ou dans sa chaumiere, le sauvage ou le paysan vit encore dans le nuage, dans l'eclair et le vent qui enveloppent ces fragiles demeures. Il y a sur l'Adriatique des pecheurs qui ne connaissent pas l'abri d'un toit; ils dorment dans leur barque, couverts d'une natte, la face eclairee par les etoiles, la barbe caressee par la brise, le corps sans cesse berce par le flot. Il y a des colporteurs, des bohemiens, des conducteurs de bestiaux qui dorment toujours en plein air, comme les Indiens de l'Amerique du Nord. Certes, le sang de ces hommes-la circule autrement que le notre; leurs nerfs ont un equilibre different; leurs pensees, un autre cours; leurs sensations une autre maniere de se produire. Interrogez-les, il n'en est pas un qui n'ait vu des prodiges, des apparitions, des scenes de nuit etranges, inexplicables. Il en est parmi eux de tres-braves, de tres-raisonnables, de tres-sinceres, et ce ne sont pas les moins hallucines. Lisez toutes les observations recueillies a cet egard, vous y verrez, par une foule de faits curieux et bien observes, que l'hallucination est compatible avec le plein exercice de la raison.

C'est un etat maladif du cerveau; cependant il est presque toujours possible d'en pressentir la cause physique ou morale dans une perturbation de l'ame ou du corps; mais elle est quelquefois inattendue et mysterieuse au point de surprendre et de troubler un instant les esprits les plus fermes.

Chez les paysans, elle se produit si souvent, qu'elle semble presque une loi reguliere de leur organisation. Elle les effraye autrement que nous. Notre grande terreur, a nous autres, quand le cauchemar ou la fièvre nous presentent leurs fantomes, c'est de perdre la raison, et plus nous

sommes certains d'être la proie d'un songe, plus nous nous affectons de ne pouvoir nous y soustraire par un simple effort de la volonté. On a vu des gens devenir fous par la crainte de l'être. Les paysans n'ont pas cette angoisse; ils croient avoir vu des objets réels; ils en ont grand-peur; mais la conscience de leur lucidité n'étant point ébranlée, l'hallucination est certainement moins dangereuse pour eux que pour nous. L'hallucination n'est, d'ailleurs, pas la seule cause de mon penchant à admettre, jusqu'à un certain point, les visions de la nuit. Je crois qu'il y a une foule de petits phénomènes nocturnes, explosions ou incandescences de gaz, condensations de vapeurs, bruits souterrains, spectres célestes, petits aérolithes, habitudes bizarres et inobservées, aberrations même chez les animaux, que sais-je? des affinités mystérieuses ou des perturbations brusques des habitudes de la nature, que les savants observent par hasard et que les paysans, dans leur contact perpétuel avec les éléments, signalent à chaque instant sans pouvoir les expliquer.

Par exemple, que pensez-vous de cette croyance aux meneurs de loups? Elle est de tous les pays, je crois, et elle est répandue dans toute la France. C'est le dernier vestige de la croyance aux lycanthropes. En Berry, ou déjà les contes que l'on fait à nos petits-enfants ne sont plus aussi merveilleux ni aussi terribles que ceux que nous faisions nos grand-mères, je ne me souviens pas qu'on m'ait jamais parlé des hommes-loups de l'antiquité et du moyen âge. Cependant on s'y sert encore du mot de garou, qui signifie bien homme-loup, mais on en a perdu le vrai sens. Les meneurs de loups ne sont plus les capitaines de ces bandes de sorciers qui se changeaient en loups pour dévorer les enfants: ce sont des hommes savants et mystérieux, de vieux bucherons, ou de malins gardes-chasse qui possèdent le secret pour charmer, soumettre, apprivoiser et conduire les loups véritables. Je connais plusieurs personnes qui ont rencontré, aux premières clartés de la lune, à la croix des quatre chemins, le père un tel s'en allant tout seul à grands pas, et suivi de plus de trente loups (il y en a toujours plus de trente, jamais moins, dans la légende). Une nuit, deux personnes, qui me l'ont raconté, virent passer dans le bois une grande bande de loups; elles en furent effrayées, et monterent sur un arbre, d'où elles virent ces animaux s'arrêter à la porte d'une cabane d'un bucheron réputé sorcier. Ils l'entourèrent en poussant des rugissements épouvantables; le bucheron sortit, leur parla, se promena au milieu d'eux, et ils se dispersèrent sans lui faire aucun mal. Ceci est une histoire de paysan; mais deux personnes riches, et ayant reçu une assez bonne éducation, gens de beaucoup de sens et d'habileté dans les affaires, vivant dans le voisinage d'une forêt, où elles chassaient fort souvent, m'ont juré, sur l'honneur, avoir vu, étant ensemble, un vieux garde forestier s'arrêter à un carrefour écarté et faire des gestes bizarres. Ces deux personnes se cachèrent pour l'observer, et virent accourir treize loups, dont un énorme alla droit au garde et lui fit des caresses. Celui-ci siffla les autres comme on siffle des chiens, et s'enfonça avec eux dans l'épaisseur du bois. Les deux témoins de cette scène étrange n'osèrent l'y suivre, et se retirèrent aussi surpris qu'effrayés. Avaient-ils été la proie d'une hallucination? Quand l'hallucination s'empare de plusieurs personnes à la fois (et cela arrive fort souvent), elle revêt un caractère difficile à expliquer, je l'avoue: on l'a souvent constatée; on l'appelle hallucination contagieuse. Mais à quoi sert d'en savoir le nom, si on en ignore la cause? Cette certaine disposition des nerfs et de la circulation du sang, qu'on donne pour cause à l'audition ou à la vision d'objets fantastiques, comment est-elle simultanée chez plusieurs individus réunis? Je n'en sais rien du tout.

Mais pourquoi ne pas admettre qu'un homme qui vit au sein des forêts, qui peut, a toutes les heures du jour et de la nuit, surprendre et observer les moeurs des animaux sauvages, aurait pu decouvrir, par hasard, ou par un certain genie d'induction, le moyen de les soumettre et de s'en faire aimer? J'irai plus loin: pourquoi n'aurait-il pas un certain fluide, sympathique a certaines especes? Nous avons vu, de nos jours, de si intrepides et de si habiles dompteurs d'animaux ferores en cage, qu'un effort de plus, et on peut admettre la domination de certains hommes sur les animaux sauvages en liberte.

Mais pourquoi ces hommes cacheraient-ils leur secret, et ne tireraient-ils pas profit et vanite de leur puissance?

Parce que le paysan, en obtenant d'une cause naturelle un effet tout aussi naturel, ne croit pas lui-meme qu'il obeit aux lois de la nature. Donnez-lui un remede dont vous lui démontrerez simplement l'efficacite, il n'y aura aucune confiance; mais joignez-y quelque parole incomprehensible en le lui administrant, il en aura la foi. Confiez-lui le \_secret\_ de guerir le rhume avec la racine de guimauve, et dites-lui qu'il faut l'administrer apres trois signes cabalistiques, ou apres avoir mis un de ses bas a l'envers, il se croira sorcier, tous le croiront sorcier a l'endroit du rhume. Il guerira tout le monde par la foi autant que par la guimauve, mais il se gardera bien de dire le nom de la plante vulgaire qui produit ce miracle. Il en fera un mystere; le mystere est son element.

Je ne parlerai pas ici de ce qu'on appelle chez nous et ailleurs le \_secret\_, ce serait une digression qui me menerait trop loin. Je me bornerai a dire qu'il y a un \_secret\_ pour tout, et presque tous les paysans un peu graves et experimentes ont le \_secret\_ de quelque chose, sont sorciers par consequent, et croient l'etre. Il y a le secret des boeufs, que possedent tous les bons metayers; le secret des vaches, qui est celui des bonnes metayeres; le secret des bergeres, pour faire foisonner la laine; le secret des potiers, pour empecher les pots de se fendre au fond; le secret des cures, qui charment les cloches pour la grele; le secret du mal de tete, le secret du mal de ventre, le secret de l'entorse et de la foulure; le secret des braconniers, pour faire venir le gibier; le secret du feu, pour arreter l'incendie; le secret de l'eau, pour retrouver les cadavres des noyes, ou arreter l'inondation; que sais-je? Il y a autant de secrets que de fleaux dans la nature, et de maladies chez les hommes et les animaux. Le secret passe de pere en fils, ou s'achete a prix d'argent. Il n'est jamais trahi. Il ne le sera jamais, tant qu'on y croira. Le secret de meneur de loups en est un comme un autre, peut-etre.

Une des scenes de la nuit dont la croyance est la plus repandue, c'est la chasse fantastique; elle a autant de noms qu'il y a de cantons dans l'univers. Chez nous, elle s'appelle la \_chasse a baudet\_, et affecte les bruits aigres et grotesques d'une incommensurable croupe d'anes qui braient. On peut se la représenter a volonte; mais, dans l'esprit de nos paysans, c'est quelque chose que l'on entend et qu'on ne voit pas, c'est une hallucination ou un phenomene d'acoustique. J'ai cru l'entendre plusieurs fois, et pouvoir l'expliquer de la facon la plus vulgaire. Dans les derniers jours de l'automne, quand les grands ouragans dispersent les bandes d'oiseaux voyageurs, on entend, dans la nuit, l'immense clameur melancolique des grues et des oies sauvages en detresse. Mais les paysans, que l'on croit si credules et si peu observateurs, ne s'y trompent nullement. Ils savent tres-bien le nom et

connaissent tres-bien le cri des divers oiseaux etrangers a nos climats qui se trouvent perdus et disperses dans les tenebres. La \_chasse a baudet\_ n'est rien de tout cela. Ils l'entendent souvent; moi qui ai longtemps vecu et erre comme eux dans la rafale et dans le nuage, je ne l'ai jamais rencontree. Quelquefois son passage est signale par l'apparition de deux lunes. Mais je n'ai pas de chance, car je n'ai jamais vu que la vieille lune que nous connaissons tous.

Le taureau blanc, le veau d'or, le dragon, l'oie, la poule noire, la truie blanche, et je ne sais combien d'autres animaux fantastiques, gardent, comme l'on sait, en tous pays les tresors caches. A l'heure de minuit, le jour de Noel, aussitot que sonne la messe, ces gardiens infernaux perdent leur puissance jusqu'au dernier son de la cloche qui en annonce la fin. C'est la seule heure dans toute l'annee ou la conquete du tresor soit possible. Mais il faut savoir ou il est, et avoir le temps d'y creuser et de s'en saisir. Si vous etes surpris dans le gouffre a l'\_Ite missa est\_, il se referme a jamais sur vous; de meme que si, en ce moment, vous avez reussi a rencontrer l'animal fantastique, la soumission qu'il vous a montree pendant le temps de la messe fait place a la fureur, et c'est fait de vous.

Cette tradition est universelle. Il y a peu de ruines, chateaux ou monasteres, peu de monuments celtiques qui ne recelent leur tresor. Tous sont gardes par un animal diabolique. M. Jules Canougo, dans un charmant recueil de contes meridionaux, a rendu gracieuse et bienfaisante la poetique apparition de la chevre d'or, gardienne des richesses cachees au sein de la terre.

Dans nos climats moins riants, autour des dolmens qui couronnent les collines pelees de la Marche, c'est un boeuf blanc, ou un veau d'or, ou une genisse d'argent qui font rever les imaginations avides; mais ces animaux sont mechants et terribles a rencontrer. On y court tant de risques, que personne encore n'a ose les saisir par les cornes. Et cependant il y a des siecles que les grosses pierres druidiques dansent et grincent sur leurs freles supports pendant la messe de minuit, pour eveiller la convoitise des passants.

Dans nos vallees ombragees, coupees de grandes plaines fertiles, un animal indefinissable se promene la nuit a certaines epoques indeterminnees, va tourmenter les boeufs aux paturages et roder autour des metairies qu'il met en grand emoi. Les chiens hurlent et fuient a son approche, les balles ne l'atteignent pas. Cette apparition et la terreur qu'elle inspire n'ont encore presque rien perdu dans nos alentours. Tous nos fermiers, tous nos domestiques y croient et ont vu la bete. On l'appelle la \_grand'-bete\_, par tradition, quoique bien souvent elle paraisse de la taille et de la forme d'un blaireau. Les uns l'ont vue en forme de chien de la grandeur d'un boeuf enorme, d'autres en levrette blanche haute comme un cheval, d'autres encore en simple lievre ou en simple brebis. Ceux qui en parlent avec le plus de sang-froid l'ont poursuivie sans succes, sans trop de frayeur, ne lui attribuant aucun pouvoir fantastique, la decrivant avec peine, parce qu'elle appartient a une espece inconnue dans le pays, disent-ils, et assurant que ce n'est precisement ni une chienne, ni une vache, ni un blaireau, ni un cheval, mais quelque chose comme tout cela: arrangez-vous! Cependant cette bete apparait, j'en suis certain, soit a l'etat d'hallucination, soit a l'etat de vapeur flottante, et condensee sous de certaines formes. Des gens trop sinceres et trop raisonnables l'ont vue pour que j'ose dire qu'il n'y a aucune cause a leur vision. Les chiens l'annoncent par des hurlements desesperes et s'enfuient des

qu'elle parait; cela est certain. Les chiens sont-ils hallucinés aussi? Pourquoi non? Sont-ce des voleurs qui s'introduisent sous ce déguisement? Jamais la bête n'a rien dérobé, que l'on sache. Sont-ce de mauvais plaisants? On a tiré tant de coups de fusil sur la bête, qu'on aurait bien, par hasard, et en dépit de la peur qui fait trembler la main, réussi à tuer ou à blesser quelqu'un de ces prétendus fantômes. Enfin, ce genre d'apparition, s'il n'est que le résultat de l'hallucination, est éminemment contagieux. Pendant quinze ou vingt nuits, les vingt ou trente habitants d'une métairie le voient et le poursuivent; il passe à une autre petite colonie qui le voit absolument de même, et il fait le tour du pays, ayant produit cette contagion sur un très-grand nombre d'habitants.

Mais voici la plus effrayante des visions de la nuit. Autour des mares stagnantes, dans les bruyères comme au bord des fontaines ombragées dans les chemins creux, sous les vieux saules comme dans la plaine nue, on entend au milieu de la nuit le battoir précipité et le clapotement furieux des lavandières. Dans beaucoup de provinces, on croit qu'elles évoquent la pluie et attirent l'orage, en faisant voler jusqu'aux nues, avec leur battoir agile, l'eau des sources et des marécages. Chez nous, c'est bien pire, elles battent et tordent quelque objet qui ressemble à du linge, mais qui, vu de près, n'est autre chose que des cadavres d'enfants. Il faut se garder de les observer et de les déranger, car, eussiez-vous six pieds de haut et des muscles en proportion, elles vous saisiraient, vous battraient et vous tordraient dans l'eau ni plus ni moins qu'une paire de bas.

Nous avons entendu souvent le battoir des lavandières fantastiques résonner dans le silence de la nuit autour des mares désertes. C'est à s'y tromper. C'est une espèce de grenouille qui produit ce bruit formidable. Mais c'est bien triste de faire cette puérile découverte, et de ne plus espérer l'apparition des terribles sorcières tordant leurs haillons immondes à la brume des nuits de novembre, aux premières clartés d'un croissant blafard reflété par les eaux. Un mien ami, homme de plus d'esprit que de sens, je dois l'avouer, sujet à l'ivresse, très-brave cependant devant les choses réelles, mais facile à impressionner par les légendes du pays, fit deux rencontres de lavandières qu'il ne racontait qu'avec une grande émotion.

Un soir, vers onze heures, dans une traîne charmante qui court en serpentant et en bondissant, pour ainsi dire, sur le flanc ondule du ravin d'Ormous, il vit, au bord d'une source, une vieille qui battait et tordait en silence. Quoique la fontaine soit mal famée, il ne vit rien de surnaturel, et dit à cette vieille:

--Vous lavez bien tard, la mère!

Elle ne répondit point. Il la crut sourde et s'approcha. La lune était brillante et la source éclairait comme un miroir. Il vit distinctement les traits de la vieille: elle lui était complètement inconnue, et il en fut étonné, parce qu'avec sa vie de cultivateur, de chasseur et de flâneur dans la campagne, il n'y avait pas pour lui de visage inconnu à plusieurs lieues à la ronde. Voici comme il me raconta lui-même ses impressions en face de cette laveuse singulièrement vigilante:

--Je ne pensai à la tradition des lavandières de nuit que lorsque je l'eus perdue de vue. Je n'y pensais pas avant de la rencontrer, je n'y croyais pas, et je n'éprouvais aucune méfiance en l'abordant. Mais, dès que je fus auprès d'elle, son silence, son indifférence à l'approche

d'un passant, lui donnerent l'aspect d'un être absolument étranger à notre espèce. Si la vieillesse la privait de l'ouïe et de la vue, comment était-elle assez robuste pour être venue de loin, toute seule, laver, à cette heure insolite, à cette source glacée où elle travaillait avec tant de force et d'activité? Cela était au moins digne de remarque. Mais ce qui m'étonna encore plus, c'est ce que j'éprouvai en moi-même: je n'eus aucun sentiment de peur, mais une répugnance, un dégoût invincible. Je passai mon chemin sans qu'elle tournât la tête. Ce ne fut qu'en arrivant chez moi que je pensai aux sorcières des lavoirs, et alors, j'eus très-peur, j'en conviens franchement, et rien au monde ne m'eût décidé à revenir sur mes pas.

Une seconde fois, le même ami passait auprès des étangs de Thevet, vers deux heures du matin. Il venait de Linieres, où il assure qu'il n'avait ni mangé ni bu, circonstance que je ne saurais garantir; il était seul, en cabriolet, suivi de son chien. Son cheval étant fatigué, il mit pied à terre à une montée et se trouva au bord de la route près d'un fossé où trois femmes lavaient, battaient et tordaient avec une grande activité, sans rien dire. Son chien se serra tout à coup contre lui sans aboyer. Il passa sans trop regarder; mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il entendit marcher derrière lui et que la lune dessina à ses pieds une ombre très-allongée. Il se retourna et vit une de ces femmes qui le suivait. Les deux autres venaient à quelque distance comme pour appuyer la première.

--Cette fois, dit-il, je pensai bien aux lavandières; mais j'eus une autre émotion que la première fois. Ces femmes étaient d'une taille si élevée et celle qui me suivait avait tellement les proportions, la figure et la démarche d'un homme, que je ne doutai pas un instant d'avoir affaire à des plaisants de village, malintentionnés peut-être. J'avais une bonne trique à la main. Je me retournai en disant:

"--Que me voulez-vous?

"Je ne recus point de réponse; et, ne me voyant pas attaquer, n'ayant pas de prétexte pour attaquer moi-même, je fus forcé de regagner mon cabriolet, qui était assez loin devant moi, avec cet être désagréable sur mes talons. Il ne me disait rien et semblait se faire un malin plaisir de me tenir sous le coup d'une attaque. Je tenais toujours mon bâton prêt à lui casser la mâchoire au moindre attouchement; et j'arrivai ainsi à mon cabriolet avec mon poltron de chien, qui ne disait mot et qui y sauta avec moi. Je me retournai alors, et, quoique j'eusse entendu jusque-là des pas sur les miens et vu une ombre marcher à côté de moi, je ne vis personne. Seulement, je distinguai, à trente pas environ en arrière, à la place où je les avais vues laver, ces trois grandes diablesses sautant, dansant et se tordant comme des folles sur le revers du fossé.

Je vous donne cette histoire pour ce qu'elle vaut; mais elle m'a été racontée de très-bonne foi, et vous le garantiss. Mettez cela en partie au chapitre des hallucinations.

L'orme Rateau est un arbre magnifique, qui existait, dit-on, déjà grand et fort, au temps de Charles VII. Comme un orme qu'il est, il n'a pas de loin une grande apparence, et son branchage affecte assez la forme du rateau, dont il porte le nom. Mais ce n'est là qu'une coïncidence fortuite avec la légende traditionnelle qui l'a baptisé. De près, il devient imposant par sa longue tige élancée, sillonnée de la foudre et plantée comme un monument à un vaste carrefour des chemins communaux.

Ces chemins, larges comme des prairies, incessamment tondus par les troupeaux du prolétaire, sont couverts d'une herbe courte, ou la ronce et le chardon croissent en liberté. La plaine est ouverte à une grande distance, fraîche quoique nue, mais triste et solennelle malgré sa fertilité. Une croix de bois est plantée sur un piédestal de pierre qui est le dernier vestige de quatre statues fort anciennes disparues depuis la révolution de 93. Cette décoration monumentale dans un lieu si peu fréquenté atteste un respect traditionnel; et les paysans des environs ont une telle opinion de l'orme Rateau, qu'ils prétendent qu'on ne peut l'abattre, parce qu'il est sur la carte de Cassini. Mais ce chemin communal, abandonné aujourd'hui aux piétons, et que traverse à de rares intervalles le cheval d'un meunier ou d'un gendarme, était jadis une des grandes voies de communication de la France centrale. On l'appelle encore aujourd'hui le chemin des Anglais. C'était la route militaire, le passage des armées que franchit l'invasion, et que Duguesclin leur fit repasser l'épée dans le dos, après avoir délivré Sainte-Sever, la dernière forteresse de leur occupation.

Ce détail n'est consigné dans aucune histoire, mais la tradition est là qui en fait foi; et maintenant, voici la légende de l'orme Rateau, qui est jolie, malgré la nature des animaux qui y jouent leur rôle.

Un jeune garçon gardait un troupeau de porcs autour de l'orme Rateau. Il regardait du côté de la Chatre, lorsqu'il vit accourir une grande bande armée qui devastait les champs, brûlait les chaumières, massacrait les paysans et enlevait les femmes. C'étaient les Anglais, qui descendaient de la Marche sur le Berry et qui s'en allaient ravager Saint-Chartier. Le porcher éloigna son troupeau, se tint à distance et vit passer l'ennemi comme un ouragan. Quand il revint sous l'orme avec son troupeau, la peur qu'il avait ressentie fit place à une grande colère contre les Anglais et contre lui-même.

--Quoi! pensa-t-il, nous nous laissons abîmer ainsi sans nous défendre?... Nous sommes trop lâches! Il y faut aller!

Et, s'approchant de la statue de saint Antoine, qui était une des quatre autour de l'orme:

--Bon saint Antoine, lui dit-il, il faut que j'aïlle contre ces Anglais, et je n'ai pas le temps de rentrer mes bêtes. Pendant ce temps-là, ces méchants-là nous feraient trop de mal. Prends mon bâton, bon saint, et veille sur mes porcs pendant trois jours et trois nuits; je te les donne en garde.

La-dessus, le jeune gars mit sa binette de porcher (qui est un court bâton avec un triangle de fer au bout) dans les mains de la statue, et, jetant ses sabots, s'en courut à Saint-Chartier, où, pendant trois jours et trois nuits, il fit rage contre les Anglais avec les bons garçons de l'endroit, soutenus des bons hommes d'armes de France. Puis, quand l'ennemi fut chassé, il s'en revint à son troupeau; il compta ses porcs, et pas un ne manquait; et cependant il avait passé la bien des trainards, bien des pillards et bien des loups attirés par l'odeur du carnage. Le jeune porcher reprit à saint Antoine son sceptre rustique, le remercia à genoux, et, sans rêver les hautes destinées et la grande mission de Jeanne Darc, content d'avoir au moins donné son coup de main à l'œuvre de délivrance, il garda ses cochons comme devant.

Une autre tradition plus confuse attribuée à l'orme Rateau a une moins bénigne influence. Des enfants, saisis de vertige, auraient eu

l'horrible idee de jouer leur vie aux petits palets et auraient enterre vivant le perdant sous la pierre de saint Antoine.

Mais voici la legende principale et toujours en credit de l'orme Rateau. Un \_monsieur\_ s'y promene la nuit; il en fait incessamment le tour. On le voit la depuis que le monde est monde. Quel est-il? Nul ne le sait. Il est vetu de noir, et il a vingt pieds de haut. C'est un \_monsieur\_, car \_il suit les modes\_; on l'a vu au siecle dernier en habit noir complet, culotte courte, souliers a boucles, l'epee au cote; sous le Directoire, on l'a vu en oreilles de chien et en large cravate. Aujourd'hui, il s'habille comme vous et moi; mais il porte toujours son grand rateau sur l'epeule, et gare aux jambes des gens ou des betes qui passent dans son ombre. Du reste, pas mechant homme, et ne se faisant connaitre qu'a ceux qui ont \_le secret\_.

Si vous n'y croyez, allez-y voir. Nous y avons ete a l'heure solennelle du lever de la lune; nous l'avons appele par tous les noms possibles, en lui disant toujours \_monsieur\_, tres-poliment; mais nous n'avons pas trouve le nom auquel il lui plaît de repondre, car il n'est pas venu; et, d'ailleurs, il n'aime pas la plaisanterie, et, pour le voir, il faut avoir peur de lui.

Si vous aimez ces contes populaires et si vous voulez chercher plus serieusement leur origine, lisez un livre a la fois tres-savant et tres-amusant, qui est l'ouvrage d'une femme, \_la Normandie romanesque et merveilleuse\_, par mademoiselle Amelie Bosquet; vous y retrouverez toutes les legendes de la France et celles de votre endroit par consequent. Vous y apprendrez toute l'histoire des superstitions humaines, variant seulement par quelques details, selon les localites: ceci est la preuve que l'humanite est encore bien pres de son berceau, ou qu'elle est bien tenace et bien uniforme dans son aptitude a passer par le meme chemin et a se nourrir des memes idees.

Nous avons montre les souvenirs de l'antiquite modifies dans les idees ou dans les reves de la race berrichonne par l'influence du christianisme primitif et du moyen age. Il y a la un monde de fantaisies perdu pour les classes eclairees, et qui tend aussi a s'effacer de la croyance et de la memoire des classes rustiques. Il n'est donc pas sans interet de recueillir les fragments, epars dans toutes les provinces de France, de cette poesie terrible, riante ou burlesque, qui, dans un demi-siecle peut-etre, n'aura plus ni bardes, ni rapsodes, ni adeptes.

L'Allemagne passe pour etre la terre classique du fantastique. Cela tient a ce que des ecrivains anciens et modernes ont fixe la legende dans le poeme, le conte et la ballade. Notre litterature francaise, depuis le siecle de Louis XIV surtout, a rejete cet element comme indigne de la raison humaine et de la dignite philosophique. Le romantisme a fait de vains efforts pour derider notre scepticisme; nous n'avons su qu'imiter la fantaisie allemande. Le merveilleux slave, bien autrement grandiose et terrifiant, nous a ete revele par des traductions incompletes qui ne sont pas devenues populaires. On n'a pas ose imiter chez nous des sabbats lugubres et sanglants comme ceux d'Adam Mickiewicz.

La France populaire des campagnes est tout aussi fantastique cependant que les nations slaves ou germaniques; mais il lui a manque, il lui manquera probablement un grand poete pour donner une forme precise et durable aux elans, deja affaiblis, de son imagination.

Une seule province de France est a la hauteur, dans sa poesie, de ce que le genie des plus grands poetes et celui des nations les plus poetiques ont jamais produit: nous oserons dire qu'elle les surpasse. Nous voulons parler de la Bretagne. Mais la Bretagne, il n'y a pas longtemps que c'est la France. Quiconque a lu les Barza-Breiz, recueillis et traduits par M. de la Villemarque, doit etre persuade avec moi, c'est-a-dire penetrer intimement de ce que j'avance. Le Tribut de Nomenoe est un poeme de cent quarante vers, plus grand que l'Iliade, plus complet, plus beau, plus parfait qu'aucun chef-d'oeuvre sorti de l'esprit humain. La Peste d'Eliant, les Nains, Desbreiz et vingt autres diamants de ce recueil breton attestent la richesse la plus complete a laquelle puisse pretendre une litterature lyrique. Il est meme fort etrange que cette litterature, revelee a la notre par une publication qui est dans toutes les mains depuis plusieurs annees, n'y ait pas fait une revolution. Macpherson a rempli l'Europe du nom d'Ossian; avant Walter Scott, il avait mis l'Ecosse a la mode. Vraiment, nous n'avons pas assez fete notre Bretagne, et il y a encore des lettres qui n'ont pas lu les chants sublimes devant lesquels, convenons-en, nous sommes comme des nains devant des geants. Singulieres vicissitudes que subissent le beau et le vrai dans l'histoire de l'art!

Qu'est-ce donc que cette race armoricaine qui s'est nourrie, depuis le druidisme jusqu'a la chouannerie, d'une telle moelle? Nous la savions bien forte et fiere, mais pas grande a ce point avant qu'elle eut chante a nos oreilles. Genie epique, dramatique, amoureux, guerrier, tendre, triste, sombre, moqueur, naif, tout est la! Et au-dessus de ce monde de l'action et de la pensee plane le reve: les sylphes, les gnomes, les djinns de l'Orient, tous les fantomes, tous les genies de la mythologie paienne et chretienne voltigent sur ces tetes exaltees et puissantes. En verite, aucun de ceux qui tiennent une plume ne devrait rencontrer un Breton sans lui oter son chapeau.

Nous voici bien loin de notre humble Berry, ou j'ai pourtant retrouve, dans la memoire des chanteurs rustiques, plusieurs romances et ballades exactement traduites, en vers naifs et bien berrichons, des textes bretons publies par M. de la Villemarque. Revendiquerons-nous la propriete de ces creations, et dirons-nous qu'elles ont ete traduites du berrichon dans la langue bretonne? Non.--Elles portent clairement leur brevet d'origine en tete. Le texte dit: En revenant de Nantes, etc.

Et ailleurs: Ma famille de Nantes, etc.

Le Berry a sa musique, mais il n'a pas sa litterature, ou bien elle s'est perdue comme aurait pu se perdre la poesie bretonne si M. de la Villemarque ne l'eut recueillie a temps. Ces richesses inedites s'alterent insensiblement dans la memoire des bardes illettres qui les propagent. Je sais plusieurs complaintes et ballades berrichonnes qui n'ont plus ni rime ni raison, et ou, ca et la, brille un couplet d'une facture charmante, qui appartient evidemment a un texte original affreusement corrompu quant au reste.

Pour etre privree de ses archives poetiques, l'imagination de nos paysans n'est pas moins riche que celle des Allemands, et ce sens particulier de l'hallucination dont j'ai parle l'atteste suffisamment.

Une des plus singulieres apparitions est celle des meneurs de nuees, autour des mares ou au beau milieu des etangs. Ces esprits nuisibles se montrent aux epoques des debordements de rivieres, et provoquent le fleau des pluies torrentielles intempestives. Autant qu'on peut saisir

leurs formes vagues dans la trombe qu'ils soulevent, on reconnaît parmi eux, assez souvent, des gens mal famés dans le pays, des gens qui ne possèdent rien, bien entendu, sur la terre du bon Dieu, et qui ne souhaitent que le mal des autres. Reunis aux génies des nuages, armés de pelles ou de balais, vêtus de haillons fangeux et incolores, ils s'agitent frenetiquement, \_ils dansent et enragent\_, comme disent les ballades bretonnes; et le voyageur attardé qui les aperçoit sur les flaques brumeuses semées dans les landes désertes, doit se hâter de gagner son gîte, sans les déranger et sans leur montrer qu'il les a vus. Certainement ils se mettraient, en bourrasque, à ses trousses, et il n'y ferait pas bon.

On est étonné de voir combien les scènes de la nature impressionnent le paysan. Il semblerait qu'elles doivent agir davantage sur l'imagination des habitants des villes, et que l'homme, accoutumé dès son enfance à errer ou à travailler le jour et la nuit dans une même localité, en connaît si bien les détails et les différents aspects, qu'il ne puisse plus y ressentir ni étonnement ni trouble. C'est tout le contraire: le braconnier qui, depuis quarante ans, chasse au collet ou à l'affût, à la nuit tombante, voit les animaux même dont il est le fleau, prendre, dans le crépuscule, des formes effrayantes pour le menacer. Le pêcheur de nuit, le meunier qui vit sur la rivière même, peuplent de fantômes les brouillards argentés par la lune; l'éleveur de bestiaux qui s'en va lier les boeufs ou conduire les chevaux au pâturage, après la chute du jour ou avant son lever, rencontre dans sa haie, dans son pré, sur ses bêtes même, des êtres inconnus, qui s'évanouissent à son approche, mais qui le menacent en fuyant. Heureuses, selon nous, ces organisations primitives, à qui sont révélés les secrets du monde surnaturel, et qui ont le don de voir et d'entendre de si étranges choses! Nous avons beau faire, nous autres, écouter des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, nous battre les flancs pour y croire, courir la nuit dans les lieux hantés par les esprits, attendre et chercher la peur inspiratrice, mère des fantômes, le diable nous fuit comme si nous étions des saints: Lucifer défend à ses milices de se montrer aux incrédules.

Les animaux sorciers ne sont pas rares: c'est pourquoi il faut faire attention à ce qu'on dit devant certains d'entre eux. Un métayer de nos environs voyait tous les jours un vieux lièvre s'arrêter à peu de distance de lui, se lécher les pattes, et le regarder d'un air narquois; or, ce métayer finit, en y faisant bien attention, par reconnaître son propriétaire sous le déguisement dudit lièvre. Il lui ôta son chapeau, pour lui faire entendre qu'il n'était point sa dupe et que la plaisanterie était inutile. Mais le bourgeois, qui était malin, parut ne pas comprendre, et continua à le surveiller sous cette apparence.

Cela fâcha le métayer, qui était honnête homme, et que le soupçon blessait d'autant plus, que son maître, lorsqu'il venait chez lui sous figure de chrétien, ne lui marquait aucune méfiance. Il prit son fusil un beau soir, comptant bien lui faire peur, et le corriger de cette manie de faire le lièvre. Il essaya même de le coucher en joue; mais la preuve que cet animal n'était pas plus lièvre que vous et moi, c'est que le fusil ne l'inquiéta nullement, et qu'il se mit à rire.

--Ah ça! écoutez, not' maître! s'écria le brave homme perdant patience; ôtez-vous de là, ou, aussi vrai que j'ai reçu le baptême, je vous flanque mon coup de fusil.

M. \_Trois-Etoiles\_ ne se le fit pas dire deux fois: il vit que le paysan

etait \_emalice\_ tout de bon, et, prenant la fuite, il ne reparut plus.

On a vu souvent des animaux de ce genre, frappés et blessés, disparaître également; mais, le lendemain, la personne soupçonnée ne se montrait pas, et, si on allait chez elle, on la trouvait au lit, fort endommagée. On aurait pu retirer de son corps le plomb qui était entre dans celui de la bête, car, aussi vrai que ces choses se sont vues, c'était le même plomb.

Un animal plus incommode encore que ceux qui espionnent l'ouvrier des champs, c'est celui \_qui se fait porter\_. Celui-là est un ennemi déclaré, qui n'écoute rien, et qui se montre sous diverses formes, quelquefois même sous celle d'un homme tout pareil à celui auquel il s'adresse. En se voyant ainsi face à face avec son sosie, on est fort troublé, et, quelque résistance qu'on fasse, il vous saute sur les épaules. D'autres fois, on sent son poids qui est formidable, sans rien voir et sans rien entendre. La plus mauvaise de ces apparitions est celle de la levrette blanche. Quand on l'aperçoit, d'abord elle est toute petite; mais elle grandit peu à peu, elle vous suit, elle arrive à la taille d'un cheval et vous monte sur le dos. Il est avéré qu'elle pèse deux ou trois mille livres; mais il n'y a point à s'en défendre, et elle ne vous quitte que quand vous apercevez la porte de votre maison. C'est quand on s'est attardé au cabaret qu'on rencontre cette bête maudite. Bien heureux quand elle n'est pas accompagnée de deux ou trois feux follets qui vous entraînent dans quelque marecage ou rivière pour vous y faire noyer.

La cocadrille, bien connue au moyen âge, existe encore dans les ruines des vieux manoirs. Elle erre sur les ruines la nuit, et se tient cachée le jour dans la vase et les roseaux. Si on l'aperçoit alors, on ne s'en méfie point, car elle a la mine d'un petit lézard; mais ceux qui la connaissent ne s'y trompent guère et annoncent de grandes maladies dans l'endroit, si on ne réussit à la tuer avant qu'elle ait vomi son venin. Cela est plus facile à dire qu'à faire. Elle est à l'épreuve de la balle et du boulet, et, prenant des proportions effrayantes d'une nuit à l'autre, elle repand la peste dans tous les endroits où elle passe. Le mieux est de la faire mourir de faim, ou de la dégouter du lieu qu'elle habite en desséchant les fosses et les marais à eaux croupissantes. La maladie s'en va avec elle.

Le \_follet, fadet\_ ou \_farfadet\_, n'est point un animal, bien qu'il lui plaise d'avoir des ergots et une tête de coq; mais il a le corps d'un petit homme, et, en somme, il n'est ni vilain ni méchant, moyennant qu'on ne le contrarie pas. C'est un pur esprit, un bon génie connu en tout pays, un peu fantasque, mais fort actif et soigneux des intérêts de la maison. En Berry, il n'habite pas le foyer, il ne fait pas l'ouvrage des servantes, il ne devient pas amoureux des femmes. Il hante quelquefois les écuries comme ses confrères d'une grande partie de la France; mais c'est la nuit, au pâturage, qu'il prend particulièrement ses ébats. Il y rassemble les chevaux par troupes, se cramponne à leur crinière, et les fait galoper comme des fous à travers les prés. Il ne paraît pas se soucier énormément des gens à qui ces chevaux appartiennent. Il aime l'équitation pour elle-même; c'est sa passion, et il prend en amitié les animaux les plus ardents et les plus fougueux. Il les fatigue beaucoup, car on les trouve en sueur quand il s'en est servi; mais il les frotte et les panse avec tant de soin, qu'ils ne s'en portent que mieux. Chez nous, on connaît parfaitement les chevaux \_panse du follet\_. Leur crinière est nouée par lui de milliards de nœuds inextricables.

C'est une maladie du crin, une sorte de plique chevaline, assez fréquente dans nos pâturages. Ce crin est impossible à démêler, cela est certain; mais il est certain aussi qu'on peut le couper sans que l'animal en souffre, et que c'est le seul parti à prendre.

Les paysans s'en gardent bien. Ce sont les étriers du follet; et, s'il ne les trouvait plus pour y passer ses petites jambes, il pourrait tomber; et, comme il est fort colere, il tuerait immédiatement la pauvre bête tondue.

Le ministère de l'instruction publique va faire publier le recueil des chants populaires de la France. C'est une très-bonne idée, dont la réalisation devenait nécessaire; mais cela arrive bien tard, nous le craignons. Pour que la recherche fut tant soit peu complète, il faudrait envoyer dans chaque province une personne compétente, exclusivement chargée de ce soin. Les lettres ou amateurs que l'on va consulter apporteront les récoltes du hasard. Qui donc aura eu le temps et la patience de reconstruire, parmi cent versions altérées d'une chose intéressante, le type primitif? S'il s'agit de recueillir le plus de poésies inédites qu'il sera possible, et, selon nous, toute l'importance, toute l'utilité de cette publication est là, le travail demanderait plusieurs années ou un grand nombre d'explorateurs. Les commentateurs ne manqueront pas; mais les véritables découvertes seront fort rares ou fort incomplètes, si l'on ne procède consciencieusement et par des recherches toutes spéciales.

Notre avis est que la publication du texte musical serait indispensable. Dans la chanson populaire, les paroles se passent si peu de l'air, que, si vous les lisez, elles ne vous disent rien, tandis qu'elles vous surprennent, vous charment ou vous exaltent si vous les entendez chanter. C'est là, d'ailleurs, qu'il y aurait, à coup sûr, des merveilles à découvrir et à sauver du néant qui va les atteindre. La musique a toujours été plus négligée que la littérature par les gouvernements. Elle n'a pas d'archives; combien de chefs-d'œuvre de maîtres inconnus ont péri et périront chaque jour! sans parler de chefs-d'œuvre d'illustres maîtres qui n'ont jamais paru, et qui disparaîtront entièrement, faute d'une initiative ministérielle! La spéculation ne fera jamais ce travail de recherche consciencieuse, et jamais ne s'exposera au risque le plus insignifiant pour déterrer les trésors oubliés.

Quoi qu'on en dise, il y a pour les arts, comme pour tous les progrès, des travaux que l'État seul peut entreprendre et diriger, tant que les artistes et les industriels n'auront pas de véritables corporations.

Mais nous voici bien loin de notre sujet; rentrons-y en disant que les paysans sont de grands enfants et de vrais fous, peut-être; mais qu'il n'y a pas de vraie poésie sans un certain dérèglement d'imagination et beaucoup de naïveté.

Le sujet n'est pas épuisé, il est peut-être inépuisable; car chaque jour amène une révélation, et arrache à ce vieux monde de superstitions, qui dure encore au fond des campagnes, un aveu de ses croyances, de ses terreurs, de sa poésie.

Un de mes compatriotes berrichons, M. Laisnel de la Salle, a publié dans ces derniers temps (dans le Moniteur de l'Indre) une série d'excellents articles, qui, réunis en volume, constitueront une

histoire speciale de cette face de la vie rustique et proletaire: les \_Traditions, Prejuges, Dictons et Locutions populaires\_ de nos localites. Cet ouvrage n'est pas un resume de fantaisies, c'est une recherche consciencieuse de faits acquis a la croyance ou a l'habitude generale de nos hameaux et petites villes; ce n'en est pas moins un travail qui amuse et interesse sans fatiguer l'esprit un seul instant. Nous avons trouve avec plaisir, dans un des chapitres de ce livre, une mention explicative du \_grand Bissetre\_, dont nous avons beaucoup entendu parler sans pouvoir deviner son origine, bien simple cependant. Mais les explications simples arrivent, on le sait, quand on est las de tirer par les cheveux les commentaires extravagants, et je n'en avais fait que de ceux-la.

"Aux environs de la Chatre, dit notre auteur, le peuple croit qu'une sorte de genie malfaisant (qu'il appelle le \_grand Bissetre\_) preside aux evenements qui ont lieu dans les annees bissextiles. On dit que, lorsqu'une femme accouche dans l'annee ou le \_Bissetre saute\_ elle met inmanquablement au monde une fille ou deux jumeaux, et reste sept ans sans avoir d'enfants.

"A Dijon, en ces sortes d'annees," dit la Monnoye, "le vulgaire pense que \_Bissetre cor\_ (court), et qu'ainsi on ne doit rien entreprendre d'important."

"Bissetre est donc un vieux mot derive de Bissexte, et etait synonyme de \_malheur, infortune\_.

"Pour ce que Bissextre eschiet,  
L'an en sera tout desbauchiet."

(Molinet.--\_Le Calendrier\_.)

"Cette annee etait bissextile, et le Bissexte tomba de fait sur les traitres." (Orderic Vital, lib. XIII.)

"La mauvaise influence de l'annee bissextile etait proverbiale au moyen age. Cette superstition remonte aux Romains.--Voyez Macrobe." (Genin, \_Lexique compare\_.)

"Bissetre signifie aussi, dans notre patois, enfant vif et turbulent, enfant terrible."

Dans certaines campagnes, le Bissetre, et c'est ce qui nous avait empeche de songer a l'annee bissextile, n'est pas oblige de \_courir\_ a certaines epoques. Il court les champs, les etangs, les marecages, d'ou il fait sortir les pestilences et mauvaises fievres.

La \_poule noire\_ est consacree, dans presque toute la France, aux incantations nocturnes. Chez nous, la maniere dont M. Laisnel de la Salle raconte son emploi est a peu pres identique dans toute la vallee Noire.

"Ordinairement, dit-il, lorsque les paysans veulent avoir une entrevue avec le diable, ils se rendent a minuit a l'embranchement de quatre chemins, et, la, tenant la poule, ils crient par trois fois:

"--Qui veut acheter ma poule noire?

"J'ignore ce que les anciens pensaient de la \_poule noire\_; mais je sais

qu'ils appelaient un homme heureux \_gallinae filius albae\_."

Après M. Laisnel de la Salle, on n'a plus qu'à glaner; mais on glane longtemps dans un champ aussi fertile que celui de l'imagination populaire.

Le \_casseux\_ de bois est le fantôme des forêts. On n'a pas l'esprit bien tranquille quand on va faire, de nuit, sa provision de fagots sur la terre du prochain. C'est alors que l'on entend des bruits étranges de chouettes effrayées et de branches cassées par la course des sangliers dans les taillis; c'est alors que, par un temps calme, on sent venir un rapide et inexplicable ouragan qui rase le sol et brise au pied les jeunes arbres; c'est alors que, marchant de tige en tige, à fantastiques enjambees, le gnome à la longue chevelure vient vous dire: "Que fais-tu là?"

Nous avons parlé déjà quelque part du \_ramasseur de rosee\_, un propriétaire matinal qui promène sur les prairies un chiffon au moyen duquel toute l'humidité d'un pré passe dans le sien. Mais il ne faut pas croire qu'il suffirait d'imiter cette simple opération pour obtenir d'aussi magnifiques résultats. D'abord, on n'est jamais bien certain quand, à travers la brume blanchâtre, on aperçoit l'opérateur, que ce soit un sorcier ou son \_domestique\_, c'est-à-dire le démon qui le sert, et qui s'habille à sa ressemblance. Dans tous les cas, il faut être bien \_savant\_ pour faire sa fortune de cette manière.

Il n'y a pas longtemps que nous avons découvert chez nous le \_lubin\_ d'origine normande dont nous avait parlé mademoiselle Amélie Bosquet dans son excellent livre; mais, dans nos champs, au lieu de hanter les cimetières, ce farfadet se montre favorable aux moissons, et sème derrière les bons laboureurs; pourtant il ne faudrait pas le contrarier, car il pourrait bien semer du \_bedouin\_ et de l'ivraie à la place de froment, \_si c'était son idée\_.

Le \_lupeux\_ est un être franchement désagréable. Un de nos amis, parcourant les steppes marécageuses de la Brenne avec un guide, entendit non loin de lui, dans le crépuscule du soir, une voix humaine assez douce, qui, d'un ton enjoué, ou plutôt goguenard, répétait de place en place: \_Ah! ah!\_ Il regarda de tous côtés, ne vit rien, et dit à l'indigène qui l'accompagnait:

--Voilà quelqu'un de bien étonné. Est-ce à cause de nous?

Le guide ne répondit rien. Ils continuent à marcher. La voix les suivait, et, à chaque mouvement que faisait notre ami, s'écriait: \_Ah! ah!\_ d'une manière si moqueuse et si gaie, qu'il ne put s'empêcher de rire en lui répondant:

--Eh bien, quoi donc?

--Taisez-vous, pour l'amour du bon Dieu, lui dit son guide en lui serrant le bras; ne lui parlez pas, n'ayez pas l'air de l'entendre. Si vous lui répondez encore une fois, nous sommes perdus.

Notre ami, qui connaît bien les terreurs du paysan, ne s'obstina pas, et, quand ils furent assez loin de l'invisible persifleur:

--Ah ça! lui dit-il, c'est un oiseau, une espèce de chouette?

--Ah bien, oui, dit l'autre, un bel oiseau! C'est le lupeux! Ca commence par rire; ca vous tire de votre chemin, ca vous emmene, et puis ca se fache et ca vous noie dans les fondrieres.

Nous demanderons a M. Laisnel de la Salle de nous parler du lupeux, et de retrouver l'etymologie du nom, qui presque toujours le met avec succes sur la trace originaire de la tradition.

La nuit de Noel est, en tout pays, la plus solennelle crise du monde fantastique. Toujours, par suite de ce besoin qu'eprouvent les hommes primitifs de completer le miracle religieux par le merveilleux de leur vive imagination, dans tous les pays chretiens, comme dans toutes les provinces de France, le coup de minuit de la messe de Noel ouvre les prodiges du sabbat, en meme temps qu'il annonce la commemoration de l'ere divine. Le ciel pleut des bienfaits a cette heure sacree; aussi l'enfer vaincu, voulant disputer encore au Sauveur la conquete de l'humanite, vient-il s'offrir a elle pour lui donner les biens de la terre, sans meme exiger en echange le sacrifice du salut eternel: c'est une flatterie, une avance gratuite que Satan fait a l'homme. Le paysan pense qu'il peut en profiter. Il est assez malin pour ne pas se laisser prendre au piege; il se croit bien aussi ruse que le diable, et il ne se trompe guere.

Dans notre vallee Noire, le \_metayer fin\_, c'est-a-dire savant dans la cabale et dans l'art de faire prosperer le \_bestiau\_ par tous les moyens naturels et surnaturels, s'enferme dans son etable au premier coup de la messe; il allume sa lanterne, ferme toutes ses \_huisseries\_ avec le plus grand soin, prepare certains charmes, que le \_secret\_ lui revele, et reste la, \_seul de chretien\_, jusqu'a la fin de la messe.

Dans ma propre maison, a moi qui vous raconte ceci, la chose se passe ainsi tous les ans, non pas sous nos yeux, mais au su de tout le monde, et de l'aveu meme des metayers.

Je dis: Non pas sous nos yeux, car le charme est impossible si un regard indiscret vient le troubler. Le metayer, plus defiant qu'il n'est possible d'etre curieux, se barricade de maniere a ne pas laisser une fente; et, d'ailleurs, si vous etes la quand il veut entrer dans l'etable, il n'y entrera point; il ne fera pas sa conjuration, et gare aux reproches et aux contestations s'il perd des bestiaux dans l'annee: c'est vous qui lui aurez cause le dommage.

Quant a sa famille, a ses serviteurs, a ses amis et voisins, il n'y a pas de risque qu'ils le genent dans ses operations mysterieuses. Tous convaincus de l'utilite souveraine de la chose, ils n'ont garde d'y apporter obstacle. Ils s'en vont bien vite a la messe, et ceux que leur age ou la maladie retient a la maison ne se soucient nullement d'etre initiees aux terribles emotions de l'operation. Ils se barricadent de leur cote, frissonnant dans leur lit si quelque bruit etrange fait hurler les chiens et mugir les troupeaux.

Que se passe-t-il donc alors entre le \_metayer fin\_ et le bon compere \_Georgeon\_? Qui peut le dire? Ce n'est pas moi; mais bien des versions circulent dans les veillees d'hiver, autour des tables ou l'on casse les noix pour le pressoir; bien des histoires sont racontees, qui font dresser les cheveux sur la tete.

D'abord, pendant la messe de minuit, les betes parlent, et le metayer doit s'abstenir d'entendre leur conversation. Un jour, le pere

Casseriot, qui etait faible a l'endroit de la curiosite, ne put se tenir d'ecouter ce que son boeuf disait a son ane.

--Pourquoi que t'es triste, et que tu ne manges point? disait le boeuf.

--Ah! mon pauvre vieux, j'ai un grand chagrin, repondit l'ane. Jamais nous n'avons eu si bon maitre, et nous allons le perdre!

--Ce serait grand dommage, reprit le boeuf, qui etait un esprit calme et philosophique.

--Il ne sera plus de ce monde dans trois jours, reprit l'ane, dont la sensibilite etait plus expansive, et qui avait des larmes dans la voix.

--C'est grand dommage, grand dommage! repliqua le boeuf en ruminant.

Le pere Casseriot eut si grand'peur, qu'il oublia de faire son charme, courut se mettre au lit, y fut pris de fièvre chaude, et mourut dans les trois jours.

Le valet de charrue Jean, de Chassignoles, a vu une fois, au coup de l'elevation de la messe, les boeufs sortir de l'etable en faisant grand bruit, et se jetant les uns contre les autres, comme s'ils etaient pousses d'un aiguillon vigoureux; mais il n'y avait personne pour les conduire ainsi, et ils se rendirent seuls a l'abreuvoir, d'ou, apres avoir bu d'une soif qui n'etait pas ordinaire, ils rentrerent a l'etable avec la meme agitation et la meme obeissance. Curieux et sceptique, il voulut en savoir le fin mot. Il attendit sous le portail de la grange, et en vit sortir, au dernier coup de la cloche, le metayer, son maitre, reconduisant un homme qui ne ressemblait a aucun autre homme, et qui lui disait:

--Bonsoir, Jean; a l'an prochain!

Le valet de charrue s'approcha pour le regarder de plus pres; mais qu'etait-il devenu? Le metayer etait tout seul, et, voyant l'imprudent:

--Par grand bonheur, mon gars, lui dit-il, que tu ne lui as point parle; car, s'il avait seulement regarde de ton cote, tu ne serais deja plus vivant a cette heure!

Le valet eut si grand'peur, que jamais plus il ne s'avisa de regarder quelle main mene boire les boeufs pendant la nuit de Noel.

III

### LES TAPISSERIES DU CHATEAU DE BOUSSAC

Le Berry n'est pas ce qu'on le juge quand on l'a traverse seulement par les routes royales, dans ses parties plates et tristes, de Vierzon a Chateauroux, a Issoudun ou a Bourges. C'est vers la Chatre qu'il prend du style et de la couleur; c'est vers ses limites avec la Marche qu'il devient pittoresque et vraiment beau.

En remontant l'Indre jusque vers les hauteurs ou il cache sa source, on

arrive a Sainte-Severe, ancienne ville batie en precipice sur le versant rapide au fond duquel coule la riviere. Jusqu'a nos jours, il etait presque courageux de descendre la rue principale et de traverser le gue. A present, routes et ponts se hatent de rendre la circulation facile et sure aux sybarites de la nouvelle generation. Sainte-Severe est illustre dans les annales du Berry et dans celles de la France; c'est la derniere place de guerre qui fut arrachee aux Anglais sur notre ancien sol. Ils y soutinrent un assaut terrible, ou le brave Duguesclin, \_aide de ses bons hommes d'armes et des rudes gars de l'endroit\_ les battit en breche avec fureur. Ils furent forces promptement de se rendre et d'evacuer la forteresse, qui eleve encore ses ruines formidables et le squelette de sa grande tour sur un roc escarpe. Nous l'avons vue entiere et fendue de haut en bas par une grande lezarde garnie de lierre; monument glorieux pour le pays, et superbe pour les peintres. Mais, durant l'avant-dernier hiver, la moitie de la tour fendue s'ecroula tout a coup avec un fracas epouvantable, qui fut entendu a plusieurs lieues de distance. Telle qu'elle est maintenant, cette moitie de tour est encore belle et menacante pour l'imagination; mais, comme elle est trop menacante en realite pour les habitations voisines, et surtout pour le nouveau chateau bati au pied, il est probable qu'avant peu, soit par la main des hommes, soit par celle du temps, elle aura entierement disparu. On a longtemps conserve dans l'eglise de Sainte-Severe le dernier etendard arrache aux Anglais. Nous ignorons s'il y est encore; on nous a dit qu'il etait conserve au chateau par M. le comte de Vilaines, dont le nouveau parc, jete en pente abrupte sur le flanc du ravin, est une promenade admirable. Non loin de Sainte-Severe, on entre, par Boussac, dans le departement de la Creuse. Mais, jusqu'a Roul-Sainte-Croix, quatre lieues au dela; sur l'arete elevee des collines qui forment comme une limite naturelle aux deux provinces du Berry et de la Marche, on foule encore l'ancien sol \_berruyer\_. Les paysans parlent presque tous la langue d'\_oc\_ et la langue d'\_oil\_, et, dans sa sauvagerie marchoise, la campagne conserve encore quelque chose de la naivete berrichonne.

Boussac est un precipice encore plus accuse que Sainte-Severe. Le chateau est encore mieux situe sur les rocs perpendiculaires qui bordent le cours de la petite Creuse. Ce castel, fort bien conserve, est un joli monument du moyen age, et renferme des tapisseries qui meriteraient l'attention et les recherches d'un antiquaire.

J'ignore si quelque indigene s'est donne le soin de decouvrir ce que representent ou ce que signifient ces remarquables travaux ouvrages, longtemps abandonnes aux rats, ternis par les siecles, et que l'on repare maintenant a Aubusson avec succes. Sur huit larges panneaux qui remplissent deux vastes salles (affectees au local de la sous-prefecture), on voit le portrait d'une femme, la meme partout, evidemment; jeune, mince, longue, blonde et jolie; vetue de huit costumes differents, tous a la mode de la fin du XVe siecle. C'est la plus piquante collection des modes patriciennes de l'epoque qui subsiste peut-etre en France: habit du matin, habit de chasse, habit de bal, habit de gala et de cour, etc. Les details les plus coquets, les recherches les plus elegantes y sont minutieusement indiquees. C'est toute la vie d'une merveilleuse de ce temps-la. Ces tapisseries, d'un beau travail de haute lisse, sont aussi une oeuvre de peinture fort precieuse, et il serait a souhaiter que l'administration des beaux-arts en fit faire des copies peintes avec exactitude pour enrichir nos collections nationales, si necessaires aux travaux modernes des artistes.

Je dis des copies, parce que je ne suis pas partisan de l'accaparement

un peu arbitraire, dans les capitales, des richesses d'art eparses sur le sol des provinces. J'aime a voir ces monuments en leur lieu, comme un couronnement necessaire a la physionomie historique des pays et des

villes. Il faut l'air de la campagne de Grenade aux fresques de l'Alhambra. Il faut celui de Nimes a la Maison Carree. Il faut de meme l'entourage des roches et des torrents au chateau feodal de Boussac; et l'effigie des belles chatelaines est la dans son cadre naturel.

Ces tapisseries attestent une grande habilete de fabrication et un grand gout meles a un grand savoir naif chez l'artiste inconnu qui en a trace le dessin et indique les couleurs. Le pli, le mat et les lustres des etoffes, la maniere, ce qu'on appellerait aujourd'hui le chic dans la coupe des vetements, le brillant des agrafes de pierreries, et jusqu'a la transparence de la gaze, y sont rendus avec une conscience et une facilite dont les outrages du temps et de l'abandon n'ont pu triompher.

Dans plusieurs de ces panneaux, une belle jeune enfant, aussi longue et tenue dans son grand corsage et sa robe en gaine que la dame chatelaine, vetue plus simplement, mais avec plus de gout peut-etre, est representee a ses cotes, lui tendant ici l'aiguiere et le bassin d'or, la un panier de fleurs ou des bijoux, ailleurs l'oiseau favori. Dans un de ces tableaux, la belle dame est assise en pleine face, et caresse de chaque main de grandes licornes blanches qui l'encadrent comme deux supports d'armoires. Ailleurs, ces licornes, debout, portent a leurs cotes des lances avec leur etendard. Ailleurs encore, la dame est sur un trone fort riche, et il y a quelque chose d'asiatique dans les ornements de son dais et de sa parure splendide.

Mais voici ce qui a donne lieu a plus d'un commentaire: le croissant est seme a profusion sur les etendards, sur le bois des lances d'azur, sur les rideaux, les baldaquins et tous les accessoires du portrait. La licorne et le croissant sont les attributs gigantesques de cette creature fine, calme et charmante. Or, voici la tradition.

Ces tapisseries viennent, on l'affirme, de la tour de Bourganeuf, ou elles decoraient l'appartement du malheureux Zizim; il en aurait fait present au seigneur de Boussac, Pierre d'Aubusson, lorsqu'il quitta la prison pour aller mourir empoisonne par Alexandre VI. On a longtemps cru que ces tapisseries etaient turques. On a reconnu recemment qu'elles avaient ete fabriquees a Aubusson, ou on les repare maintenant. Selon les uns, le portrait de cette belle serait celui d'une esclave adree dont Zizim aurait ete force de se separer en fuyant a Rhodes; selon un de nos amis, qui est, en meme temps, une des illustrations de notre province[2], ce serait le portrait d'une dame de Blanchefort, niece de Pierre d'Aubusson, qui aurait inspire a Zizim une passion assez vive, mais qui aurait echoue dans la tentative de convertir le heros musulman au christianisme. Cette derniere version est acceptable, et voici comment j'expliquerais le fait: lesdites tentures, au lieu d'etre apportees d'Orient et leguees par Zizim a Pierre d'Aubusson, auraient ete fabriquees a Aubusson par l'ordre de ce dernier, et offertes a Zizim en present pour decorer les murs de sa prison, d'ou elles seraient revenues, comme un heritage naturel, prendre place au chateau de Boussac. Pierre d'Aubusson, grand maitre de Rhodes, etait tres-porte pour la religion, comme chacun sait (ce qui ne l'empecha pas de trahir d'une maniere infame la confiance de Bajazet); on sait aussi qu'il fit de grandes tentatives pour lui faire abandonner la foi de ses peres. Peut-etre espera-t-il que son amour pour la demoiselle de Blanchefort opererait ce miracle. Peut-etre lui envoya-t-il la representation

repetee de cette jeune beaute dans toutes les seductions de sa parure, et entouree du croissant en signe d'union future avec l'infidele, s'il consentait au bapteme. Placer ainsi sous les yeux d'un prisonnier, d'un prince musulman prive de femmes, l'image de l'objet desire, pour l'amener a la foi, serait d'une politique tout a fait conforme a l'esprit jesuitique. Si je ne craignais d'impatiser mon lecteur, je lui dirais tout ce que je vois dans le rapprochement ou l'eloignement des licornes (symboles de virginite farouche, comme on sait) de la figure principale. La dame, gardee d'abord par ces deux animaux terribles, se montre peu a peu placee sous leur defense, a mesure que les croissants et le pavillon turc lui sont amenes par eux. Le vase et l'aiguiere qu'on lui presente ensuite ne sont-ils pas destines au bapteme que l'infidele recevra de ses blanches mains? Et, lorsqu'elle s'assied sur le trone avec une sorte de turban royal au front, n'est-elle pas la promesse d'hymenee, le gage de l'appui qu'on assurait a Zizim pour lui faire recouvrer son trone, s'il embrassait le christianisme, et s'il consentait a marcher contre les Turcs a la tete d'une armee chretienne? Peut-etre aussi cette beaute est-elle la personnification de la France. Cependant, c'est un portrait, un portrait toujours identique, malgre ses diverses attitudes et ses divers ajustements. Je ne demanderais, maintenant que je suis sur la trace de cette explication, qu'un quart d'heure d'examen nouveau des dites tentures pour trouver, dans le commentaire des details que ma memoire omet ou amplifie a mon insu, une solution tout aussi absurde qu'on pourrait l'attendre d'un antiquaire de profession.

[Note 2: M. de la Touche, qui a chante en beaux vers et decrit en noble prose les graces et les grandeurs des sites du Berry et de la Marche.]

Car, apres tout, le croissant n'a rien d'essentiellement turc, et on le trouve sur les ecussons d'une foule de familles nobles en France. La famille des Villelune, aujourd'hui eteinte, et qui a possede grand nombre de fiefs en Berry, avait des croissants pour blason. Ainsi nous avons cherche, et il reste a trouver: c'est le dernier mot a des questions bien plus graves.

A deux lieues de Boussac, a travers des sentiers de sable fin seme de rochers, et souvent perdus dans la bruyere, on arrive aux pierres Jomatres, ou \_Jo-math\_, comme disent nos savants, ou \_Jomares\_, comme disent les rustiques. C'est un veritable cromlech gaulois, dont j'ai peut-etre beaucoup trop parle dans un roman intitule \_Jeanne\_, mais que l'on peut toujours explorer avec interet, qu'on soit artiste ou savant. Le lieu est austere, decouvert et imposant, sous un ciel vaste et jete au sein d'une nature pale et depouillee qui a un grand cachet de solitude et de tristesse.

V

## LES BORDS DE LA CREUSE

L'histoire des manoirs feudaux des bords de la Creuse n'offre, durant tout le moyen age, qu'un serie de petites guerres de voisin a voisin, et l'on pourrait dire de cousin a cousin. Il ne parait pas que ces turbulents hobereaux aient pris souvent parti dans les grandes guerres

civiles qui desolaient la France. Leurs exploits se tournaient vers les croisades, ou plusieurs ont acquis du renom et dépensé leur bien. Aussitôt rentrés chez eux, ils n'avaient plus pour aliment à leur activité que les procès, presque toujours dénoués à main armée. Ils se mariaient dans le pays, c'est-à-dire que toutes les familles nobles étaient assez étroitement alliées les unes aux autres; mais il ne paraît pas que ce fut une raison pour s'entendre. Il n'est guère de succession qui n'ait donné lieu à des querelles, à des combats et à des assauts plus ou moins meurtriers.

Il résulte de la petitesse des intérêts personnels qui se sont débattus dans ces romantiques demeures, que l'histoire des chatellenies berruyères et marchaises, bien que très-agitée, est sans attrait réel. Quelques épisodes comiques, quelques discussions et conventions bizarres entre les couvents et les châteaux, à propos de redevances et de dîmes contestées, viennent seuls rompre la monotonie de ces éternelles escarmouches.

Après la féodalité, les vieilles forteresses prennent parti dans les guerres de religion, mais presque toujours avec un caractère de personnalité fort étroit. C'est pourquoi l'on peut dire que nul pays n'a moins d'histoire que le bas Berry. Le dernier siège que soutint le vieux manoir de Gargilles fut livré contre un partisan du grand Condé. L'affaire dura vingt-quatre heures; un gendarme y fut blessé, la petite garnison se rendit faute de vivres. La puissance des hobereaux s'en allait pièce à pièce devant les idées et les besoins d'unité que Richelieu avait semés, et que les orgies de la Fronde ne pouvaient étouffer, comme leurs vieilles forteresses s'en allaient pierre à pierre devant les ressources nouvelles de l'artillerie de campagne. Richelieu avait décrété et commencé la destruction de tous ces nids de vautours; Louis XIV l'acheva.

Ce qui n'a pas du tout d'histoire, c'est le rivage agreste de cette partie de la Creuse encaissée entre deux murailles de mica-schiste et de granit, depuis les rochers Martin jusqu'aux ruines de Chateaubrun. La n'existe aucune voie de communication qui ait pu servir aux petites années des anciens seigneurs. Le torrent capricieux et tortueux, trop herissé de rochers quand les eaux sont basses, trop impétueux quand elles s'engouffrent dans leurs talus escarpés, n'a jamais été navigable. On peut donc s'y promener à l'abri de ces réflexions, tristes et humiliantes pour la nature humaine, que font naître la plupart des lieux à souvenirs. Ces petits sentiers, tantôt si charmants quand ils se déroulent sur le sable fin du rivage ou parmi les grandes herbes odorantes des prairies, tantôt si rudes quand il faut les chercher de roche en roche dans un chaos d'écroulements pittoresques, n'ont été tracés que par les petits pieds des troupeaux et de leurs patours. C'est une Arcadie, dans toute la force du mot.

Si l'on suit la Creuse jusqu'à Croyent, où elle est encore plus encaissée et plus fortifiée par les rochers en aiguille, on en a pour une journée de marche dans ce désert enchanté. Une journée d'Arcadie au cœur de la France, c'est tout ce que l'on peut demander au temps où nous vivons.

Mais, quand nous disons ce désert, c'est dans un sens que nous devrions nous reprocher comme trop aristocratique, car ce pays est fréquenté par une population de pêcheurs, de meuniers et de gardeurs de troupeaux. Mais c'est assez l'habitude des gens qui ont la prétention d'appartenir à la civilisation, de se croire seuls quand ils n'ont

affaire qu'a des esprits rustiques, étrangers a leurs preoccupations. Sans dedaigner en aucune facon ces etres naifs, et tres-souvent excellents, on peut cependant dire avec quelque raison qu'ils font partie de la nature vierge qui leur sert de cadre. Ils ont pour nous le merite de ne rien deranger a son harmonie et de ne pas voir au dela de ses etroits horizons. On n'a pas a craindre qu'ils ne racontent la legende du manoir dont les ruines se dressent au sommet de leurs collines. Ils l'ont si bien oubliee, qu'ils s'etonnent d'une question a ce sujet. Ils ont un mot qui resume pour eux toute l'histoire du monde; ce mot, c'est  dans les temps , mot vague et mysterieux, qui couvre pour eux un abime impenetrable, inutile a creuser, "Cet endroit a ete habite  dans les temps .--Dans les temps\_, on dit qu'il s'y est fait du mal.--Il parait que,  dans les temps , le monde se battait toujours." N'en demandez pas davantage: le pourquoi et le comment n'existent pas.

On est donc tres-etonne de trouver quelquefois, chez cet homme rustique, une certaine preoccupacion et une certaine notion, que l'on pourrait appeler divinatoire, des evenements primitifs dont la terre a ete le theatre et dont l'homme n'a pas ete le temoin. Le paysan se demande quelquefois la cause de ces formes capricieuses et de ces accidents pittoresques qui tourmentent le sol sous ses pas. Il vous dit que le feu a tout cuit dans la terre, et que les pierres ont pousse,  dans les temps , comme poussent maintenant les arbres; notion tres-juste, a coup sur, dans une region qui porte la trace de soulèvements considerables.

D'ou vient cette tradition dans des esprits completement incultes? Du raisonnement et de la comparaison. On se tromperait bien si l'on supposait que le paysan ne reflechit pas. Il reve plus qu'il ne pense, il est vrai; mais sa reverie est pleine de hardiesses d'autant plus ingenieuses qu'elles ne sont pas entravees par les notions d'autrui.

Si une race d'hommes merite le bonheur, c'est a coup sur la race agricole. Ce bonheur serait si peu exigeant! Quand on regarde la frugalite de ses habitudes et que l'on ecoute ses plaintes, on s'etonne du peu qu'il faudrait pour satisfaire l'ambicion du paysan: celui-ci reve de deux vaches qu'il pourrait mettre dans son pre; celui-la, d'un bout de pre qui suffirait a ses deux vaches. On a tort de croire que rien ne contenterait l'avidite croissante du paysan. Il ne desire generalement que ce qu'il peut cultiver lui-meme: si, par exception, son esprit s'inquiete des besoins de la civilisation, il s'en va, il cesse d'etre paysan.

Le fait d'une haute sagesse economique serait d'entretenir chez le paysan cet amour de la terre et du chez soi, auquel il renonce avec tant de repugnance ou par suite d'instincts tellement exceptionnels.

Quels services ne rend-il pas, en effet, a la societe, cet homme sobre et patient que rien ne rebute, et qui porte l'effort constant de sa vie dans des solitudes ou nul autre que lui ne voudrait planter sa tente? Rien ne le rebute dans cette tache d'isolement et de labeur. Donnez-lui ou confiez-lui a de bonnes conditions un peu de terre, fut-ce sur la cime d'un rocher ou sur le bord d'un torrent devastateur, il trouvera moyen de s'y installer. Il ne vous demandera ni chemin, ni vastes etablissements, ni depenses serieuses. Acclimate et habitue a tous les inconvenients de la region ou il est ne, il persiste a travailler et a vivre quelquefois dans des conditions devant lesquelles reculeraient des colonies amenees a grands frais. Les grandes decouvertes modernes de l'agriculture, les machines et le drainage, ne sont applicables qu'aux plaines. Dans les regions accidentees ou les transports ne se font qu'a

dos de mulet, la beche, c'est-a-dire le bras de l'homme, peut seul tirer parti de ces precieux filons de terre extrafine qui glissent et s'accumulent dans les intervalles des rochers. Qui de nous voudrait se charger de disputer, sa vie durant, ce terreau a la roche qui l'enserme, et d'habiter cette chaumiere isolee au bord du precipice? Le paysan s'y plait cependant, hiver comme ete; il s'y acharne contre l'eau fougueuse et la pierre obstinee! Creuser et briser, voila toute sa vie. C'est une vie d'ermite, c'est un travail de castor. Cet homme aurait le droit d'etre sauvage. Loin de la, il est doux, hospitalier, enjoue; il prend en amitie le passant qui regarde son labeur et admire sa montagne. Ce que nous disons la ne s'applique pas en particulier aux bords de la Creuse, qui ne sont que des gorges profondes, sillonnant de vastes plateaux fertiles et praticables; mais, si nous avons raison relativement a d'etroits espaces dont le paysan sait, a force de patience, utiliser les escarpements, combien notre sollicitude ne doit-elle pas s'etendre a des populations entieres, oubliees et perdues dans les montagnes arides qui sillonnent d'autres parties de la France!

## GARGILLESSE

Grace a une bonne tendance generale, les artistes et les poetes commencent a savoir et a dire que la France est un des plus beaux pays du monde, et qu'il n'est pas necessaire, comme on l'a cru trop longtemps et comme la mode le pretend encore, de franchir les Alpes pour trouver la nature belle et le ciel doux. Si, comme toutes les vastes contrees, la France a de vastes espaces encore incultes et frappees d'une apparente sterilite, ou des plaines uniformes fatigantes de richesses materielles pour l'oeil du voyageur desinteresse, elle a aussi, dans les plis de ses montagnes, dans le mouvement de ses collines, et dans les sinuosites de ses rivieres, des grandeurs reelles, des oasis delicieuses et des paysages enchantes. Tout le monde connait maintenant les endroits pittoresques frequentes par les savants et les artistes, l'apre caractere des sites bretons, les splendeurs etrangeres du Dauphine, les riants jardins de Touraine, et les volcans d'Auvergne, et les herbages splendides de Normandie, etc.

Le centre de la France est moins connu et moins frequente. Le Berry, le Bourbonnais et la Marche sont comme des noyaux qui envoient le rayonnement et ne le recoivent pas. Une partie de ces populations emigre, et rien n'attire vers elles. Bourges, la ville centrale de la nationalite francaise, est une ville morte, sans activite expansive, sans autre individualite que la force d'inertie qui caracterise les vieux Berruyers. Il ne semble pas qu'un point central puisse etre un point d'isolement. Il en est pourtant ainsi. La stagnation des habitudes et des idees est remarquable dans cette ancienne metropole et dans les populations environnantes.

A part les monuments de Bourges, qui sont d'un grand interet, nous ne conseillerons d'ailleurs a personne d'aller chercher par la les delices de la promenade. Si l'on traverse le Berry, il faudra eviter aussi le navrant pays de Brenne et les froides plaines d'Issoudun et de Chateauroux. Ceux qui voyagent en poste ou en wagon ne verront jamais de cette region que ce qu'elle a de morne et de stupefiant. Pourtant, si l'on se dirige en chemin de fer jusqu'a Argenton, et que l'on veuille descendre, en voiture ou a cheval, le cours de la Creuse pendant deux

lieues, on arrivera dans cette partie du bas Berry ou il faut necessairement aller a pied ou a ane, mais dont le charme vous dedommege amplement des petites fatigues de la promenade.

C'est une gentille et mignonne Suisse qui se creuse tout a coup sous vos pieds, quand vous avez descendu deux ou trois amphitheatres de collines douces et d'un large contour. Vous vous trouvez alors en face d'une dechirure profonde, revetue de roches micaschisteuses d'une forme et d'une couleur charmantes; au fond de cette gorge coule un torrent furieux en hiver, un miroir tranquille en ete: c'est la Creuse, ou se deverse un torrent plus petit, mais pas beaucoup plus sage a la saison des pluies, et non moins delicieux quand viennent les beaux jours. Cet affluent, c'est la Gargillesse, un bijou de torrent jete dans des roches et dans des ravines ou il faut necessairement aller chercher ses graces et ses beautes avec un peu de peine.

Depuis quelques annees, le petit village de Gargillesse, situe pres du confluent de ces eaux courantes, est devenu le rendez-vous, le Fontainebleau de quelques artistes bien avises. Il en attirera certainement peu a peu beaucoup d'autres, car il le merite bien. C'est un nid sous la verdure, protege des vents froids par des masses de rochers et des asperites de terrain fertile et doucement tourmente. Des ruisseaux d'eau vive, une vingtaine de sources, y baignent le pied des maisons et y entretiennent la verdeur plantureuse des enclos.

Quelque rustiquement bati que soit ce village, son vieux chateau perche sur le ravin et son eglise romane d'un tres beau style, fraichement reparee par les soins du gouvernement, lui donnent un aspect confortable et seigneurial. La fertilite du pays, la riviere poissonneuse, l'abondance de vaches laitieres et de volailles a bon marche, assurent une nourriture saine au voyageur. Les gites propres sont encore rares; mais les habitants, naturellement hospitaliers et obligeants, commencent a s'arranger pour accueillir convenablement leurs hotes.

Une fois installe chez ces braves gens, on n'a que l'embarras du choix pour les promenades interessantes et delicieuses. En remontant le cours de la Creuse par des sentiers pittoresques, on trouve, a chaque pas, un site enchanteur ou solennel. Tantot le \_rocher du Moine\_, grand prisme a formes basaltiques, qui se mire dans des eaux paisibles; tantot le \_roc des Cerisiers\_, decoupure grandiose qui surplombe le torrent et que l'on ne franchit pas sans peine quand les eaux sont grosses.

Ces rivages riants ou superbes vous conduisent a la colline escarpee ou se dresse l'imposante ruine de Chateaubrun. Son enceinte est encore entiere, et vous trouvez la une solitude absolue. Ce serait l'ideal du silence, sans les cris aigus des oiseaux de proie et le murmure des cascades de la Creuse.

Toute cette region jouit d'une temperature exceptionnelle, et particulierement le village de Gargillesse, bati, comme nous l'avons dit, dans un pli du ravin et abrite de tous cotes par plusieurs etages de collines. La presence de certains papillons et de certains lepidopteres qui ne se rencontrent, en France, qu'aux bords de la Mediterranee, est une preuve frappante de cette anomalie de climat, enfermee pour ainsi dire sur un espace de quelques lieues, dans le ravin forme par la Creuse. C'est comme une serre chaude au milieu des plateaux eleves et froids qui unissent le bas Berry a la Marche; et c'est ici le lieu de dire que la France manque d'une statistique des localites salubres et bienfaisantes qu'elle renferme a l'insu de la Faculte de medecine. On

n'a encore trouve rien de mieux a conseiller aux personnes menacees de phthisie, que le littoral piemontais, ou les riches seuls peuvent se refugier, et ou il n'est pas prouve que l'air salin de la mer, engouffre dans la corniche des hautes montagnes, ne soit pas beaucoup trop violent pour les poitrines delicates.

Jusqu'a present, les antiquaires, les naturalistes et les peintres ont seuls la bonne fortune et le bon esprit de penetrer dans ces oasis dont nous parlons et dont nous pouvons signaler au moins une dans le rayon de nos promenades. Combien ne decouvrirait-on pas de ces abris naturels dans les differentes provinces! Est-ce qu'un voyage medical entrepris dans ce but par une commission competente, et devant amener l'etablissement de maisons de sante sur un grand nombre de points de notre territoire, ne serait pas digne de l'attention du gouvernement? Ce serait une source de bien-etre pour ces petites populations, en meme temps qu'une immense economie pour les familles mediocrement aisees qui demandent, pour un de leurs membres languissant et menace, un refuge contre nos rigoureux hivers. Il faut, necessairement que ce refuge soit a leur portee, et certainement chaque province, chaque departement peut-etre, en renferme au moins un. Mais qui le sait ou qui le remarque? Il faudrait le trouver et le signaler. L'experience seule des habitants et des proches voisins les initie a ce bienfait qu'ils ne proclament pas, la plupart ignorant peut-etre qu'a quelques lieues de leur clocher le climat change et la vigne gele, tandis que chez eux elle fleurit et prospere. Nous avons remarque qu'a Gargillesse on etait, cette annee, en avance de quinze jours, pour la fauchaille de la moisson, sur des localites situees a tres-peu de distance. Quinze jours, c'est enorme; c'est la difference de Florence a Paris. Et, si nous parlons de l'Italie, nous ferons remarquer que, dans presque toutes ses villes renommees et recherchees, il faut payer un tribut souvent grave, quelquefois mortel, a l'insalubrite ou a l'excitation du climat. Le voyage, long ou rapide, produit chez les malades, ou une fatigue funeste, ou une secousse de trop brusque transition, ou les nerfs s'exaltent. Les acces de fièvre de Rome et de Venise sont terribles. Ce qu'on appelle la distraction du deplacement, c'est-a-dire l'emotion et l'agitation, n'est un remede que pour ceux qui ont la force de le supporter. Et, en effet, au physique comme au moral, il n'y a que les natures energiques qui supportent la transplantation et qui se retrempeent en changeant de milieu.

C'est donc risquer le tout pour le tout que d'envoyer les malades en Italie. Il faudrait trouver l'Italie a la porte de chaque ville de France, et elle y est, nous en sommes certain. A le bien prendre, l'Italie, c'est-a-dire ce que nous nous imaginons de l'Italie, comme saveur et beaute de climat, est loin d'etre partout sur le sol de la Peninsule. On peut meme affirmer que, dans cette longue chaine de montagnes entre deux mers qui forme son territoire, il faut beaucoup chercher pour trouver une exposition qui ne soit ou tres-froide, ou brulee d'un soleil devorant. Nous avons de ces inegalites de temperature en France; raison de plus pour chercher, sur un espace bien autrement vaste et assani par la culture, les sites heureux ou regnent les benignes influences, la facilite des transports, la vie a bon marche, et le grand avantage d'etre a proximite de ses devoirs et de ses affections.

FIN

## TABLE

### PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE

BERRY.-- I. Moeurs et Coutumes

-- -- II. Les Visions de la nuit dans les campagnes

-- -- III. Les Tapisseries du chateau de Boussac

-- -- IV. Les bords de la Creuse

-- -- V. Gargillesse

End of Project Gutenberg's Promenades autour d'un village, by George Sand

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 12889.txt or 12889.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/2/8/8/12889/>

Produced by Wilelmina Malliere and the Online Distributed Proofreading Team. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

## Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

## Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pglaf.org](mailto:business@pglaf.org). Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
[gbnewby@pglaf.org](mailto:gbnewby@pglaf.org)

## Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)